



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

2022

-

Dossier du jury

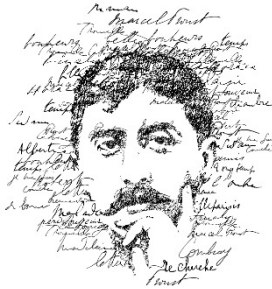
V1

Table des matières

Règlement du concours	6
Remarques générales	12
Catégorie générale.....	13
Pastiche n°1 – Lettre de Marcel Proust à Céleste Albaret.....	15
Pastiche n°2 – Un petit coin de paradis (Proust)	17
Pastiche n°3 – Cottard Président !	21
Pastiche n°4 – Un pastiche algorythmique	25
Pastiche n°5 – La linguistique enseignée à Albertine	29
Pastiche n°6 – L'ami perdu	35
Pastiche n°7 – De la tasse au tapis	39
Pastiche n°8 – L'influenceur madeleines	45
Pastiche n°9 – Perte de sens.....	49
Pastiche n°10 – L'ombre des temps perdus	53
Pastiche n°11 – Extension du domaine de <i>Lemoine</i>	57
Pastiche n°12 – La Société des Amis de Bergotte	63
Pastiche n°13 – Quatre lettres funestes	69
Pastiche n°14 – Le moteur de recherche	73
Pastiche n°15 – Ma petite-fille Céleste ne viendra plus me voir	77
Pastiche n°16 – Le Côté de Canberra	83
Pastiche n°17 – Illusion Chérie	87
Pastiche n°18 – La mort des cathédrales ?	91
Pastiche n°19 – Un prince mantouan.....	95
Pastiche n°20 – Ces deuils qu'on ne peut pas porter seul.....	101
Pastiche n°21 – Les fantômes de l'écrivain	105
Pastiche n°22 – Connais-tu ce pays ou la femme est songée ?.....	109
Pastiche n°23 – À la recherche du temps perdu	115
Pastiche n°24 – Souvenir d'une tulipe	119
Pastiche n°25 – Sous le masque	123
Pastiche n°26 – En souvenir de Sylvanus	127
Pastiche n°27 – La pelisse de Marcel Proust.....	131
Pastiche n°28 – Longtemps je me suis cru mortel	137
Pastiche n°29 – Charles Swann, « professeur de beauté »	141

Pastiche n°30 – Bas les cartes.....	145
Pastiche n°31 – Briclot remplacé	149
Pastiche n°32 – Jarni-Cotton !	155
Pastiche n°33 – Un frichti en héritage.....	160
Pastiche n°34 – La Daronne	164
Pastiche n°35 – Mona	168
Pastiche n°36 – L’enfant de Charybde	172
Pastiche n°37 – La rencontre	176
Pastiche n°38 – Bons souvenirs d’Emile Loubet, rappels factuels	180
Catégorie Participants de moins de 25 ans.....	186
Pastiche n°1 – Une triste mélodie d’habitude	188
Pastiche n°2 – Le Fauteuil.....	193
Pastiche n°3 – Une soirée au George V.....	197
Pastiche n°4 – Les cerisiers	201
Pastiche n°5 – L’Inconnue de la rue de Bellechasse	203
Pastiche n°6 – De l’art de digresser.....	207
Pastiche n°7 – La plus sérieuse des tombes.....	211
Pastiche n°8 – Vicissitudes de la tendresse	215
Pastiche n°9 – La mort ou Gomorrhhe.....	219
Pastiche n°10 – Nom de pays : Florence	223
Pastiche n°11 – Illuminations nocturnes.....	227
Pastiche n°12 – Par-delà le Mississippi	231
Pastiche n°13 – La mort de l’artiste	237

Règlement du concours



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Concours de pastiches proustiens 2022

Règlement

Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu¹, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et*

¹ Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot. Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite ».

Mélanges. Le Temps retrouvé, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*).

Article 2 : Concurrents

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « concurrents de moins de 25 ans ». Pour chaque concurrent, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un concurrent venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d'un lot lors du concours 2021 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l'âge s'entend à la date limite d'envoi des pastiches, soit le mercredi 31 mars 2022. Les concurrents nés avant le 1^{er} avril 1997 ne peuvent donc pas s'inscrire dans cette catégorie.

Article 3 : Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n'est pas pris en compte dans le décompte de signes du texte du pastiche
- ne pas comporter d'illustration ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;
- afin de marquer, en 2022, le 100^e anniversaire de la mort de Marcel Proust, **le pastiche devra comporter l'expression « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? ».**

Article 4 : Modalités de participation

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2022 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site www.amisdeproust.fr

Du seul fait de leur participation, les concurrents garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au jeudi 31 mars 2022, à minuit, heure de Paris.

Article 5 : Processus de sélection

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de concurrents.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire, présence de l'expression « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? » dans le texte.

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust à jour de cotisation au 31 mars 2022 seront invités à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ». La Société des Amis de Marcel Proust se réserve le droit de ne pas proposer au vote de ce « prix des adhérents » des textes trop éloignés du style de Marcel Proust ou contenant des propos jugés injurieux, ou pénalement répréhensibles.

Article 6 : Prix

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1^{er} prix : 250 €
- 2^e prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés le samedi 21 mai 2021.

Article 7 : Protection des données personnelles

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux concurrents la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- informer les concurrents, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
- informer les concurrents de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
- adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des concurrents sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les concurrents exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des concurrents, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des concurrents est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des concurrents sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les concurrents bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant concourspastiches@amisdeproust.fr

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les concurrents peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur www.cnil.fr).

Article 8 : Autorisations et responsabilités

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet www.amisdeproust.fr ;
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;

- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

Article 9 : Respect du règlement

La participation à ce concours implique le plein accord des concurrents à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

Remarques générales

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.

Catégorie générale

Pastiche n°1

-

Lettre de Marcel Proust à Céleste Albaret

1 871 signes

2021_10_26_21_39_07_lettredemarcelproustacelestebaret.odt

J'apprends, ma chère Céleste, que vous avez accepté, la chose est des plus inattendues, de garder la maison de feu Maurice Ravel à Montfort l'Amaury. Quel dommage que vous ne l'eussiez entendu composer son Quatuor, vous auriez pu, avec talent j'en suis sûr, rassembler ses petites notes si délicates et les ranger avec goût. Du moins vous avez la chance de pouvoir vivre avec un mort tandis qu'avec moi c'était le mourant que vous deviez supporter ; ce que vous avez fait jusqu'au bout avec courage. Il faudrait insister auprès des éditeurs pour qu'ils donnent, si cela est possible, à votre nom plus d'éclat.

Vous avez aussi la chance d'entendre parler d'un grand compositeur et ses visiteurs, des musiciens surtout, jouent sans doute sur son piano des œuvres qu'ils aiment à l'endroit même de leur naissance, lui rendant ainsi un perpétuel hommage. Je vous envie, chère Céleste d'habiter ce lieu voué à la musique et plein encore, j'en suis sûr, de notes en suspension dans l'air. Vous ne devriez pas ouvrir les fenêtres trop souvent de peur qu'elles ne s'envolent au dehors. Si quelqu'un vous demande ce que vous aimeriez entendre jouer ou chanter dans ce lieu merveilleux, dites à ces personnes : « Trois beaux oiseaux du Paradis » ; faites cela pour moi.

Maintenant débarrassé d'une vanité devenue inutile je puis avouer sans fausse modestie que mes lecteurs sont nombreux et m'aiment comme je les ai aimés. Aussi je trouve que votre vie, et je vous souhaite de vivre longtemps pour le dire, est singulière au point que vous n'aurez pas servi deux artistes mais la littérature et la musique comme peu d'êtres, aussi dévoués soient-ils, savent le faire et moi qui vous parle de si loin et dont vous entendez la voix dans votre cœur, je vous appelle, si vous me le permettez, ma divine Céleste et vous embrasse infiniment. Votre ami Marcel Proust.

* lettre posthume, slnd.

Pastiche n°2

-

Un petit coin de paradis (Proust)

5 498 signes

2022_01_01_11_07_00_concours_____.docx

... Percevons (je poussais fermement mais distraitement, tout au moins le pensais-je, lorsqu'une sensation délicieuse, se faufilant insidieusement parmi mes parties les plus intimes et au-delà, jusqu'à cette région inexplorée du paléo cortex donc j'avais eu la précision, d'appréhender non plus de façon hasardeuse et comme épidermique, mais d'aller les rejoindre là même où elles semblaient devoir être enterrées irrémédiablement, mais amener à larguer les amarres que chacun de nous porte au fin fond de lui-même et lesquelles l'empêchent de s'élancer autrement que par le rêve dans ces régions où, comme eut dit Bergotte, le salut n'est point à attendre du corps mais, bien au contraire – et par un paradoxe que l'opinion publique, pourtant si conformiste d'ordinaire, récuse – si pareil à ces industries chimiques grâce auxquelles sont débités en grandes quantités des corps qui ne se rencontrent en tout cas dans la nature que d'une façon accidentelle, on eusse eu la malchance, tout au moins le manque de chance, de glisser dessus, quel fut le bonheur promis à l'heureux élu (qui, inconscient, bien souvent de cette félicité, loin de chercher à la faire partager aux siens, se répand naïvement en clameurs lesquelles sont-elles mêmes comme une souillure à la face du ciel), d'un coup puis de deux suscitèrent l'écho, comme le pressentiment à rebours – car la mémoire, comme ces cimenterres, d'origine peut-être musulmane, dont on a bercé notre enfance, opère dans le reflux tout autant que dans le flux du temps – des coups que frappait maman et parfois, lorsque celle-ci était occupée à s'apprêter pour complaire à un inconnu que je voyais alternativement et par une perversion de mon imagination, stimulé alors non pas par la recherche d'une vérité, c'est à dire d'une image sans ces jaunissements et écorniflures qui ternissent tellement les ouvrages qu'avec la méticulosité d'un orfèvre et la maniaquerie d'un « collector » nous avons rangés, ou plutôt arrangés sur les rayons de notre bibliothèque, comme ce diable qui – suscité par la jalousie que j'éprouvais alors -, m'était apparu en songe posséder de l'ignoble vice dont, de par mon éducation et, dirait Cottard, la nature de mes « gênes », je suis exempt, prononcé sur les vitraux de la cathédrale d'Evry, ou bien comme mon père, par Françoise – et qui paraissaient surgir du tréfonds de ma mémoire pour s'épanouir à ma conscience telles des fleurs dont la fragrance sur l'ipod immatériel que tel un oreiller murmurant nous emportons dans ce songe éveillé que les philosophes, en leur langage abscons, amphigourique et chantourné, intitulent « la vie », nous hante encore alors que, mortelles comme hélas ! nous le sommes presque tous, elles sont venues effacer, telles des fées annonciatrices d'ineffables bonheurs, ou que nous allussions, l'empreinte si fragile du remords qui, quelles que précautions, oratoire où phonique l'on prise, viennent frapper de plus en plus lourdement à la porte de notre inconscient auquel elles sont comme la promesse dans le monde où jamais elles s'effeuilleront telles ces ignobles créatures qui, faute d'âme peut être, en sont réduites à vendre leurs formes voluptueuses à ceux que avec un soupçon d'ironie sans doute compte tenu de l'aveuglement qu'ils manifestent devant les spectacles les plus exaltants de la vie, on qualifie de « voyeurs », ni ne perdront leurs pétales, larmes diaphanes que la rosée du cœur n'aura pu subtiliser aux âpres rayons

du soleil déclinant comme, nous l'assurent les savants, pour 10 milliards d'années encore, et c'est assurément sous le coup de cette appréhension que mon cœur se mit à battre la chamade à telle enseigne que non seulement mon derme dans sa partie la plus charnue en perçut l'effet mais il parut même à mon système acoustique que, de fait, se manifestaient à lui des heurts assourdissants ; c'était comme cependant, tel un pétard mouillé, se trouver comme étouffé par une délicieuse effluve irisée qui me transporta sous les jupons de fine soie noire qu'on eusse dite spécialement brodés par les dentellières de Bruges, et où j'ai trouvé refuge, comme dans un cabinet de curiosités, voire un coin de paradis que le serpent eut à jamais cessé de hanter, lorsque le monde alentour m'aveuglait de sa mesquine évidence et que je trouvais appui comme sur deux colonnes qui se résolvaient en un fût qui incarnait pour moi une indicible félicité sur ses membres inférieurs érodés, taraudés, sculptés par le travail des jours et des nuits et qui, précisément de ce fait, avaient pour moi une grâce que dans mes nuits d'insomnie je m'applique, en vain hélas ! à ressusciter, car enfin, mort à jamais, qui peut le dire ? Tout comme autrefois le « prête-tige » (le prestige, comme aurait dit Françoise de son nom, avant que le « daron » de Charlus et tout ce qui compte à Barbès-Rochechouart ne m'importunasse) et malgré que (ou « à cause que », dans le jargon du Directeur du Grand Hôtel de Pont-Audemer) je le susse, je perçus alors, prononcés par une voix de rogomme d'une indicible vulgarité, et que ni Mme Singh, lorsque je causais avec elle à la Goutte d'Or entre onze heures et quart et des myriades d'inconnus, ni même Bloch lorsque, auréolé de son titre de « normalien », il « courait la gueuse » à la manière du véloce fils de Pélée, pour reprendre une de ses expressions favorites, n'eussent pu entendre sans un frémissement propre à les ramener à plus prosaïques considérations : « sortez ! ça fait 2h que vous êtes là-dedans ! » la pression

Pastiche n°3

-

Cottard Président !

7 164 signes

2022_01_12_13_14_00_cottardpresident.docx

Lassé des discours lénifiants de tous ceux qui « promettaient la lune », le bon docteur, encouragé par le petit noyau unanime, s'était laissé convaincre de présenter sa candidature aux prochaines élections présidentielles.

Sa bonhomie naturelle, son propos volontiers imagé, parfois un peu canaille, et racoleur même s'il le fallait, son sens inné de la métaphore faubourienne, son faux air débonnaire de roi d'opérette en goguette, le fait qu'il soit maintenant sur l'âge et que ses client(e)s – sans l'abandonner – consultassent parfois des praticiens plus jeunes (ayant donc conduit moins de patients au trépas) et mieux lancés dans le capitale, avaient convaincu Mme Verdurin de devenir son premier « supporter » ; comme l'erre d'un paquebot de croisière aimante de frêles mais vaillants esquifs, la patronne, rajeunie par les perspectives enivrantes de cette aventure républicaine inédite, émoustillée, pour tout dire et sans ambages superflus, par l'idée de river leur clou aux aristocrates décadents des beaux quartiers, aux Trémouille, aux Noailles et aux Mollé, avait entraîné dans son sillage prestigieux, melliflu et volubile, l'ensemble du clan, Odette s'improvisant sans vergogne « chargée de com », Brichot écrivant les discours.

Odette maîtrisait naturellement les subtilités, les pièges et les ressorts cachés des réseaux sociaux mais il fallut une réunion de campagne dans l'hôtel du Quai Conti - dont un étage fut pleinement dédié au QG du « PVC » (le programme longuement débattu tenait en effet en trois mots : Proximité ! Vérité ! Convivialité !) pour choisir les premiers éléments de langage et le style des messages bientôt adressés au populaire comme aux couches les plus relevées de la mouvante société des votants : « Les réunions *de campagne* - souligna d'un clin d'œil complice, Mme Verdurin - à La Raspelière ou ailleurs, reconnaissez-le chers amis, je les réussis comme personne ! ». S'esclaffant ainsi, elle étouffa aussitôt les effusions de son rire audacieux dans les plis de son mouchoir de baptiste pour ne pas décrocher une mâchoire décidément à ménager en des temps qui s'annonçaient héroïques.

Désireux de plaire à Odette et de conserver les bonnes grâces de la patronne qui lui battait parfois froid, Swann ouvrirait son carnet d'adresses, et puiserait dans les ressources intarissables pour lui de LinkedIn, de Twitter et de WhatsApp - Mme Verdurin, peu familiarisée avec la langue de Macbeth, mais qui avait le goût de toutes les nouveautés électroniques dès lors qu'elles servaient ses desseins les plus secrets, prononçait « Vatsape » - pour rallier les indécis influents et leurs précieux fonds de soutien et élargir à des milieux affairistes a priori insensibles au verbe fleuri du nouveau candidat les frontières ambitieuses de l'électorat cottardien. Il avait fallu choisir l'épithète adaptée pour qualifier les premières initiatives du nouveau tribun et orienter ab initio une presse supposée moutonnaire sur des bases saines : « cottardesque » n'allait pas, sa proximité trompeuse avec « pittoresque » ou « picaresque » manquait du sérieux requis pour l'exercice démocratique ; « cottardier » pour les mêmes raisons fut rejeté : une faute de frappe malencontreuse et « cocardier » menacerait ; Brichot

rejetant d'emblée « cottardique » pour son homophonie lointaine et fâcheuse avec « colique » et « colérique » avait suggéré « cottardolien », qui, malgré les réminiscences d'un précédent auvergnat respecté, ne convainquit pas.

La femme du Directeur des Postes, qui avait récemment dîné avec le troisième sous-secrétaire d'état aux Affaires Intérieures, prétendait que la France -qui était bonne fille bien qu'un peu soupe au lait, capricieuse et versatile en période électorale- se donnerait volontiers et sans affèterie à celui des candidats qui lui parlerait un peu crûment ; cette métaphore datée risquant d'éloigner des urnes le « sexe frêle » -expression favorite mais décidément malencontreuse de Brichot – révéla à Odette l'immensité du travail de préparation du candidat et de son immédiat entourage qui restait à accomplir : plaire au plus grand nombre en parlant vrai, flatter l'aile droite sans désespérer le flanc gauche, gommer du discours tout relent machiste, s'ouvrir résolument aux idées modernes sans enterrer les valeurs anciennes, ménager la chèvre conservatrice en quelque sorte et protéger le chou travailliste, vieux dilemme médiéval, britannique et paysan, souligna finement Legrandin qui, furtif, passait parfois en sympathisant circonspect.

Il fallut encore briefer Léontine, future Première Dame dont les « cuirs » désespéraient Odette, pour qu'elle consente à jouer un rôle discret et effacé en affichant les vertus bourgeoises, domestiques, ménagères et économes, conjugales et patriotiques, qui rallieraient le suffrage des territoires les plus frileux et démunis de la province profonde :

« Vous serez ma chère – dit la grande prêtresse de la communication à son amie– la caution vertueuse de votre impérial époux et comme son balancier fidèle et tutélaire sur un fil d'équilibriste : s'il parle inconsidérément à Tik Tok ou s'il avoue une passion imaginaire et flagorneuse pour le Rap vous donnerez en contrechamp une interview au Figaro Magazine exaltant les recettes du bœuf miroton et du veau à la casserole ; s'il multiplie les selfies avec de jeunes actrices effrontément décolletées vous confesserez à l'Echo des Familles votre amour gentiment suranné du crochet et de la broderie anglaise et cette feuille confidentielle encore que prestigieuse titrera : *Le point de croix : Mort à jamais ? Qui peut le dire ?*

Sans en faire un slogan vous illustrerez discrètement pour les nostalgiques de tous bords, l'ancrage dans les vertus cardinales du temps passé, abandonnant ainsi au candidat le soutien un tantinet tapageur des écrivains et des artistes les plus branchés du moment.

La campagne avançant, les sondages s'avérant prometteurs, l'heure vint de distribuer dans un secret savamment éventé les futurs maroquins : Elstir s'imposait à la Culture, Forcheville lorgnait sournoisement vers le Quai d'Orsay au grand dam de Bergotte, Brichot (« Chochotte » pour le cénacle des intimes) pouvait, assidu et infatigable, délaissant sa chaire à la Sorbonne, prétendre raisonnablement aux ors de l'Hôtel de Matignon, ; M.Verdurin dans l'ombre portée de sa terrible et

jupitérienne épouse revendiqua timidement le perchoir de la Chambre Haute si des vents électoraux décidément favorables soufflaient encore le moment venu sur les jardins du Luxembourg.

La patronne, elle, se contenterait, éminence grise mais toute puissante, d'organiser pour le futur Président les dîners de la Lanterne et les vacances varoises où serait conviée une société trayée, coterie inféodée et courtisane sans doute, mais républicaine dans les limites du nécessaire et de l'admissible, ultramarine et internationale même, quoi qu'on en ait, et portée toujours sur le calembour et la bonne chère, vitrines intemporelles de notre cher et vieux pays.

Il est trop tôt à l'heure où ces lignes s'écrivent pour dire si l'auguste docteur Cottard fut élu mais tous s'accordent à reconnaître qu'il en valait bien un(e) autre...

Pastiche n°4

-

Un pastiche algorythmique

5 267 signes

2020_01_12_13_26_00_unpastichealgorythmique.docx

En 2030 on n'écrit plus de romans sans l'assistance d'un logiciel ; une « IA » décrochera un jour le Goncourt ; jeune éditeur branché du 6e arrondissement j'avais imaginé Proust – Mort à jamais ? Qui peut le dire ? - traversant les siècles et pilotant l'intelligence artificielle du dernier algorithme australien du marché pour réécrire, à ma demande et condensées au 1/15e , les 2000 pages de la Recherche. :

Voici le premier texte que m'inspira sa plume immortelle trempée dans l'encrier du pastiche :

Longtemps j'ai cherché ce qui distinguait mon cerveau d'une machine à la mémoire infinie et qu'enrichiraient toute les madeleines finement ourlées, tous les méandres et les reflets de la Vienne et les nuances de ses nénuphars paresseux, tous les parfums -et les plus subtils -des sorbets qu'auraient décrits depuis l'antiquité les auteurs les plus savants et qu'Elle aurait enregistrés dans ses circonvolutions voraces, insatiables pour tout dire, inaltérables et dont la mystérieuse puissance me fascinait.

L'intelligence artificielle (quel glaçant attelage de mots !) - ayant assimilé l'art de construire une phrase et celui de bâtir une intrigue, aurait pu garder « en stock » l'Arétin, tout Balzac, le génie des Russes, les fulgurances de Joyce, l'art de Flaubert et puis Les liaisons dangereuses : techniquement « Elle » pouvait créer les séries adjectivales les plus ébouriffantes du marché mais le public en réclamerait-il ?

Elle se nourrissait ainsi d'une expérience séculaire et de talents calqués infiniment plus riches que ceux d'un seul et malheureux écrivain puisant dans son misérable passé et sa pauvre sémantique, mais réussirait-Elle, sans une intervention humaine, à produire les métaphores, à traduire les nuances de l'ironie, les vertiges et les intermittences de l'amour, à faire revivre Tristan et Iseut, Paul et Virginie, Swann et Odette ?

Sélectionnant l'onglet « Roman psychologique »- dans la barre qui en proposait une dizaine (de « SF » à « Roman historique » en passant par « Cape et d'épée ») -j'avais demandé à mon logiciel favori (offert un jour anniversaire par mon nouvel éditeur, jeune homme charmant, ingénu et d'une fausse naïveté qui me ravissait), de réécrire la scène d'Albertine et des sorbets en gommant son érotisme profond que ne distinguaient plus que de rares lecteurs arrivant épuisés jusqu'aux frontières du tome III de la désormais introuvable collection blanche.

Qu'Albertine- avais-je demandé au truchement des microprocesseurs dans le cahier des charges --soit plus branchée, moins plurielle, plus « tendance » dans cette version 2030, et que le « livre » puisse -enfin-se vendre en produit d'appel Kindle et en feuilletons si l'on voulait, dépouillé de ses oripeaux abscons et de ses allusions sexuelles métonymiques insuffisamment explicites. Je ne voulais pas finir comme Dostoïevski ou Joyce (que j'avais croisé au Majestic un jour de 1922) considérés comme définitivement non rewrites.

Mon éditeur respectait vertueusement un label anglo-saxon qui garantissait un produit à 95% de création électronique, le taux d'intervention extérieure (de celui qui n'était plus « auteur » mais « assistant-script ») étant limité par la législation comme une dose de sulfites dans un vin de qualité, ou de pesticides dans une agriculture biologique, exemplaire et responsable ; le papier avait disparu depuis longtemps de l'édition, les auteurs de fiction étaient au chômage ; Musso et Levy eux-mêmes, nantis mais désœuvrés, coulaient des jours heureux en taquinant le goujon aux bords rassérénés de la Charente paresseuse ; et, si quelques librairies se visitaient encore c'était reconstituées dans de rares musées des capitales européennes ou de Manhattan.

Je fus très satisfait du travail de Giga III dont voici les premières lignes :

« Albertine, genre bisexuelle qui ne se l'avoue pas, taxa le narrateur d'un cornetto noisette dont elle lécha mutine le caramel glacé sous la crème de Chantilly en lui coulant sous un cil maquillé, un regard qu'elle voulut évocateur ; elle portait sur sa trottinette un short en jean frangé genre vintage US dont dépassait de la poche droite l'iPhone dernier cri qu'elle saisit pour liker quickly un tweet de Gilberte. »

Oubliant les figures de style, les subtilités de la ponctuation et les références culturelles qui alourdissent inutilement le produit, cet échantillon de littérature low fat satisfaisait grandement mon éditeur : en l'état des connaissances informatiques nous sommes au taquet de ce que peut produire un algorithme en termes de sous-entendus me confia-t-il.

(Nous avons choisi le niveau trois de la complexité sémantique dans une échelle qui en comportait ...quatre).

L'affaire se termina comme un conte de fées puisque le public en redemanda et beaucoup découvrirent alors que derrière ces lignes édulcorées se dissimulait une cathédrale de papier engloutie, dans laquelle, timides, empruntés et incrédules, les plus téméraires de ces Indiana Jones s'aventurèrent, découvrant qu'un vrai livre pouvait les faire rire ou pleurer ; mon éditeur ravi s'enrichit en republiant une version intégrale que de nouveaux et imprévisibles esthètes s'arrachèrent comme de précieux vinyles renaissant des cendres refroidies d'une tornade technologique qui n'avait duré que trente ans.

Pastiche n°5

-

La linguistique enseignée à Albertine

9 984 signes

2022_01_15_09_47_00_linguistiquealbertine.doc

Chère Albertine

Je sais bien que vous êtes morte (morte à jamais ? Qui peut le dire ?) mais *la mort ne change pas grand chose* et puisque vous êtes sans doute la personne dont les moindres mots, la moindre inflexion de voix, la moindre hésitation ou rapidité dans le débit m'ont le plus fait souffrir pendant une période de ma vie et parfois, plus rarement, ravi, c'est à vous qu'il est juste que j'adresse ce livre, par reconnaissance et aussi pour que vous appreniez dans quels enfers et parfois dans quels paradis vos paroles m'ont fait vivre. Je vous le dédie, puisqu'il s'est trouvé que je vous ai aimée, vous aime encore parfois, et que je n'ai pu comprendre les choses dont je voudrais vous entretenir sans espoir que vous les compreniez, que grâce à vous, mais je suis injuste, grâce à d'autres aussi, beaucoup d'autres dont un tremblement dans la voix, quelque mot, peut être choisi au hasard, surgi des profondeurs, ou placés là pour en cacher un autre m'ont ravi ou angoissé, plus souvent angoissé, tant il est vrai que c'est dans le malheur que la conscience du langage est la plus aiguë la plus ressemblante à une plaie ou à quelque siège de douleur que parfois la seule imagination du coup qu'on pourrait y porter fait souffrir, comme la seule attente du mot qui n'a cependant pas encore dépassé la barrière des dents, aurait dit Bloch, nous blesse déjà et ceci alors que c'est dans le plaisir que peut être nous viennent des bonheurs d'expression mais nous ne le sentons pas. Souvenez vous de cette fois au début de notre relation, l'après midi était déjà finie, j'avais réussi à vous faire allonger sur le lit, il est vrai avec moins de difficulté que je l'avais pensé, et Françoise, la lampe à la main, telle la Justice éclairant le Crime pénétra dans la chambre sous le prétexte d'apporter la lumière; pour donner le change je m'étonnai de l'heure et me plaignis de la vivacité de cette lumière, Françoise répondit avec une ambigüité cruelle -Faut-il que *j'éteinde -Teigne* ? (glissâtes-vous à mon oreille) *me laissant charmé par la vivacité familière avec laquelle, me prenant pour maître et pour complice, vous prononçâtes cette affirmation psychologique dans le ton interrogatif d'une question grammaticale"* .

Si Françoise avait trouvé le mot juste, le mot à double tranchant par lequel elle me signifiait dans la circonstance à la fois sa servilité et sa puissance, sa faute de conjugaison lui fut fatale et c'est par cette brèche que vous pénétrâtes usant des mêmes ressources de l'ambigüité de sorte manière à ce qu'une question grammaticale à moi adressée fût en même temps adressé à Françoise une insulte, une vraie correction; et que cette correction rapide fut en même temps l'aveu de votre bien être des minutes précédentes me ravit et je pensai que le don du langage a à voir avec le sentiment. Françoise ne s'y trompa pas elle reçut la double correction et nous l'entendîmes grommeler dans son patois "poutana" mot qui lui aussi me ravit et qui

vous allait si bien en la circonstance que je vous le murmurai quelques jours plus tard lorsque nous nous trouvâmes de nouveau sur mon lit. Mais si vous vous souvenez de cette scène, vous ignorez que c'est à partir de considérations des plus linguistiques que j'en étais venu à vous faire étendre sur mon lit, à cette époque où en fait je ne vous aimais déjà plus, avant de vous aimer de nouveau. C'est en effet à l'apparition dans notre conversation, après nos rencontres à Balbec, de certains mots allogènes qui ne faisaient pas partie de votre vocabulaire habituel, de ce "trésor social" que vous avait légué votre famille *de ce lot très sortable d'expressions qui décèlent immédiatement qu'on est issu d'une famille aisée, et que d'année en année une mère abandonne à sa fille come elle lui donne au fur et à mesure qu'elle grandit, dans les circonstances importantes, ses propres bijoux*, c'est donc à l'apparition de mots que vous n'aviez pu connaître que parce que vous aviez fréquenté d'autres milieux que le milieu familial, que je bâtis l'hypothèse que vous étiez déjà quelque peu dessalée comme aurait dit M. de Charlus, donc susceptible de complaisances possibles et que je vous amenai dans ma chambre. Mes espérances d'un plaisir facile à obtenir augmentèrent quand je vous entendis affirmer sur je ne sais plus quel sujet : *C'est à mon sens ce qui pouvait arriver de mieux ... J'estime que c'est la meilleure solution, la solution élégante ... Dès les mots "à mon sens" je [vous] attirai, et à "j'estime" je [vous] assis sur mon lit* ; lorsque à propos de l'une de vos camarades vous employâtes le mot "Mousmé" mot que je n'aimai pas, celui-ci *me parut révélateur sinon d'une initiation extérieure, au moins d'une évolution interne* aussi en dépit de l'heure tardive et du risque de voir arriver Françoise je vous demandai, hypocritement de me chatouiller; vous connaissez la suite. Cependant ce vocabulaire de jeune fille délurée ne me ravit pas longtemps et dès que je vous aimai de nouveau il me rendit malheureux, et me revint cet autre mot que vous ne prononçâtes pas, et sur lequel se construisit beaucoup plus tard notre séparation ou plutôt votre fuite, car je vous tenais prisonnière. Je vous questionnais sur les moyens que je pouvais avoir de vous distraire, il est vrai avec l'obstination faussement bienveillante de l'inquisiteur qui ne souhaite qu'indiquer à l'hérétique qu'il a devant lui qu'il lui inspire de la sympathie et qu'il ne fait que rechercher la manière la moins dangereuse qu'il (l'hérétique) pourrait choisir pour avouer, je vous proposais donc de vous donner quelques centaines de francs pour faire la dame chic et inviter les Verdurin; vous me répondîtes par une phrase *dont je ne distinguai pas bien les mots (même les mots du commencement puisqu'elle ne termina pas). Je ne les rétablis qu'un peu plus tard quand j'eus deviné votre pensée. On entend rétrospectivement quand on a compris ; "Grand merci! dépenser un sou pour ces vieux-là, j'aime bien mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aille me faire casser...* Votre figure s'empourpra ... et vous mites votre main devant votre bouche comme si vous aviez pu faire rentrer les mots qu'elle venait de dire et que je n'avais pis du tout compris

J'essayai alors de nous faire dire ce mot manquant par diverses ruses vous trouvâtes tous les subterfuges, j'essayai alors la méthode de substitution, à partir d'expressions que vous employiez habituellement, "casser du bois, casser du sucre, casser... rien n'y fit. C'est le souvenir du regard que vous eûtes en prononçant le début de la phrase *qui me fit rétrograder aussi dans les mots de la phrase*. Et ainsi je vis que vous n'aviez pas dit "casser" mais "me faire casser" *Horreur! c'était cela que vous auriez préféré . Double horreur! car même la dernière des grues, et qui consent à cela, ou le désire, n'emploie pas avec l'homme qui s'y prête cette affreuse expression... Avec une femme, seulement si elle les aime, elle dit cela pour s'excuser de se donner tout à l'heure à un homme*

Cependant réfléchissant à ces mots je vois bien que ce n'est pas l'expression elle-même qui me fit horreur car quand nous étions ensemble *il n'y avait pas de propos si pervers, de mots si grossiers que nous ne les prononcions tout en nous caressant* mais le naturel par lequel ce mot allait sortir de votre bouche puisque, contrairement à ce qui nous arrivait quand nous nous caressions, ce mot ne m'était pas véritablement adressé, il vous avait échappé (peut-être parce qu'à cette heure tardive vous étiez fatiguée) et par là vous révélait. Peut être l'aviez vous employé comme une de ces expressions vides et ne vous êtes-vous aperçu du sens qu'elle prenait dans le contexte de notre liaison et de notre discussion du moment que juste quand le terme le plus révélateur arrivait à vos lèvres, il était cependant trop tard, on ne parle pas innocemment de corde dans la maison d'un pendu. Aussi peut être ai-je été victime et vous aussi de ces intermittences de l'attention et du sens qui font que de même qu'au cours de l'histoire d'une langue des mots chargés d'un sens plein se vident et deviennent incolores ne faisant plus que se comporter comme des étiquettes collées aux choses et aux sentiments pour reprendre un sens plein plus tard qui est toujours un nouveau sens, de même au cours d'une relation, d'une conversation, notre attention tant à dire qu'à écouter, peut nous rendre comme sourds aux mots que nous entendons ou prononçons ou au contraire extrêmement sensible à leur valeur et comme il est bien rare que nous soyons sur la même longueur d'ondes, comme on dit aujourd'hui, aussi nous comprenons-nous souvent si peu.

C'est donc à propos du langage des mots que je voudrais vous instruire, vous trouverez peut-être cette ambition prétentieuse de ma part et je serais presque d'accord avec vous, mais après tout peut-être n'est-ce qu'au langage que je me suis intéressé dans ma vie, tant les différents êtres que j'ai rencontrés que je les ai aimés ou non, c'est en tant qu'êtres de paroles que je les ai connus essentiellement, à condition d'appeler langage aussi bien un mot qu'une

intonation, qu'un geste, que quelque mouvement corporel, enfin tout ce qui fait signe; et si je dois me reconnaître une qualité c'est-celle de déchiffreur de langages, de Champollion du langage quotidien "La belle affaire direz vous tout le monde sait ça et je n'ai pas besoin d'un monsieur Champollion comme vous dites pour savoir ce que je dis et ce qu'on me dit". Mais je fais le pari de vous apprendre quelque chose et on ne peut vouloir instruire que ce qu'on aime comme je tentais de le faire aux plus doux moment de notre vie et ai souvent il faut le dire réussi parce que sans doute aussi on ne peut apprendre que de qui l'on aime et c'est pourquoi finalement c'est à vous que je m'adresserai, même si peut-être vous ne me lirez pas, même si d'autres pourraient mieux occuper cette place, puisque comme Swann l'avait dit d'Odette vous n'avez jamais été mon genre.

Pastiche n°6

-

L'ami perdu

6 071 signes

2022_01_17_14_02_00_lamiperdu.odt

J'avais demandé qu'on ne me dérange pas, qu'on ne laisse plus entrer personne, qu'on ferme les rideaux et qu'on me laisse seul. Je ne supportais plus d'entendre parler les gens, de les voir heureux, souriants, pleins d'histoires entendues qu'ils venaient me répéter avec délice et méchanceté, alors que je venais d'apprendre la mort d'un ami dont je cherchais à avoir des nouvelles depuis un moment, et que j'avais appris que cet ami était mort depuis déjà deux ans, deux ans pendant lesquels j'avais pensé à lui, espérant recevoir de ses nouvelles, soit de lui-même par une lettre, soit par une de nos connaissances communes, bien qu'elles aussi disparues dans le temps, comprenant que ces deux années écoulées depuis son décès que j'ignorai alors et qui avaient été pour moi des années d'attente, parfois d'espoir, me disant que s'il ne me donnait pas de nouvelles il n'en recevait pas non plus de moi, n'ayant lui non plus pas idée de mon adresse actuelle mais qu'il cherchait peut-être aussi à la connaître et y parviendrait bientôt, faisant cesser ce triste silence entre nous qui me causait tant de peine, parfois de tristesse, considérant que s'il ne m'écrivait pas c'est parce qu'il ne le voulait pas, et que cette ignorance commune de nos lieux de vie actuels était bien commode pour rompre cette amitié ancienne, qui n'en était d'ailleurs pas une dans son esprit, pour me laisser définitivement dans le passé, loin du présent où il ne me souhaitait pas et où il ne pensait même pas à moi, ni à aucun de ces moments dont le souvenir m'était si cher, durant ces deux dernières années il reposait en réalité sous la terre du petit cimetière du village de ses parents où il n'était pas né mais qu'il aimait beaucoup, et qui avait été un trait d'union entre nous, ce village de B. que j'avais connu avant de le connaître et qui lui ressemblait, calme et triste, toujours donnant cette impression d'être recouvert d'un ciel gris et bas, avec ces quelques faisceaux de clarté qui crèvent parfois les nuages et projettent une lumière inattendue sur les choses et les êtres. J'avais traversé plusieurs fois B. ces deux dernières années pour me rendre à C. où la terre du cimetière attend aussi le moment de me recouvrir, je prenais volontairement une route plus longue pour pouvoir passer par son village, et traversant B. j'avais chaque fois pensé à lui, espérant qu'il s'y trouverait peut-être justement ce jour-là, que je le verrais marcher sur un trottoir, que nos regards se croiseraient, que deux sourires se dessineraient au même moment sur nos visages respectifs, heureux ensemble que le hasard nous fasse nous rencontrer de nouveau, de revoir l'ami cher, perdu et retrouvé comme il était évident qu'il devait finir par l'être, sans jamais penser à m'arrêter au cimetière, sans jamais marcher dans ces allées ternes pour chercher son nom sur une tombe, où pourtant il était gravé et où je l'aurais trouvé. Il était mort. J'avais je n'y avais pensé. J'avais eu devant les yeux l'annonce du décès publiée dans le journal local trois jours après sa mort, deux ans plus tôt. J'avais appris la date de son décès et avait eu besoin d'une preuve. L'avis de décès prétendait que le seigneur l'avait rappelé à lui, et jamais cette absurde prétention ne m'avait paru plus insupportable et plus cruelle. Il n'avait pas été rappelé auprès de son seigneur, il m'avait été arraché au cœur et à notre avenir commun, il m'avait été arraché en plein été sans que que j'en sache rien, sans que ce jour-là je puisse

plus fortement penser à lui, sans que je puisse pleurer auprès de ceux qui l'ont pleuré, sans que je puisse voir son visage de mort et en garder l'image, sans que je puisse voir son cercueil descendre dans la tombe, sans que je puisse même déjà trop tard mais de quelques jours seulement au lieu de deux années lui dire au revoir, au lieu d'être frappé de sa mort deux ans après, alors qu'il n'y a déjà plus d'autre ami pour le pleurer, qu'il n'y a plus de visage à contempler, plus de cercueil à descendre en terre. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Je cherchais à réunir tous les souvenirs que j'avais de lui, pour les fixer dans ma mémoire, les faire survivre, pour qu'ils ne puissent plus la quitter et qu'ils soient disponibles à mon cœur lorsque j'en aurais besoin. Je me rendais compte alors que ces souvenirs que je croyais nombreux étaient rares, qu'ils avaient commencé à se décomposer en même temps que lui, qu'il ne me restait que des images fugaces, floues, semblables en cela à ces statues de pierre entourées de brume qu'on devine parfois dans les parcs sans pouvoir dire ce qu'elles représentent, alors que je pensais pouvoir les décrire précisément, il me restait un profil longuement observé un soir de concert à deux rangées de moi, il restait sa démarche rapide sur une place déserte de Venise, ses cheveux bien peignés, son regard amusé, sérieux et moqueur en croisant le mien pris sur le fait de le regarder à son insu, sa voix, sa voix peut-être ou seulement l'écho lointain de sa voix, lisant un de mes textes qu'il avait aimé, une promenade dans le jardin d'un château de la Loire - on avait visité tous les châteaux de la Loire et je croyais ces moments lumineux gravés éternellement en moi-, je me raccrochais à tout ces souvenirs avec le désespoir de les voir déjà m'échapper, je sentais un séisme ébranler ma mémoire, un tremblement de terre qui emportait tout ce qui m'était cher de ce temps passé avec lui, je voyais tomber l'un après l'autre Chenonceau, Azay-Le-Rideau et Villandry, s'écrouler les palais de Venise, tous les endroits où je l'avais vu et où son image s'enfuyait comme le reste dans les heures déjà passées et qui ne reviendraient pas. Pendant ces deux années j'avais rêvé les souvenirs que je me serais fait lorsque je l'aurais retrouvé, et j'avais oublié de fixer ceux qui existaient encore, ne sachant pas alors qu'ils seraient les seuls qui me resteraient de lui, et ce n'est que devant la compréhension de cette perte irrévocable que je compris qu'il était mort, et qu'il était mort à jamais.

Pastiche n°7

-

De la tasse au tapis

13 614 signes

2022_02_06_21_16_52_delatasseautapis.docx

J'aurais voulu mourir. Cette sensation d'avoir tout perdu me rongait. Petit à petit, Clélia s'était éloignée de moi comme en un songe. J'éprouvais cette tristesse qui est sans larmes quand il n'y a plus rien à espérer. Imperceptiblement, elle avait pris ses distances sans que j'en sache la raison profonde. Au bois elle ne me saluait plus, comme si nous n'avions jamais été proches. Et pourtant, n'avions-nous pas échangé un baiser ? Promesse pour moi d'un avenir sans nuages, de félicité ?

Quelle erreur avais-je commise pour mériter cette indifférence ? Était-elle simplement volage, inconstante, femme enfin ? Comment avais-je pu croire que notre belle amitié avait scellé entre nous un pacte indéfectible de fidélité ? Car je l'aimais, c'est bien d'amour qu'il s'agissait, et de rien d'autre. Aussi vrai que ses yeux reflétaient le jade des eaux des bassins du Luxembourg, aussi sûr que ses cheveux auburn descendaient en cascades sur ses reins enserrés de dentelle délicate lorsqu'elle ôtait une à une ses épingles en riant à gorge déployée, aussi certain que sa bottine à boutons dévoilant quelques centimètres de cheville recouverte d'un bas blanc m'avait plongé dans un trouble affreux, dans une extase effroyable.

Sa mère, sorte de gorgone irascible me fixait de ses yeux noirs terrifiants quand elle croisait ma route. Pensait-elle que j'avais manqué de respect à sa progéniture, que je l'avais entraînée dans les affres du stupre et de la luxure ? C'était bien mal me connaître. Était-ce Clélia qui avait infiltré ce doute odieux en elle, elle qui me recevait régulièrement pour le thé bien que toujours revêche et mal peignée ? J'avais le souvenir de ces après-midi sombres d'automne, passées dans le salon oppressant des parents de ma bien aimée. Sa mère sermonnait la bonne à tout bout de champ, pour un sucre oublié, pour un nuage de lait. Elle était le singulier portrait d'une mégère non apprivoisée par un mari certes fortuné mais totalement dominé, faible par nature et par choix, lâche en toute circonstance et qui évitait le conflit quoi qu'il puisse en coûter. Son seul souci était de faire prospérer ses affaires et de lire en paix son journal du fond d'un canapé rococo dont les énormes fleurs rose orangé eussent fait fuir les abeilles les plus promptes à butiner. Le babillage de ses hôtes ne lui importait guère ; il laissait à son dragon d'épouse le soin de tout régenter, y compris la conversation. Je me posais en général sur le bord d'une bergère au confort improbable et à l'assise bancale, tenant l'anse de ma tasse de thé, à fleurs, elle aussi, du bout de mes doigts gourds et tremblants. Je n'osais imaginer le scandale qu'eut provoqué le fait de renverser une seule goutte de ce breuvage brûlant sur l'effroyable tapis d'Orient où reposaient mes pieds. Des sortes de licornes y combattaient dans tous les sens à vous donner des vertiges terrifiants si vous vous avisiez de les fixer trop longtemps. Je subissais ce décor étouffant et de fort mauvais goût pour partager le temps béni de l'après midi du dimanche avec ma dulcinée. J'aurais supporté bien pire encore pour l'entendre soupirer, la voir s'étirer comme un chat et même cligner des yeux à mon invité comme pour me dire : » Partons mon ami ! Ne voyez-vous pas que ce goûter est d'un ennui mortel ? « Parfois un rai lumineux venait roussir en auréole sa chevelure auburn et bouclée : c'était un véritable enchantement. Mais j'étais

souvent ramené à la réalité et sorti de ma léthargie par les cris stridents de Madame mère à l'égard de la bonne. « Enfin, ne voyez-vous pas que ce jeune homme n'a plus de thé dans sa tasse ? Vous rêvez ? Je vais vous apprendre à rêver, moi ! » Je n'avais pas le temps d'apposer mes doigts sur le rebord de ma tasse de thé en signe de refus poli, qu'il m'était versé, sans consentement aucun de ma part, une lampée brûlante de la boisson ambrée. Madame mère détestait les madeleines : elle trouvait ce gâteau dodu totalement fade et ridicule, mou et sans saveur, ajoutait-elle invariablement en fixant son époux avec dureté, comme s'il y eut une analogie entre les deux, connue d'elle seule. Celui-ci ne relevait pas la tête, ses lorgnons sur le nez, occupé qu'il était à scruter les cours de la Bourse, beaucoup moins prévisibles que les humeurs de sa femme. Clélia semblait ne pas souffrir de ce climat oppressant et évoluait même avec une grâce étonnante dans ce capharnaüm bourgeois. On aurait pu croire que l'accumulation de bibelots tous plus laids les uns que les autres dans cet antre tapissé de velours épais et pourpre et agrémenté de moult franges et pompons, était le signe d'une appartenance indiscutable à la bonne société, sauf qu'argent et bon goût n'étaient pas forcément associés. La poussière que générait cet amas de tentures jamais secouées ni même aérées (« N'ouvrez pas les fenêtres, grand Dieu ! » hurlait Madame mère, « mais c'est que cette sottise nous ferait à tous attraper une fluxion de poitrine ! ») me valut, à défaut d'une fluxion, une de mes plus belles crises d'asthme qui manqua me laisser inconscient sur l'affreux tapis à licornes. Cauchemar absolu où il me fallut gérer la tasse de thé glissant de mes doigts ébouillantés, l'étouffement croissant dont je faisais l'objet et mon agenouillement maladroit et incongru destiné à rattraper un scone à la confiture échappé d'une assiette. Une fois au tapis je tentai en vain de défaire mon nœud de cravate non sans constater que c'est ma chemise blanche qui avait recueilli le contenu de ma tasse de thé : l'honneur était sauf. Heureusement, Clélia à genoux près de moi, avait entrepris de dégager mon cou du col empesé et cette vision fut pour moi l'apparition d'un ange. J'oubliai tout : j'étais au paradis. J'oubliai son ogresse de mère s'agitant dans tous les sens et vociférant de plus belle : « De l'air, il faut de l'air à ce garçon, mais ouvrez donc les fenêtres enfin ! Il étouffe ! » « Mais Madame je pensais... » « Vous pensiez ? Ne pensez plus ! si les bonnes se mettent à penser maintenant ! Je ne vous paye pas vos gages pour penser ! Il faut l'allonger ! Oui, étendez-le là, sur ce canapé, allez, allez ! Et appelez-moi un docteur, vite ! » Ses cris ne me parvenaient plus, étrangement perdus dans un brouillard où seul le visage de Clélia penché au-dessus du mien, m'apparaissait. Elle ne paraissait pas inquiète : elle connaissait mon état de santé et me tapotait gentiment les joues de ses doigts longs et diaphanes. Je me pris à penser qu'elle aurait pu me gifler vraiment, ça ne m'aurait pas déplu. Une fois revenu à moi sur les fleurs immondes du canapé familial sans doute grâce au doigt de porto ingurgité à la hâte et dans la panique générale, je constatai que j'avais écrasé le scone à la confiture sur le tapis à licornes pastel. La bonne frottait la tache avec un dévouement hors pair, faisant savamment, par son acharnement à bien faire, pénétrer les fruits rouges dans les mailles du

tissu. Quant à Madame mère, elle était à présent préoccupée de l'état de mon habit maculé par le thé ; ça n'était pas une mauvaise femme. J'avais beau m'en défendre, elle tenait absolument à faire disparaître les taches de théine avec un chiffon douteux qu'elle trempait compulsivement dans une bassine d'eau tiède savonneuse apportée par la bonne. Il y allait de sa réputation d'hôtesse. Tout le monde était aux petits soins ; seul le père n'avait pas bougé. Il observait avec un certain amusement et un flegme à toute épreuve cette scène cocasse par-dessus ses lorgnons, regrettant sans doute que je n'ai pas entraîné dans ma chute quelques porcelaines de l'hallucinant bazar où le faisait vivre sa femme. C'était son cadre de vie mais on devinait aisément que Madame mère avait seule conçu et agencé la décoration, à son image : lourde et criarde. C'était un fataliste. Clélia me tenait à présent les mains, assise près de moi et je n'eus pu rêver meilleure situation.

Mais tout cela était bien loin : depuis, j'étais devenu une sorte d'étranger pour la famille de ma bien aimée que je tenais déjà pour ma promise. Quel sot j'étais ! Ainsi donc je croyais m'être fait une place de choix dans son cœur et une chance d'entrer à jamais dans cette famille de fous. L'avenir m'avait démontré le contraire. Du jour au lendemain je ne fus plus invité chez les parents de Clélia. Mon tempérament fragile les avait-il affolés ? Un jeune homme d'une constitution aussi peu robuste allant jusqu'à tomber en pâmoison comme une jeune fille sur un tapis moelleux en soufflant : » J'étouffe ! » leur avait-il fait entrapercevoir le peu d'appui et de solidité que je pourrais offrir à leur fille unique, un avenir incertain ? Miroité le futur de garde malade que je lui réservais ? Sans compter les enfants ! Pourrais-je assurer une descendance digne de la banque familiale ? Parce que pour moi il ne pouvait être question de reprendre les affaires : j'étais beaucoup trop émotif pour cela. C'est donc ainsi que durant des mois je me perdis en suppositions, en questionnements imbéciles, en supputations ridicules jusqu'à saturer un pauvre cerveau déjà bien fatigué. Jusqu'à imputer au gâchis du tapis un rôle déterminant dans ce brusque revirement. Mais non, ça ne pouvait être cela. Clélia avait-elle rencontré un ami plus résistant et mieux fait de sa personne ? Cela me torturait. L'idée me vint alors, deux mois après cette aventure, d'envoyer Françoise en éclaireuse au bois, au parc et jusque dans le jardin des parents de Clélia pour sonder la bonne avant qu'elle ne se décide à rendre son tablier, et ce, moyennant quelques menues douceurs. Mais non, elle semblait n'être au courant de rien ; la vie suivait son cours, Mademoiselle était d'humeur égale, personne n'avait plus parlé de l'incident de ma crise d'asthme. Une seule chose avait changé : un guéridon trônait désormais pile à l'emplacement de la tache qu'avait laissée la confiture de myrtilles sur les fichues licornes. Je n'appris rien. Tout ce petit monde vaquait à ses occupations, allait au théâtre, à la patinoire, au bois. J'étais exclu. Sa mère avait-elle interdit à Clélia de me revoir ? Quand bien même elle lui en aurait intimé l'ordre, j'avais envie de croire que le caractère frondeur de ma belle amie se serait opposé à sa génitrice au point de lui désobéir. Que n'avais-je, alors, reçu d'elle une missive glissée en cachette à la bonne ? Son regard était pourtant bienveillant, que je me rappelais, penché sur mon visage. Avait-

elle réfléchi ? Ses amis s'étaient ils moqués de l'incident relaté ? Est-ce pour cela qu'elle m'avait rejeté avec tant de mépris ? Pour ne pas perdre la face ? Tenait-elle si peu à moi ? Au lieu de le lui demander pour avoir le cœur en repos-j'étais beaucoup trop timide pour cela-je préférais me torturer l'esprit et écrire des brouillons de lettres que je finissais toujours par déchirer. Je pleurais : ça n'était pas vraiment triste, c'était désespérant. Agir n'était pas dans mes habitudes, d'autant moins que j'avais honte de cet épisode où je m'étais couvert de ridicule. Il s'en eut fallu de peu que Madame mère ne me fasse respirer ses sels pour que je revienne à moi ! J'avais tout d'un conquérant, d'un homme viril et fiable. Je n'étais qu'une mauviette, qu'un pleutre et mes larmes redoublaient à cette pensée qui confortait encore cette sensation de perte, d'abandon absolu. Clélia était l'amour de ma vie, de cela j'étais certain. Mais aime t'on à jamais l'amour de sa vie, fut-il le premier ? Tout le problème résidait là : deux options s'offraient à moi, lui envoyer une déclaration enflammée, au risque de me ridiculiser de nouveau, la tempérer par un « Vous me manquez, le savez-vous ? » » Voulez-vous que nous nous rencontrions, que nous nous voyions de nouveau ? », lui envoyer un billet de théâtre...Mais je courais le risque de n'avoir aucune réponse de sa part, c'était plus que probable. Restait une autre option : rompre. Si tant est qu'il n'y ait jamais eu quelque chose entre nous, hormis ce satané baiser. Rompre : cette idée m'effarait. J'étais bien présomptueux. Je prenais cette fois le risque de ne plus la voir du tout, jamais, de tordre le cou à l'espoir, au peu d'espoir qui me restait. Mais cette folie fit son chemin et me parut soudain, au fil du temps, comme la seule envisageable, car digne, fière et sans appel. C'était moi et moi seul qui prenait l'initiative de ce désastre et coupait les ailes à toute velléité de rapprochement, aussi improbable fut-elle. Je décidai donc de prendre mon courage à deux mains et c'est en larmes que je me saisis de ma plume, bien décidé à faire preuve d'une dureté dont j'étais incapable. Je rompais. La plume était vivace qui me dictait cet acte allant à l'encontre de mes sentiments et quand j'en eus fini, quand je levai les yeux de mon écrit, je fus satisfait, fier de mon fait et presque heureux. Enfin je n'y penserais plus ! Enfin Clélia sortirait de ma vie, de mon cœur, de mon esprit à jamais. Ainsi c'était si simple ? Il avait fallu si peu de temps pour venir à bout de mon amour, j'en étais persuadé ! Il avait suffi d'une lettre pour le tuer. Car en reposant ma plume j'eus la certitude qu'il était mort. Vraiment mort. Et le soulagement qui s'en suivit, qui clôtura cette preuve de courage dont je n'avais jamais fait preuve jusqu'à présent ne me laissa nul doute. Mort à jamais, oui cet amour l'était, tué de ma propre main, anéanti, annihilé, comme s'il n'avait jamais existé, comme s'il ne m'avait jamais traversé. Et soudain une pensée affreuse vint me tarauder l'esprit, vint troubler le calme revenu, la paix retrouvée du temps d'avant, du temps perdu. Mort à jamais ? Qui peut le dire ?

Pastiche n°8

-

L'influenceur madeleines

4 318 signes

2022_02_14_21_13_34_influenceurmadeleines.docx

Chère Madame,

C'est avec quelque retard que je réponds à votre charmante missive, par laquelle vous me faisiez la proposition inattendue et délicieuse de conclure un partenariat avec votre société de biscuiterie pour devenir (je cite vos termes précis) "influenceur madeleines".

Si j'ai dû prendre un moment avant de vous formuler ce retour, c'est que votre lettre m'aura fait vivre - vous ne pouviez nullement le prévoir en me l'adressant, et je ne vous en fais aucun reproche - un véritable voyage à travers les émotions les plus diverses. La surprise, tout d'abord. Etant assez secret sur les aspects les plus privés de ma vie, je me suis longuement interrogé sur la source de vos informations sur mes préférences culinaires (sans doute avez-vous eu des confidences de ma chère amie la comtesse de Noailles, qui m'a remis votre demande) qui sont, dois-je l'avouer, tout à fait exactes. Je confesse avoir cédé au péché de gourmandise plus souvent qu'à mon tour, au point qu'on m'a qualifié dans ma jeunesse, dans le cercle de mes plus proches amis, de "bec sucré impénitent". Certes, mon régime a quelque peu évolué depuis, sur les conseils de mon médecin, mais je garde l'âme imprégnée de ces arômes qui composaient, comme vous le dites si bien, "l'identité gustative" de mon foyer.

L'amusement, presque loufoque, de m'imaginer en représentant de ces friandises réconfortantes et précieuses pour chaque génération d'enfants. Je tiens ces gâteaux pour un véritable refuge, un écrin de douceur hors du monde, et je sais qu'en faire la promotion serait comme un prolongement de cet éloge à leur endroit qui habite ma pensée et mes sens encore bien plus que ma conversation, une forme de retour des choses pour avoir agrémenté mon existence.

La joie de l'esprit enfin, à la perspective d'arranger avec vous quelques phrases pour des réclames, ce qui n'est certes pas mon domaine d'expertise, mais ceci constituerait à coup sûr un défi littéraire d'un genre spécial, demandant concision et pertinence des formules. Sans doute serez-vous surprise d'apprendre que j'ai mis un jour en parallèle les vérités qu'on peut trouver dans une publicité et dans les écrits de Pascal. Ce n'était pas pour moi une dérision camouflée des efforts de votre corporation. Bien au contraire, je crois que des vérités de natures différentes tissent l'envers en patchwork de notre monde et que la puissance de l'une n'amointrit pas l'authenticité de l'autre.

Je risque cependant de vous déplaire - bien que je ne le souhaite aucunement - car je crains de ne pas être la personne qu'il vous faut pour mener à bien cette entreprise. En matière d'influence, je m'en voudrais de décevoir les espoirs d'une société aussi réputée que la vôtre, mais je dois dire que mes conseils, que je tourne parfois fort lentement dans mon esprit avant de penser à les exprimer, ne me semblent que très rarement suivis d'effet parmi mes relations, même auprès des personnes qui ont pour moi estime ou affection. Mon ascendant sur eux semble de plus en plus inexistant ou, pour le moins, fantomatique - serait-il mort à jamais ? qui peut le dire ? - comme si j'étais un pur

esprit qui n'aurait pas d'atome crochu avec la réalité sensible et dont les avis ne sauraient infléchir la marche du monde.

En outre, la pâtisserie n'est pas le domaine qui me vaut la plus grande renommée auprès du public, et vous savez sans doute mieux que moi que les réputations sont difficiles à transformer, car enfin on n'imagine que difficilement un ministre, par exemple, vanter les mérites de salons de coiffure ou Sarah Bernhardt un nouveau modèle de bicyclette. Je crois que les amateurs de biscuits feraient plus volontiers confiance à un nom dûment reconnu dans le domaine gastronomique qui saurait donner par le menu, si j'ose dire, le détail de leur préparation, leur composition et dont l'image inspirerait naturellement l'esprit de la bonne chère.

C'est donc avec regret que je dois décliner votre aimable proposition, mais soyez assurée, chère madame, de mon soutien en pensée pour votre tentative de donner à la madeleine ses lettres noblesse et, bien que j'ignore la signification exacte de votre anglicisme, un "maximum de buzz".

Tout à vous,

MARCEL PROUST

Pastiche n°9

-

Perte de sens

5 797 signes

2022_02_16_20_41_31_pertesdesens.docx

Alors que j'étais en proie à un accès de fatigue qui m'avait durablement alité et fait perdre prise sur l'écoulement du temps, Françoise entra dans ma chambre un matin (ou peut-être était-ce le début de l'après-midi, le ciel était si gris que les faibles variations lumineuses des jours atténuaient les repères), portant un plateau garni des douceurs dont elle me savait friand, son instinct lui dictant que sa maîtrise des nourritures terrestres pourrait davantage pour moi que toutes les médecines modernes.

Si les qualités roboratives de ses préparations n'étaient jamais prises en défaut quand il s'agissait de s'extirper d'un état convalescent, un trouble singulier s'empara de moi quand je m'aperçus, en buvant mon thé, que mon gâteau préféré trempé dans ce breuvage brûlant ne faisait plus remonter à la surface de mon être, comme à l'accoutumée, les effluves de mon Combray intime. Cette madeleine n'avait plus que sa fragile texture à faire valoir à mon palais, une avalanche de petites miettes insipides qui ne possédaient pour elles-mêmes qu'une vertu nutritionnelle ordinaire et j'eus le sentiment d'être soudain coupé d'une partie de mon passé, car les voies familières pour y accéder, les chemins de mes expériences sensuelles, s'étaient dissouts dans les limbes, aussi sûrement qu'un biscuit friable dans une tasse de lapsang souchong.

Intrigué par cette perte, je m'employai à goûter d'autres nourritures familières, des biscottes ou du pain grillé au miel, mais rien n'y fit, non seulement mes réminiscences étaient en dérangement, mais également le fonctionnement de mes sens ordinaires, qui semblaient m'avoir déserté. Désemparé, je finis par faire appeler à mon chevet Cottard, qui, après avoir finement plaisanté sur mon goût des gâteaux ("ah ! le sucre n'est-il pas le sel de votre vie ?"), confirma mes craintes en m'assénant un exotique diagnostic, "l'anosmie", tout en étant incapable, malgré mes supplications, de m'apporter un remède durable ou de me confirmer quand ces symptômes s'estomperaient définitivement. "Si les médecins expérimentés de mon cercle personnel restent sans réponse, ce mal qui m'affecte pourra-t-il être un jour terrassé ? Mort à jamais ? Qui peut le dire ?", pensai-je, en reproduisant sans le vouloir la pose affligée de La Berma en Phèdre piégée par ses tourments amoureux.

Craignant de souffrir amèrement de nouvelles déconvenues, je recommandai à Françoise de retirer certains de mes plats préférés du menu du déjeuner, ce qui déclencha chez elle une colère que je lui avais rarement connue. "A-nos-mie ? Qu'est-ce donc que cette diablerie d'maladie ?" s'emporta-t-elle devant ces restrictions à son art culinaire, certaine que les médecins sortaient de leur chapeau de nouvelles affections à l'envi pour mieux nous assujettir à leurs remèdes dispendieux, alors qu'une décoction de valériane ou de mélisse odorante avait chassé promptement, à l'entendre, tous les ennuis de santé de ses aïeux.

Le lendemain, je fus tiré du sommeil dès potron-minet, chose rarissime, par le chant des oiseaux, avec l'impression que leur symphonie se déroulait presque dans mon crâne tant leurs trilles

étaient puissantes à mon oreille. Confronté à d'autres sons tout aussi stridents pendant la journée, j'acquis la conviction que mon ouïe et mes autres sens atteignaient une acuité inhabituellement développée, prenant le relais des déficiences de mon odorat par un phénomène subtil de vases communicants, compensant ingénument le deuil de ma madeleine par les fortissimos inattendus d'un orchestre à plumes.

Je m'accommodai, bon gré mal gré, de ces variations de mes perceptions, qui m'ouvraient inopinément à d'autres analogies de mon existence, à travers un carillonnement dans le lointain qui convoquait le souvenir des cloches de Combray, ou la douceur d'une étoffe qui me replongeait dans le velouté des coussins préférés de ma mère. Pourtant, le réglage de ces sensations était troublant, plus brusque, moins intime que les habitudes incorporées dans ma chair par les années, tel le thermostat d'une nouvelle demeure dont on ne maîtrise pas la sensibilité.

Cet événement me fit toucher du doigt le caractère fragile de notre enveloppe corporelle, une bien capricieuse mécanique soumise aux aléas des affections fugaces, des menues variations du climat, alors même que la boussole de nos vies dépendait intimement d'elle. Je m'inquiétais quasi quotidiennement du degré de mes diverses capacités (parvenais-je encore à entendre l'horloge du rez-de-chaussée ? Pouvais-je lire les plus infimes caractères du journal du matin ?) et, dans ma hâte d'atteindre la guérison, dont je n'osais plus espérer qu'elle m'amène un soulagement complet, j'inventais par moments, pour mon cerveau assoiffé, en m'approchant des pétales des roses jusqu'à les frôler de mon nez, des fantômes de parfums, mais je ne pouvais m'abuser longtemps sur leur réalité, dont la plus lucide part de moi-même détectait la fabrication désespérée.

"Que deviennent ces chers objets du quotidien, quand le plaisir le plus délicat qu'ils nous procuraient nous est soustrait, sinon les instruments d'une torture lancinante qui nous rappelle notre état de faiblesse ?", cette pensée résonnait encore dans mon esprit, quand, un après-midi où je lisais dans la bibliothèque, la préparation du dîner par Françoise vint de nouveau exalter mes facultés physiques par les fumets appétissants d'un gigot mijotant dans son bouillon d'herbes aromatiques. Je crus un instant à une nouvelle hallucination de mon corps, mais, devant la persistance de cette odeur à la familiarité enveloppante, un soupir d'évidence retrouvée s'échappa de mes lèvres ; j'avais le sentiment d'achever un périple hors des sentiers battus, de reprendre l'écoulement d'une existence suspendue pour un temps dans la nuit des sensations.

Pastiche n°10

-

L'ombre des temps perdus

3 410 signes

2022_02_16_20_46_05_lombredestempsperdus.doc

Chargé par *Le Figaro* de rédiger une série d'articles sur la campagne électorale du printemps, j'avais rapidement été sidéré, au milieu des sempiternels débats querelleurs qui tenaient en haleine les professionnels du commentaire, par la reviviscence de cette maladie séculaire dont j'avais espéré, un peu naïvement, aveuglé par l'espoir inhérent aux victoires temporaires du progrès, qu'elle était définitivement ravalée au rang des haines obsolètes, dépassée par les avancées historiques des civilisations, mise au rebut, ainsi que nous le promettaient les philosophes les plus enivrés par les parfums de leur propre rhétorique, mais, attisées par le malaise généralisé, la morosité poisseuse d'un pays se vivant comme déclassé dans le concert des Nations et agissant en forteresse assiégée, les nouvelles tensions politiques traversant la France, rompant l'unité des paysages partisans anciens, détricotant la trame des relations sociales les plus quotidiennes, semblaient attiser cette insubmersible passion triste, la poursuite éternelle des boucs émissaires, des personnes aux différences prétendument indépassables, des gens dont on fantasme une ombre portée sur le monde, car ils incarnent l'Autre par excellence, l'irréductible némésis qui serait la source de l'ensemble de nos tracas.

Dans les cercles où j'étais convié, les nouveaux barons et duchesses de l'époque, que leur éducation auraient dû prédisposer à plus de prudence, affichaient sans fard dans leur conversation un tropisme quelque peu similaire, pensant redorer leur réputation de patriotes estampillés aux yeux de la société par leur hostilité à l'étranger.

Ce sentiment tenace, dont même mes collègues journalistes les plus en cour n'osaient évoquer la présence venimeuse, pourtant gravée au cœur des Affaires les plus sordides de notre Histoire, pourrait-il un jour être réduit à néant, mort à jamais ? Qui peut le dire ?

A la façon des monstres légendaires tapis dans les profondeurs des lacs écossais, qui attendent leur heure pour ressortir intacts de l'onde glacée, d'abord indistincts car auréolés de brume, puis effrayants dans leur jaillissement puissant et irrésistible, ces idées resurgissaient périodiquement de leur gangue boueuse, transmises de génération en génération par des vecteurs invisibles, jamais pleinement vaincues, telles les têtes d'une hydre qui n'aurait pas rencontré Hercule, désertées dans l'arène par leurs adversaires potentiels, considérées en bêtes mythiques, niées dans leur réalité, leur hideur même ne pouvant être affrontée de face comme les yeux pétrifiants des Gorgones.

Mieux, leurs messagers, qui les enfourchaient le temps d'un tour de piste politique tels des matamores de cirque, se présentaient devant la presse en audacieux, osant mettre leur tête dans la gueule de l'immonde, et tournaient en ridicule les cris d'orfraie des contradicteurs médusés, accusés de défendre une vision élitiste et de protéger les ennemis secrets du peuple.

Si ces apprentis sorciers ne semblaient pas promis aux fonctions suprêmes de la République, ils se faisaient les relais d'idéologies auxquels ils ne s'attachaient que pour une gloire passagère et, tandis que l'histoire officielle ne retiendrait que le nom des vainqueurs ultimes du combat, la

transmission de cette pensée délétère se poursuivait selon un cycle inexorable, plus ou moins souterrain, tantôt dans l'ombre, tantôt dans les projecteurs du temps.

Pastiche n°11

-

Extension du domaine de *Lemoine*

9 632 signes

2022_02_18_15_47_49_extensiondudomainedelemoine.docx

Paul travaillait à la Grande Bibliothèque Européenne quand il avait découvert le fameux manuscrit ; il était chef de service de la SIDONIE, la Section d'IDentification des Ouvrages Non Identifiés et Enregistrés. La Grande Bibliothèque avait été créée pour redonner à l'Union européenne le "supplément d'âme" qui lui manquait. Enfin, c'est ce que disait la plaquette officielle, téléchargeable en ligne en pdf. Cette institution devait rassembler tous les volumes des anciennes bibliothèques nationales ; ensuite, ces reliques de l'Ancien Monde seraient fermées, et les doublons éliminés. Paul pouvait réciter par cœur ce baratin officiel. "Cette opération permet de consolider l'identité européenne chère à tous les citoyens". Mais aussi "d'optimiser les ressources des Etats" en supprimant des livres inutiles, par "digitalisation".

Paul trouvait réconfortante cette simplification par le vide ; ça cadrerait parfaitement avec les procédures de gestion qu'il avait ingurgitées durant son besogneux cursus administratif. Il aimait bien l'idée de numériser tous les ouvrages et de détruire leurs supports physiques. Ces bouquins qui puaien le rance, ça lui rappelait trop l'époque misérable où il était vu par les filles comme un *has been* parce qu'il traînait chez les bouquinistes, timide, boutonneux et quasi-frigide.

Sa relation avec les femmes était demeurée fruste, émaillée de saillies dans les toilettes avec des stagiaires du service pour supprimer ses reliquats d'élans émotionnels. Mais, à présent, Paul lisait uniquement sur tablette ; rarement des romans, plutôt des manuels de bibliothéconomie, midi et soir, pendant qu'il réchauffait ses plats cuisinés en barquettes micro-ondables. Selon ces guides, pour bien détruire, il fallait commencer par identifier. Un manuscrit découvert en France récemment donnait justement du fil à retordre à ses équipes d'authentification. Classé à la lettre D comme Diamant - son sujet principal - il débutait ainsi :

"Contrairement à son habitude, car elle n'aimait rien tant que faire mentir ceux qui la disaient attachée irrémédiablement aux usages anciens, la marquise sortit à six heures, afin de rejoindre le salon de sa nièce la duchesse de G. Elle savait que son arrivée serait guettée par les amis de sa parente, même s'ils ne le montraient pas ostensiblement par crainte d'être snobés par l'une ou l'autre de ces dames, car elle déplaçait avec elle un certain prestige associé à ses propres exploits en matière de réceptions mondaines. Elle portait sur elle, comme un talisman exotique, la rivière de diamants reçue en héritage de sa propre tante, qui soulignerait bientôt de façon démonstrative qu'elle était l'épicentre naturel de la soirée..."

Paul était tellement décontenancé par ce manuscrit qu'il crut à un *fake* ; il ne comprenait pas comment un auteur pouvait gaspiller tant de mots pour si peu de choses, pour décrire toute cette sensiblerie dégoulinante qui ne menait apparemment nulle part.

"...Quand elle apparut à la porte du salon, nimbée de son aura irrésistible, les invités, telles des planètes sous influence, se déplacèrent insensiblement, par petits groupes, pour converger autour de cette étoile attendue. Ne voulant pas manquer à son rang auprès d'elle, Monsieur de N. (qui était, tous les présents le savaient en feignant une ignorance convenue, son amant depuis des années) fit assaut de compliments quant à son collier et en profita pour glisser une histoire tirée de son expérience auprès des hautes sphères ministérielles.

"Savez-vous, Madame, qu'un homme, un certain Lemoine, vient d'être poursuivi pour avoir fait croire qu'il pouvait chimiquement produire des diamants ?". La marquise sourit nerveusement à cette idée grotesque. "Et on a cru cet homme ? Jamais je n'aurais pu ajouter crédit à l'idée de créer un diamant de façon artificielle, ça me semblerait impensable, nous saurions tout de même repérer les bijoux authentiques et les distinguer du vulgaire toc !", souligna-t-elle de sa voix impérieuse qui emporta dans son sillage les rires de ses dévoués admirateurs, trop heureux d'aller dans son sens et de se concilier ses bonnes grâces..."

Pour ne pas se perdre au cœur de cette forêt littéraire, Paul se raccrochait vainement à un contenu auquel il prêtait de superflus sous-textes salaces. Il voyait bien que ce N. emballait la marquise en glosant sur des infos pour *happy few* ; c'était vieux comme le monde, comme son frère jumeau Pierre, qui bossait dans les DG de la Commission et qui essayait de se faire les avocates auprès de la Cour de Justice, en leur faisant miroiter des scoops sur les directives en préparation.

"Cela me paraît également incompréhensible, Madame," ajouta Monsieur de N. "Pourtant, la compagnie De Beers a déboursé des sommes gigantesques pour investir auprès de ce charlatan, avant de découvrir le pot aux roses". "La De Beers ? Vraiment ?", s'exclama la marquise comme s'il s'agissait là de la dernière des incongruités. "Mais c'est une maison fort estimée ! Leur réputation risque d'en être lourdement affectée !"

Dans son for intérieur, elle blêmait en songeant à ce qu'il adviendrait si l'on découvrait le moyen de fabriquer artificiellement des richesses et des objets de valeur de cette sorte ; les convenances ne tiendraient plus dans un monde où toutes les dames, même d'une extraction douteuse, pourraient se procurer pour menue monnaie des bijoux de qualité ; toutes les hiérarchies sociales risqueraient d'en être modifiées, sans respect pour les conventions qu'elle et ses semblables entretenaient depuis si longtemps. Elle balaya d'un hochement de tête cette idée inquiétante, comme si le pivotement de sa nuque gracile, qui avait fait défailir tant de regards masculins, pouvait débarrasser l'univers des risques liés au progrès..."

Devant cet amoncellement de prose indémêlable, il convoqua la seule personne qui pourrait l'éclairer : Mélissandre, la nouvelle stagiaire-Kleenex, une de ces étudiantes en lettres modernes aux cheveux fluo, qui "kiffait" les théories péteuses de déconstruction dont personne ne voulait plus entendre parler hormis quelques gauchos fumeurs de crack, mais qui avait une connaissance des auteurs anciens surpassant les compétences des nazes moyens de l'unité.

Tremblante, car elle appréhendait le sort réservé aux jeunes femmes dans le service, elle hésita à lui présenter une réponse précise car, si elle démontra sans hésitation que ce texte se rattachait thématiquement aux Pastiches et Mélanges de Proust, elle était interloquée par le fait que le thème lui-même était proustien ("avec ses marquises éclatées au sol là") alors qu'à sa connaissance, il n'existait pas d'auto-pastiche de la main de l'auteur.

Paul savait au fond de lui que la petite zouz marquait un point, confirmant son impression d'un document faux, mais, ne supportant pas l'approximation et l'échec, car cela n'entraînait pas dans son logiciel, il décida qu'il devait lire lui-même ces "Pastiches", comparer avec ce texte et trancher, fraude ou pas, afin d'atteindre ses objectifs annuels de fiabilité ; ne trouvant pas de version numérisée immédiatement disponible, il commanda un exemplaire papier via le magasin central...

"Dans un des derniers mois de l'année 1907, à un de ces « routs » de la marquise d'Espard où se pressait alors l'élite de l'aristocratie parisienne (la plus élégante de l'Europe, au dire de M. de Talleyrand, ce Roger Bacon de la nature sociale, qui fut évêque et prince de Bénévent), de Marsay et Rastignac, le comte Félix de Vandenesse, les ducs de Rhétoré et de Grandlieu...."

Au fond de son bureau, prenant sur son temps libre, Paul ne cessait, tout en prenant des notes comparatives sur son iPad et en dégustant son filet de thon à la mousseline de rutabagas dans son contenant ergonomique, de s'interroger sur la surimposition des styles, sur la transparence de l'écrivain mis au défi de l'imitation de ses prédécesseurs, mais surtout sur la capacité à repérer le véritable auteur du vil faussaire, à l'instar de la marquise qui se targuait de ne pouvoir être trompée par des diamants contrefaits.

Sans qu'il s'en aperçût de prime abord, le contact du papier, qui bruissait comme pour laisser échapper un soupir de contentement quand il tournait les pages avec fébrilité, mais aussi les arômes chimiques de vanille et d'amande qui émanaient de la décomposition capiteuse de l'ouvrage de seconde main (dont il avait optimisé le prix d'achat pour ne pas peser sur le budget rationalisé du service) commencèrent à déplacer son centre de gravité mental vers les allées des librairies où, étudiant névrosé, il venait se ressourcer entre deux séances de thérapie cognitivo-comportementale.

Les phrases composées en volutes infinies, dont son esprit rationaliste combattait en pure perte les charmes vénéneux, l'hypnotisèrent au point de le faire planer au-dessus de ces boutiques glauques aux éclairages blafards, des jeunes boursiers aux coiffures ringardes et aux blousons élimés,

des collections de Tout l'Univers d'occasion, de tout ce qui reprenait forme approximative et mollesse cotonneuse dans son esprit pour recréer le pays de sa jeunesse gauche et encore candide.

Il ne sut qu'il avait passé le point de non-retour de la littérature, rattrapé par le vieux monde qui, par sa sensualité corrosive, le détachait insensiblement de son aspiration à la virtualité, que lorsqu'il s'aperçut que sa pause méridienne de lecture romanesque avait en réalité dévoré l'après-midi entier, et qu'un inoffensif livre d'occasion, presque pulvérulent, l'avait absorbé au point de le détourner de sa mission fatidique. Son destin de bibliocide était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ?

Pastiche n°12

-

La Société des Amis de Bergotte

9 930 signes

2022_02_23_07_46_34_pastiche2bergotte.docx

J'avais décidé de me rendre à la journée d'hommage organisée par l'Association des Amis de Bergotte puisqu'aussi bien j'avais apporté mon obole très fidèlement depuis le début de sa fondation, sans prêter beaucoup d'attention aux multiples manifestations qui entretenaient le souvenir de l'homme en même temps que la floraison posthume de son œuvre. J'étais curieux de renouer un moment avec l'image du grand homme que j'avais tant idolâtré dans ma jeunesse, à l'époque où l'admiration que je lui portais n'avait d'égal que mon amour pour Gilberte.

Je ne connaissais pas une seule des figures de proue de l'Association dont je savais seulement, au regard du nom qui signait la lettre d'information ouvrant les bulletins hebdomadaires, que le Président était, non un universitaire spécialiste des lettres, ce qui eût été des plus naturel, mais un Polytechnicien de haut vol, ce qui ne laissait pas de m'étonner; j'avais pris mes renseignements et découvert un esprit pétri d'humanisme, curieux et féru de musique, d'art et de littérature qui vraisemblablement s'était pris de passion pour Bergotte, tant l'œuvre de celui-ci était à même de combler un tel esprit. J'admirais que l'on pût ainsi faire de la vie et de l'œuvre d'autrui l'occupation principale de la sienne propre.

J'ignorais aussi qui étaient les membres de ce cercle de prosélytes, ne les ayant encore jamais rencontrés. Je savais seulement par le bulletin d'information qu'un nombre inouï d'activités de toutes sortes se déployaient autour de l'écrivain pour lequel la génération suivante avait développé une véritable idolâtrie, qui avait commencé du temps de la lente agonie du vieil homme, quand on le savait bien malade et diminué, quand il avait renoncé au monde, dont il ne gardait en ligne de mire que la Coupole. Si finalement il avait compris qu'aucun fauteuil, là, ne porterait sa trace, il aurait cependant été fier de savoir que l'on pouvait contempler avec dévotion son fauteuil de bureau dans sa maison récemment acquise par ses admirateurs et ouverte au public.

Je m'étais rendu en chemin de fer dans la petite ville de Villiers, rebaptisée par la municipalité "Dombrey" de son nom de plume, décision extraordinaire qui donnait bien la mesure de l'amour que la ville portait à son illustre citoyen.

Nous fûmes amenés tout d'abord au cimetière puisque la date du jour était celle-là même qui avait vu notre ami s'éteindre, terrassé par le "petit pan de mur jaune" quelques années auparavant. Quand je dis "nous" cela désigne un groupe assez important d'hommes et de femmes de toutes générations et de toutes conditions, sans que je pusse tout d'abord reconnaître ou distinguer des visages connus. Il avait été prévu un moment de recueillement devant la tombe de l'écrivain, où un jeune homme donna le premier concerto pour violoncelle de Bach, admirablement joué, tout en ferveur et en retenue. J'étais placé au centre du demi-cercle face à la tombe, au premier rang, de

sorte que je ne voyais aucun des assistants placés derrière moi, n'osant pas non plus tourner la tête pour entrevoir ceux placés à ma droite et à ma gauche.

Tandis que mon esprit se laissait porter par les phrases graves, insistantes et dramatiques du violoncelle, qui soulignaient merveilleusement la solennité et le recueillement du moment, mon regard s'attardait sur la pierre tombale, suivait les volutes du dessin gravé dans le marbre - des pages, une plume, un encrier, de ces sortes d'allégories simplistes censées rappeler ce qu'avait été le défunt, à défaut de qui il avait été - soudain un détail me frappa. Sur le marbre de la tombe étaient gravés le nom de l'écrivain, ses dates de naissance et de décès mais seul figurait son patronyme en lettres dorées majuscules BERGOTTE: pas de prénom, pas d'initiales. Je réalisais là, après toutes ces années de renommée, de succès, de fréquentation et même d'intimité, que l'illustre homme n'avait pas de prénom. Jamais je n'en avais vu un d'écrit, pas même sur les différentes éditions de ses œuvres, jamais je n'avais entendu qui que ce fût, pas même les membres de sa famille, s'adresser à lui avec cette familiarité toute naturelle d'un prénom. On avait comme effacé de lui sa dimension individuelle, son identité d'homme, de fils, de mari, en l'élevant au rang d'un personnage à la notoriété incontestable que confère la mention du seul patronyme, qui, lorsqu'il est prononcé, donne l'exacte mesure de celui dont on parle, sans besoin d'ajouter un détail plus personnel. Ne dit-on pas, Diderot, Chateaubriand, Flaubert ? Nul n'a besoin de se faire préciser de quels Diderot, Chateaubriand, Flaubert il s'agit. Il est vrai que l'on dit volontiers Victor Hugo, mais peut-être est-ce simplement dû au fait que le nom ici s'attaque avec un son vocalique et qu'il est souvent mal aisé d'enchaîner les mots sans se heurter au hiatus. Il est vrai aussi que tout le monde sait de qui l'on parle quand on dit "Jean-Jacques" mais là est l'exception admise par un public à la fois charmé par un esprit brillant et irrité par une personnalité difficile. Mais pour le défunt cela avait toujours été "Bergotte", et bien entendu il ne pouvait pas se prévaloir d'un titre qui introduisait tous les autres noms illustres, ceux d'un comte, d'un marquis, d'un prince, et il n'était pas davantage précédé de ce "Monsieur" bien ordinaire et qui sentait son bourgeois, peu en accord avec son statut reconnu de génie littéraire. Je pensai alors à Elstir, à Vinteuil et sentis vaguement que l'art ne s'accommodait pas de vétilles comme un prénom, pas plus que l'Histoire du reste: Machiavel, Talleyrand, Clémenceau...On porte haut leur nom comme un étendard brandi, non comme une banderole déployée...Cela me conduisit tout naturellement à considérer la curieuse richesse d'invention dont faisaient preuve les spécialistes de l'écrivain: on parlait de "bergottisme" pour désigner sa ligne philosophique, eux-mêmes étaient des "bergottiens" et l'université avait même son département de recherches "bergottiennes", où l'on examinait au microscope ses phrases, ses images, ses expressions, jusqu'à sa ponctuation et son utilisation des tirets et des parenthèses, comme un entomologiste décortique avec des pincettes les mandibules d'un arachnide pour en comprendre les

articulations .C'étaient là des appellations assez insolites pour un nom qui m'avait toujours paru un peu frivole avec cette terminaison en "otte" qui ne faisait pas sérieux, qui palabrait comme une parlotte, dansait comme une gavotte et sentait bon sa bergamote.

Des applaudissements avaient mis fin à ma rêverie onomastique et les bergottiens se levaient, émus et comblés après cette communion sincère et sentimentale avec le grand homme disparu.

Je pus alors me mêler aux fidèles et tâcher de reconnaître quelques physionomies connues bien que je n'eusse pour ma part plus sacrifié au monde depuis très longtemps; je crus reconnaître de loin le Docteur Boulbon en grande conversation avec une jeune femme , ce médecin "des artistes" qui m'avait autrefois été conseillé par Bergotte comme seul apte à soigner "les intelligents" et dont l'amitié pour le défunt se prouvait par sa présence ici; quant à la jeune femme en question il me sembla identifier la cadette des demoiselles Bloch mais les années avaient passé et je n'étais pas sûr de mes talents de physionomiste. Quoi qu'il en fût aucune des figures illustres à particule, qui autrefois s'affichaient au théâtre avec l'écrivain en vogue comme un accessoire exhibé de la dernière mode, dans un élan d'originalité, par seul souci de secouer le conformisme du "grand monde" sclérosé autour des Guermantes, aucune de ces figures donc n'était présente, et je sentais bien là avec une pointe de tristesse que le brave homme de son temps avait sombré pour renaître en grand homme de la postérité honoré aujourd'hui par des inconnus. Je remarquai quand-même dans cette assemblée un certain nombre de jeunes femmes, un peu toutes de la même génération, toutes assez charmantes quoique dans des styles différents, les unes accompagnées de leur fiancé ou de leur mari, les autres affichant une indépendance et une assurance que leur conférait visiblement une aisance financière. Je me rappelais alors ces "fillettes" dont Bergotte était grand amateur et dont il disait : "Je dépense plus que des multimillionnaires pour des fillettes, mais les plaisirs ou les déceptions qu'elles me donnent me font écrire un livre qui me rapporte de l'argent". Peut-être étaient- ce là ces fillettes venues manifester leur reconnaissance par une sorte d'hommage filial qui pouvait en remonter aux illustres têtes nobles et ingrates d'autrefois.

La journée s'était poursuivie avec la visite de la maison natale de Bergotte. J'étais curieux de découvrir ce "salon de mauvais goût" qu'il avait ouvert à ses lecteurs "où il avait passé son enfance et les causeries pas très drôles qu'il y tenait avec ses frères ", tout autant que de suivre ces visiteurs qui avançaient là recueillis et concentrés comme dans une abbaye illustre abritant les reliques d'un saint, scrutant les lieux et les objets avec avidité et vénération, érigeant la tabatière du grand homme en élément sacré comme ayant connu l'Auguste Nez , tandis que mon nez à moi se souvenait de l'odeur insupportablement âcre du tabac gris qu'il prisait à longueur de journée. Je trouvais curieux que l'on recherchât aussi avidement l'homme, à travers une intimité forcée, et j'étais tenté de dire à tous ces

gens: vous vous méprenez, le vrai Bergotte n'est pas dans cet intérieur médiocre, dans ces objets triviaux, il est dans ses phrases, ses expressions , dans son mot fétiche de "doux", dans ses personnages, dans sa pensée...Ces objets pour moi le disaient mort. Mort à jamais ?...Qui peut le dire ?...Peut-être que finalement tout ce décor parlait pour lui autant que son œuvre et moi-même n'étais-je pas là, ému, sur les traces d' un auteur qui finalement n'était plus mon genre?

Pastiche n°13

-

Quatre lettres funestes

3 751 signes

2022_02_27_16_00_30_quatrelettresfunestes.odt

La mort de Proust m'avait dévasté. La mort de Proust ! Sa mort, devrais-je dire plus justement car en parlant de la mort d'untel ou de tel autre, on avoue simplement notre incapacité à voir toutes les morts, aussi nombreuses et personnelles que le nombre de défunts eux-mêmes. Nous sommes incapables de voir les multiples chemins qu'elles empruntent, à l'image du réseau téléphonique aussi tentaculaire qu'invisible, et, ces morts, telles des demoiselles du téléphone, cherchant à joindre après plusieurs tentatives l'abonné absent, s'éloignent un temps puis arrivent finalement à toucher l'intéressé et achèvent ainsi leurs singulières besognes.

A l'œuvre très tôt dans la vie du jeune Marcel, semant ses germes alors qu'il n'était qu'enfant sous la forme d'une crise d'asthme, qu'on nommait alors à l'époque avec cette préscience à la fois scientifique et divinatoire, « Médiatio mortis », la préparation à la mort, ce mal sacré, l'asphyxiant sous les yeux de son père et lui laissant pour toujours le souffle court, sa mort poursuivit quelques temps plus tard son œuvre en lui insufflant dans les bronches un air glacial et vicié, alors qu'un instant la Belladone ou les pilules de Trousseau lui avaient redonné de l'air, ce qui dans une lettre faisait dire à un ami : « J'ai trouvé notre Marcel bien en forme » ; continuant à le garder à œil et ainsi décidant d'en finir une fois pour toute et de mettre fin à ce jeu de cache-cache, au cours de cette nuit de novembre, s'annonçant sous les traits d'une grosse femme noire qui lui fit peur mais qu'il refusa qu'on la chasse, elle termina sa course poursuite en étouffant l'insomniaque suffocant.

Et c'est cette tâche silencieuse et entêtée qui nous apparaît le matin dans le journal : « C'est avec une immense douleur que nous apprenons la mort de Marcel Proust succombant à son domicile rue Hamelin à une maladie respiratoire. Ecrivain, il sera regretté aussi bien du côté de chez Swann que du côté de Guermantes ainsi que de ces amis artistes. Lauréat du prix Goncourt, ces écrits ne cessèrent d'enflammer la critique littéraire. Ne fréquentant plus depuis quelques temps les salons du Ritz, s'étant réfugié dans sa chambre de liège, il se consacrait à sa création ou plutôt, pourrait-on, tant son œuvre était originale et déroutante, voir dévorante, à sa créature littéraire. Les obsèques auront lieu... »

A ce point de vue, le seul Marcel Proust, aurait sombré bien vite dans l'oubli, mais l'auteur, lui, porté par ses personnages au-dessus de la ligne de l'oubli, les Swann, Charlus, Albertine et les autres l'empêcheront de se dissoudre dans les profondeurs d'où l'on ne remonte pas.

Et c'est aussi, cher Marcel Proust, parce que vos lecteurs liront et reliront au fil des années les vies de vos personnages et leurs morts, qu'on parlera encore de la vôtre et que vous vivrez encore un peu. De ce fait, le célèbre « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? » ne sera plus celui du seul Bergotte mais tel un papier calque sur lequel par transparence on tracera votre silhouette et que l'on dupliquera de manière inversée, c'est de vous aussi qu'il s'agira.

Cette mort qu'il se plaisait maintes fois à annoncer dans ses lettres à ses amis, je la retrouvai bien réelle dans ce mot typographié. Ces lettres mises ensemble avaient fait passer l'écrivain de la vie à l'outre-tombe.

Ce simple mot et la terrible réalité qu'il portait me donnèrent aussitôt envie de courir frapper à sa porte et de lui poser mille questions concernant son œuvre. Si de son vivant, j'avais remis avec insouciance ma visite et mes questions à plus tard, elles devenaient pressantes aujourd'hui car je savais désormais, par ce seul petit mot de quatre lettres lu le matin dans le journal, qu'il n'y répondrait jamais.

Pastiche n°14

-

Le moteur de recherche

7 802 signes

2022_03_01_12_31_32_lemoteurderecherche.docx

Jennifer s'était emparée à son tour de l'ordinateur sur lequel j'avais arrêté de m'acharner, ayant déjà fait mon deuil et, l'examinant de son œil brillant entouré d'un épais trait noir, surmonté de cils enduits d'un mascara un peu trop gras qui les collait parfois entre eux, elle eut tôt fait de se rendre compte à son tour que ce que j'avais passé la matinée à essayer de faire : rallumer l'appareil en massant désespérément le bouton dans le châssis métallique, nul don inné, nul pouvoir magique ne lui permettrait de le réussir.

- Je crois que votre ordi l'est pété, mon pauvre monsieur, dit-elle après l'avoir étudié, plissant comme une joaillière cet œil totalement myope qu'elle privait de lunettes par coquetterie. Et, après avoir retourné l'appareil dans tous les sens, elle ajouta d'un air savant, comme un grand professeur de médecine annonce à ses internes la maladie dont souffre un cobaye : c'est comme une fois quand j'avais renversé du café sur le clavier du mien. Avant d'achever le diagnostic avec une pointe de sadisme : tout neuf en plus...

- Pété... vous voulez dire mort ? Foutu à jamais ?

- Ça, j'en sais rien, moi... Il faudrait aller voir un petit génie de l'informatique, mon Kevin jettera un œil pour vous demain, je vous promets, on va arranger ça.

Je la remerciais, heureux que son fils, duquel j'avais un jour reçu un SMS qu'il m'avait envoyé par erreur et dans lequel il évoquait, pour un de ses compagnons d'échec scolaire, ma mère en des termes assez peu flatteurs, ait enfin une occasion de se faire pardonner. J'étais d'ailleurs bien naïf de penser ainsi, car ainsi que je m'en apercevrai plus tard, il faut parfois bien du temps avant que l'offenseur pardonne à l'offensé.

Par chance, j'avais gardé de mes années d'études le vieil appareil encore fonctionnel que maman, qui connaissait mon goût pour les dernières techniques, avait remplacé prématurément par feu ce MacBook pro à la douce odeur de solvant d'usine charriant des parfums de nouveauté, de pureté de l'acier neuf et de nouveau départ dans la vie qu'embaume si bien l'ouverture d'un nouvel ordinateur. Jennifer put donc sur ma demande partir pour le grenier et tâcher de me rapporter cette relique d'un autre temps, dont j'avais de nouveau un impérieux besoin.

Car je devais achever la composition de mon texte pour le concours de pastiche, que je n'avais fait que reporter et que l'imminence de la date butoir allait peut-être me faire achever d'écrire.

Après avoir essuyé la poussière qui recouvrait le capot de l'ordinateur, elle le déposa sur ma couverture discrètement et s'en fut en fermant la porte derrière elle. Je posai le téléphone sur lequel

l'absence de messages ou de nouveautés ne m'empêchait pas de perdre un temps précieux. J'ouvrais enfin le vieil ordinateur, si lourd en comparaison du nouveau et qui tel un grand livre de recettes illustrées demandait l'effort des deux bras pour s'ouvrir. Je l'allumai tâchant de me rappeler le mot de passe, depuis longtemps oublié.

Mais soudain, marchant sur le clavier de la pulpe de mes doigts pour composer le sésame, mes mains s'enfoncèrent au contact des touches, fuyantes comme les sables mouvants de la rêverie, et je tombai tout entier comme par une trappe pour atterrir dans un endroit que tout d'abord je ne reconnus pas. Une lumière tamisée m'était revenue, mêlée d'une odeur de cuir, de cire et d'encre, mes oreilles vibraient d'un bruissement qui se prenait pour un silence. Pris en étau, étouffé entre deux réalités en lutte, je me débattais un peu plus sur le clavier comme un malheureux randonneur du Mont Saint Michel, et enfin, les sables mouvants ayant fini de m'avalier complètement, je me trouvais dans la grande salle de la bibliothèque Sainte Geneviève. Je fermais les yeux, tâchant de suivre à la trace l'odeur des livres, le bruissement de mille étudiants laborieux, les heures passées épaules contre épaules dans un parfum de parquet ciré avec de jeunes étudiantes en médecine aux cheveux tombés devant le visage comme des rideaux tirés devant un vis à vis.

Et de toutes ces étudiantes, le parfum d'une d'entre elles vint se mêler à celui du bois ciré. C'était une odeur douce et poussiéreuse, râpeuse presque, qui n'avait été portée pour moi que par une personne, indissociable de cette époque, de la fréquentation de laquelle les récents événements m'avaient privé. Car pour fuir l'avancée de l'ennemi dont maman craignait qu'il ne représente pour mes fragiles poumons une menace sérieuse, nous avons pris nos quartiers d'été prématurément, dans la maison de campagne familiale. Je lui avais écrit, mais notre conversation était passée au second plan car, ainsi que je le croyais encore à l'époque, son épuisante mobilisation l'avait éloigné de ma prose languissante. J'appris par la suite que la conversation d'une autre personne avait en fait obtenu ses faveurs, mais si l'on ne voit bien qu'avec le cœur, ce dernier, comme les yeux, n'est pas fait pour voir ce que nous ne voulons pas : il a lui aussi besoin de temps pour s'habituer à l'obscurité.

Comme il n'y avait nulle autre manière de satisfaire ce besoin aussi pressant que soudain que j'avais de la voir, toute vie sociale s'étant, par un de ces tours de prestidigitation dont l'Histoire a le secret, évanouie sous mes yeux incrédules, j'avais résolu d'appeler Clotilde, qui profitait d'une journée de repos, sur Zoom, pour passer la soirée avec elle.

Quelle ne fut pas ma déception ! Car en dépit de tous les efforts de la technique et de l'esthétique, de son maquillage si fin, de son fond de teint légèrement rosé, la lumière de l'halogène

de sa chambre et sa webcam la faisait ressembler sur mon écran à quelque toile de Lucian Freud, blafarde et verdâtre, la chair crue de son visage démaquillé par le voyage à très haute vitesse dans les câbles en fibres optiques lui avait donné un terrible mal de mer. Malgré tous les efforts de mon imagination, moi qui m'étais amouraché d'une statue grecque, blanche et charnue, aux lignes pures, je passais la soirée en compagnie de la toile subversive d'un artiste contemporain, dont tout le génie consistait à exposer des corps vivants en proie au regard dégoûté du spectateur.

Mais déjà ça n'était plus une toile de Lucian Freud que j'avais devant les yeux : la vidéo s'étant partiellement figée par un ralentissement dont l'Internet a les secrets, c'était désormais un portrait picassien qui s'offrait à moi car, par la technique des plans superposés, le visage de Clotilde m'apparaissait à la fois tel qu'il était et tel qu'il avait été quelques secondes avant, suspendu dans son vol par le dieu de la machine. Picasso semblait manier sa brosse depuis l'autre côté de la toile, offrant le spectacle d'un dessin vivant, se dessinant lui-même, travaillé et retravaillé par le fantôme du maître insatiable.

Soudain, le portrait cubiste se volatilisa à son tour, et le portrait à demi figé se lança dans une course pour rattraper les secondes perdues : le visage de Clotilde entra dans des convulsions comme si le ressort sur lequel elle était montée s'était brutalement libéré.

Je lui disais que je regrettais cette société d'il y avait peu, cette société d'êtres en trois dimensions, dont on pouvait voir la couleur des yeux et sentir les parfums, et qui s'était substituée en une vaste collection de tableaux, sortis tour à tour de la réserve d'un musée. Elle compatissait et me disait que cette époque était morte : peut-être morte à jamais ?

- Qui peut le dire ? lui répondis-je lâchement.

Car je n'avais pas la force de lui répondre que si les touches d'un clavier pouvaient ressusciter un amour de jeunesse auquel je n'avais plus songé depuis des semaines, il y avait nécessairement quelque part des pierres, des odeurs, des bruits ou des livres qui emprisonnent les heures à jamais et les protègent de la mort.

Pastiche n°15

-

Ma petite-fille Céleste ne viendra plus me voir

9 952 signes

2022_03_03_09_31_20_mapetitefilleceleste.doc

Quand je pensais à ma grand-tante Virginie, il me venait à l'esprit que son école de danse, qu'elle appelait *Mimésis* en souvenir d'Aristote, faisait entendre son piano dans une ruelle et qu'à la fin de la journée elle se remplissait de jeunes filles alertes et vives, qui soumettaient leur sveltesse et leur gaieté aux exigences du ballet classique, positions de départ, élévation sur pointes, petits battements, sauts en l'air, tandis que l'accompagnatrice, accélérant le tempo, cravachait le clavier, ce qui faisait penser à la belle chanson de Claude Nougaro : *À la barre de chêne se courbaient les roseaux de nos corps amoureux de cadences.*

Aujourd'hui la petite école de danse est fermée, la grille verte qui donne sur la cour n'annonce plus par un grincement qui sent la rouille l'arrivée des élèves du lycée voisin, assoiffées de musiques et de cabrioles. La cour elle-même présente une triste physionomie d'abandon : dans un coin, le long d'un mur envahi par la mousse et piqué de trous comme un visage marqué de petite vérole, un arbre exotique, dont l'écorce est une armure d'épines acérées, attire les oiseaux par une abondance, au bout de ses branches, de baies noires qui tombent en grappes sur le sol de pierre bleue et forment des traces que l'on dirait pareilles à des écritures d'encre gélatineuse que seuls les insectes bourdonnants seraient capables de déchiffrer. Il s'agit d'une *massue d'Hercule*, un arbre rare en nos contrées, qui porte aussi le nom latin d'*Aralia* ; mais les ballerines en herbe n'avaient pas, tant s'en faut, de préoccupation botanique ; pour faire un pas-de-deux, elles eussent préféré élire un autre partenaire que cet Hercule-là ! L'*aralia* était mis au coin, comme un élève revêché, parmi de broussailleux groseilliers à maquereau, tandis que, dans le coin opposé de la cour, se déployait, comme pour compenser l'aspect rébarbatif de l'écorce épineuse par un mouvement d'une souple élégance tournante, un escalier extérieur en colimaçon qui donnait accès au vestiaire et dans lequel on entendait le galop des jeunes filles et leurs rires qui tintaient clair.

L'école est fermée et Virginie, la maîtresse de ballet, passe ses vieux jours dans une maison de retraite qui porte le nom un peu pompeux de *Résidence*, nom qu'on attribuait autrefois à certaines chancelleries mais qui, comme toutes les litotes, ne fait que nous donner à penser que tout va bien ; on oublie la besogne en voyant le résultat ; je pense que le mot *Résidence* vise à ripoliner la face ridée de la vieillesse, comme le mot *senior*, (on oublie ses collatéraux *senile* et *sénescence*), qui vient en droite ligne du latin *senex*, encore que par le biais de l'anglais qui distingue deux classes d'âge dans le domaine sportif : les *seniors* et les *juniors*.

Je pensais à Virginie qui n'entendrait plus jamais grincer sur ses gonds la petite grille de son école de danse. Ses cheveux, qui ne connaissaient plus le chignon et la teinture, tombaient sur ses épaules comme une écharpe blanche. Elle était triste, avec des gens qu'elle n'avait pas choisis, dans

cette maison où l'impotence l'avait amenée à passer ses derniers jours sur un fauteuil roulant ; elle qui avait consacré toute sa vie au mouvement, à la danse, à l'expression chorégraphique, devait désormais demander de l'aide pour se lever, s'habiller, pour aller aux toilettes, pour ramasser ses lunettes tombées par terre ; tout était devenu difficile : jeter un mouchoir en papier à la poubelle, retrouver les objets, souvent des babioles, qu'elle pensait qu'on lui avait volés ; parfois, elle voulait écouter une musique, elle aimait le violoncelle, mais quand, sur un disque enregistré par Gautier Capuçon, elle entendait *l'Adagio* d'Albinoni, elle tournait péniblement son fauteuil roulant et sortait de sa chambre d'un air maussade. Elle se fâchait alors et parlait des femmes présentes comme s'il s'agissait des élèves qui fréquentaient autrefois son école de danse ; elle disait *les filles* ou *les élèves* et je m'étonnais que ces personnes qu'elle désignait de cette façon juvénile n'étaient autres que de vieilles décrépites, édentées, muettes et claudicantes. Il eût été difficile de les incorporer dans une compagnie de ballet, étant fort éloignées du temps de leur jeunesse où certaines d'entre elles eussent été capables d'exécuter des sauts en l'air, des entrechats, des pirouettes et même de grands jetés. Mais, en dépit du temps qui passe et de l'infirmité qui l'avait réduite à la dépendance, Virginie continuait à vivre en appliquant aux relations d'aujourd'hui les principes qui avaient conduit sa vie de naguère.

Elle avait conçu maint ballet et l'affiche de ses spectacles annuels avait entraîné au théâtre de la ville une foule de parents pour y applaudir qui une petite-fille, qui une cousine, une amie ou une sœur. Virginie avait une créativité volubile qui se déployait comme une plante sur le corps de ses danseurs, elle chorégraphiait le soir et le matin, elle évoquait, avec la grâce d'une jeune femme qui vient du Tropic du Capricorne, *Le Carnaval des Animaux* ; oui, Virginie s'appelait Virginia, et venait de la ville mythique de Rio de Janeiro que les Français eussent aimé conquérir en 1550 quand Villegagnon s'est installé dans la Baie de Guanabara et que les marins normands appelaient le *Pain de Sucre* la *Motte de Beurre*. À Rio, elle avait suivi les cours de danse de Mme Orloff dont les parents s'étaient installés au Brésil après la révolution des soviets ; puis, attirée par le *Ballet du XX^e Siècle* de Maurice Béjar, elle était venue en Europe où elle avait ouvert sa propre école ; avec sa grille donnant sur la cour, l'école de ballet Mimésis ressemblait fort à celle de Mme Orloff installée dans le quartier de Copacabana qui étire une longue plage de sable fin entre le rocher du Leme et l'angle Arpodor par où commence la plage d'Ipanema. Aujourd'hui, Virginie a perdu cette puissance illimitée de créer ; danser, il n'en est plus question ; marcher, le médecin avait dit qu'elle se trouvait sur une chaise roulante et qu'elle n'aurait plus jamais l'espérance d'en être délivrée, elle semblait dire que cette chaise était pareille à son chagrin, qu'elle n'en serait jamais libérée.

Virginia perdait ses repères, elle n'avait plus la notion du temps, elle n'avait plus la notion de l'espace et, la dernière fois que je suis allé la voir, elle était fort affligée. Je lui trouvais l'air d'une pauvre vieille qu'on aurait déposée là comme un objet dont on ne sait plus que faire ; elle avait eu un grand nombre d'élèves à l'époque de sa gloire mais plus personne ne venait lui dire bonjour, comme si la vague opaque de l'oubli avait recouvert des lustres de travail au service de l'art chorégraphique. Je la regardais et j'éprouvais pour cette dame qui avait enchanté ma jeunesse une forme d'empathie qui n'est pas loin de l'amour.

Ce jour-là, Virginia se trouvait dans un état de mélancolique indifférence à toutes les choses qui ne touchaient pas sa petite-fille Céleste. C'était une enfant qui venait de fêter son anniversaire de dix ans et sa grand-mère avait le regard brouillé de larmes en disant :

- Céleste m'a envoyé une lettre que j'ai reçue dans le train au moment où celui-ci entrait en gare. Une personne inconnue est venue vers moi et m'a tendu une enveloppe qui contenait une photo de ma petite-fille avec un liséré doré et un mot d'accompagnement dans lequel on voyait qu'elle avait fait un effort pour tenir une plume et calligraphier quelques mots. J'ai tout de suite vu que cette enfant est une vieille âme et qu'elle avait un air souriant et modeste.

« Oh quelle belle enfant », disait Virginia qui, prenant un mouchoir en papier dans le tiroir de sa table de nuit, le portait à son visage et s'essuyait l'œil d'une façon méticuleuse pour effacer la larme qui glissait sur sa joue. Je sentais, en voyant cette dame de 82 ans, combien son chagrin était douloureux ; elle souffrait et je ne pouvais lui apporter pour toute consolation qu'une écoute aimable. À certains moments, la raison me proposait de la contredire car on n'a jamais vu une personne inconnue distribuer du courrier dans un train nocturne ; elle était dans une gare, disait-elle, mais laquelle ? Elle me racontait, une fois de plus, des choses sans queue ni tête, et je m'imposais de me taire, je me rencognais dans mon silence en l'écoutant, mon principe étant de ne pas la contrarier et de rester comme un esquif sans volonté dans le courant de son récit, car je sais par expérience qu'on est perdu d'avance quand on essaie de se battre contre des fantasmes ; mais parfois les fantasmes, si fantasmagoriques soient-ils, ne sont pas très éloignés de la vérité.

- J'ai pris l'enveloppe, continuait Virginia, et bientôt je me suis retrouvée dans le cabinet de toilettes. J'ai encore regardé la photo de ma petite Céleste mais par un faux mouvement elle est tombée dans la cuvette et, le pire, c'est que j'ai tiré la chasse et tout est parti avec les excréments par le trou d'évacuation sur le ballast et les rails. Maintenant je sais que ma petite-fille ne viendra plus me voir. Je ne sais où elle peut bien être, elle est si belle, on la regarde comme un être qui ressemble à une rose... j'aimerais bien un bouquet de roses blanches, c'est comme un bonheur que l'on apporte à qui l'on aime. Je ne voudrais pas que Céleste m'oublie comme si j'étais morte à jamais.

Qui peut le dire ? Peut-être qu'un jour elle ira au théâtre de la ville voir un ballet, peut-être alors se souviendra-t-elle de sa grand-mère...

Je m'étais embarqué dans le récit de Virginie dont l'extravagance me surprenait mais dont la peur qu'elle exprimait de ne plus jamais revoir sa petite-fille Céleste me poignait le cœur. Je me suis promis que, lors de ma prochaine visite, je lui apporterai un bouquet de roses blanches. Je devrais en trouver chez la fleuriste Aurélie qui fut, il y a déjà de nombreuses années, une élève de l'école de ballet Mimésis que dirigeait ma pauvre grand-tante Virginie.

Pastiche n°16

-

Le Côté de Canberra

5 579 signes

2022_03_03_19_22_15_20220303cotecanberra.docx

Ainsi que je l'avais supposé et espéré en acceptant l'invitation à la soirée de Mme de Vienparicis, on pourrait y rencontrer M. de Norcram qui était à cette époque très proche du pouvoir, cela malgré son comportement au Treize Mai ou peut-être à cause de celui-ci, et je ne me fis pas faute de l'interroger sur l'affaire des sous-marins australiens, brûlant de connaître son avis.

Il ne semblait guère désireux d'aborder le sujet et après m'avoir rendu mon salut, il revint sur les propos qu'il m'avait tenus lors de son dîner chez mes parents et offrit de me présenter à un jeune homme de grand talent et plein de promesses, élève de Lévi-Strauss et auteur d'une étude remarquée sur le macron souscrit dans la langue kwak'wala de l'île Turnour.

Je le remerciai et réitérai mes questions au sujet des sous-marins ; avec une courtoisie nuancée d'une imperceptible pointe d'agacement, il commença par approuver, comme je m'y attendais, le rappel des ambassadeurs bien que cela lui parût recéler une nuance de fermeté à laquelle on eût pu préférer une gradation dans la riposte, qui cependant aurait eu l'inconvénient de laisser songer à une détermination moins affirmée.

« Et puis, poursuivit-il, il y a lieu de considérer les arrière-plans de l'affaire dans ses aspects géopolitiques, historiques et techniques. Car le rayon d'action des sous-marins français proposés permettrait, depuis l'Australie, l'accès à la mer Noire uniquement par le canal de Suez, lequel peut être fermé brusquement en cas de crise internationale ; cet accès ne leur est pas possible en contournant l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, au contraire des sous-marins américains.

Pourquoi, ne manquerez-vous pas de me demander, l'Australie souhaite-t-elle un accès à la mer Noire ? C'est que, bien de votre temps, vous ignorez l'Histoire et que pendant la Première Guerre mondiale, certes le fait est peu connu, le fusil à répétition de l'armée bulgare a causé d'immenses ravages dans les rangs de l'ANZAC, notamment lors de l'opération des Dardanelles, et il est hors de conteste que les Australiens, hantés par ce souvenir, souhaitent éviter qu'il ne se répète et préfèrent tenir la Bulgarie en respect grâce à des sous-marins nucléaires basés au large de ses côtes, tant il est vrai que *si vis pacem, para bellum*.

Mais, allez-vous me dire, pourquoi la France ne vend-elle pas à l'Australie des sous-marins à long rayon d'action ? Il faut voir plus loin que le bout de son nez et se pénétrer de l'intense subtilité des relations internationales ; car nous savons que des affinités unissent la Bulgarie à la Russie, y compris sur le plan religieux, ce qui lui confère un pouvoir d'influence non négligeable ; or la Russie, frontalière de l'Afghanistan, a tout intérêt à entretenir de bonnes relations avec ce pays ; et la Chine qui poursuit sa politique de maintien et de renforcement des routes de la Soie, lesquelles passent par l'Afghanistan, fera tout pour s'entendre avec les talibans qui tiennent le pays. Vous voyez donc que la route de Pékin passe par Sofia.

La Chine, neutralisée par ce moyen, certes ne pourra plus inquiéter Mme de Guermantes mais abandonnera ses ambitions dans la zone indo-pacifique ; auquel cas nul obstacle ne s'opposera plus

à ce que celle-ci devienne un lac australien. Et, je vous le demande, parce qu'il ne faut pas se cacher derrière son petit doigt, qu'advierait-il de nos possessions en Nouvelle-Calédonie ? Elles seraient livrées pieds et poings liés à l'impérialisme aussie, réduites à l'impuissance voire purement et simplement annexées ; nos adversaires auraient ainsi ville gagnée, nous devrions passer sous leurs fourches caudines et notre imperium dans cette région du monde serait mort, mort à jamais, qui peut le dire ?

Est-ce cela que vous voulez ? Voulez-vous que nous bradions nos intérêts vitaux en échange de quelques subsides marchands ? De quel côté êtes-vous ? Du côté de Canberra ? Si vous êtes comme je le crois du côté de la France, de la France éternelle, mère des arts, des lettres et des lois, de la France des droits de l'Homme, vous ne pouvez que m'approuver et d'ailleurs nos adversaires, impressionnés par notre fermeté et la clarté de nos raisons, commencent à donner des signes, ténus mais qui ne trompent pas, de résipiscence et si nous ne cherchons pas, ce qui serait une maladresse diplomatique, à obtenir de leur part un reniement intégral de leurs positions, nous voyons bien qu'il n'est pas douteux que nous finirons par les amener sur le terrain d'un accord bénéfique à toutes les parties. »

M. de Norcram, quoiqu'il s'efforçât de demeurer impassible en disant cela, n'en laissait pas moins entrevoir, par une nuance plus lumineuse dans le bleuté de son regard ou par une complexion brièvement affermie des traits de son visage, l'expression souveraine, bienveillante mais inflexible des hommes d'État personnifiant tout à la fois le rempart et le modèle des vertus de la race française, que non seulement ils incarnaient mais encore portaient haut et faisaient rayonner face à la barbarie tel le phare de Balbec conçu pour affronter, par sa ferme, impavide et granitique supériorité, les tempêtes nocturnes et leurs vagues les plus hautes comme les plus scélérates. Un modèle de si haute tenue me convainquit alors brusquement que ma vocation de diplomate, brièvement envisagée, n'était que chimère pour des êtres tels que moi, faillibles, imparfaits et contingents ; de ce jour je résolus de me contenter de mes modestes ambitions littéraires qui ne réclamaient point de talents si sublimes, et infiniment moins de sous-marins.

Pastiche n°17

-

Illusion Chérie

9 271 signes

2022_03_04_04_17_40_illusioncherie.docx

Très tôt, ce matin gris et augurant une journée pluvieuse, avant que les voitures et les camions de livraison excitent les sédiments et la poussière au repos depuis le dernier coucher du soleil, je suis sorti de ma chambre pour la première fois en cinq semaines, mon exode de toute compagnie étant le résultat d'une autre crise qui m'a rendu incapable de faire plus que de chercher, et d'espérer pour, mon prochain souffle. Souvent, j'ai cru, sincèrement mais calmement, que la fin était venue, un sort tragique, par-contre, tellement de mes collègues ont pas été pareillement chanceux d'échapper.

En juin, le mois de chaleur encore doux et léger, quand j'avais juste assez de force pour prendre des petites promenades quotidiennes, le *lockdown* avait forcé la fermeture temporaire de tous les petits magasins et les restaurants et les salons, leurs énergie et le bourdonnement des autres voix autour, parlant d'entreprises ou des dernières affaires, donnent à mon espoir une étincelle pour continuer mon œuvre. Durant cette période, en examinant avec pitié inimaginable pour mes amis les barrières grises et féroces bloquant les grandes fenêtres à travers lesquelles je recevais tant de plaisir et de joie à simplement observer les couples assis avec l'amour ou l'amitié aux yeux, j'ai cru ma ville, mon pays, mort à jamais, mais qui peut le dire. La science, et ce vaccin, qui ont permis le retour, la renaissance de la vie dans le quartier; ah, quel plaisir.

J'avais en tête de me rendre au Starbucks, à deux coins, pour un latte à la citrouille épice, un *guilty pleasure*. Tous les autres à cette heure, l'autre bord des portes fermées, au fond des chambres encore sombres, saisi, peut-être, dans un rêve lointain, en Chine impériale, ou sur une magnifique plage de la Californie avec le soleil parfaitement rond et jaune au-delà du pacifique calme comme un miroir, ces lieux romantiques que ma faiblesse m'interdit de visiter sauf dans le sommeil; parfois, quand la chance est de mon côté, car on ne peut pas forcer notre trajet rêvé, j'ai même la chance d'y aller avec maman, que je retrouve par chance comme un camarade dans la foule d'un concert ou en ligne avant d'être admis à un théâtre, sa voix et ces gestes dans ma subconscient étant même plus claire que dans mes souvenirs volontaires – morts à jamais. Qui peut le dire. Après de tels rêves, le réveil est aussi mal-accueilli, et douloureux, qu'une autre attaque à mes poumons, ou l'arrivée d'un autre message avertissant la mort d'un ami. Toute la journée suivante, avec son intonation encore vive dans mes oreilles, j'essaie de continuer l'épisode, de le rallongé, de le tordre, mais rapidement la voix de maman est submergée par la mienne, mes propres tendances, et je sais qu'elle est bien perdue jusqu'à notre prochaine rencontre rêvé.

Je n'avais pas l'idée, et non-plus le désir, de rencontrer un ami en chemin ou rendu au café; néanmoins, j'ai mis mon meilleur ensemble, avec la nouvelle cravate, rouge et bleu, d'un style moderne, que j'ai reçue d'un admirateur pour ma dernière fête – l'horreur, de voir les tracksuits, et les jeans, et les t-shirt, et les nouveaux jerseys du Paris St-Germain que les jeunes hommes, habituellement barbu et mal coiffés, portent, et qui sont considérée «de bon gout » maintenant.

En descendant l'escalier, mes pieds et mes jambes, si peut usés dernièrement, était drôlement étrangers, d'un sentiment vide, un peu comme les premières pages d'une nouvelle, ou les premières lignes d'un poème, avant qu'on soit parfaitement à l'aise avec le rythme et l'intonation de l'auteur. Tous au long, les trottoirs étaient couverte de feuilles jaunes, ou oranges, ou rouges tombées dernièrement; ça me rappelait une journée quand papa était parti quelque part, à une conférence je crois, et que maman m'avait laissé en collecter dans un gros sac et les diffuser partout dans le couloir d'entrée – ce plaisir simple, qui m'occupait pendant des heures, qu'un enfant peut recevoir des objets qu'on ignore et qu'on jette sans penser rendu adulte.

Le bonheur d'esprit que j'ai reçu à me rappeler de lancer, d'empiler dans des tas, et de danser parmi ces feuilles, par-contre, était rapidement noyé par une tristesse de voir tout au long du trajet des grues érigées une centaine de mètres au-dessus, comme un Léviathan, et les échafaudages grimant, comme des vignes, le bord des majestueux édifices du style beaux-arts de pierres grises ou beiges, avec l'intention de les remplacer avec des appartements et des condos carrés, vitrés contemporains; je peux encore me rappeler d'un ami, ou d'un collègue, qui a habité, à un temps ou un autre, dans presque chaque édifice au long de la rue. Hélas, je n'avais même pas le nerf de les observer attendre leurs mort inévitable.

Entrer dans le Starbucks, avec les couleurs et les décorations de Noël déjà en apparence, m'a changé d'esprit, et j'ai attendu mon tour avec patience, avançant de petit pas à petit pas avec la ligne. Quand je suis venu face à face avec la *barista*, une jeune femme aux cheveux multicolores et des *tattoos* sur les avant-bras et des oreilles percées tout au long, ces yeux se sont ouverts en rond presque parfaits.

«Monsieur, monsieur, quel honneur de vous voir,» elle m'a accueilli, effaçant l'indifférence avec laquelle elle avait servi les autres, et j'ai eu honte un peu, moi qui était si mal habillé et coiffé ce matin-là; dans mon dos, je sentais la pression de quinze ou trente personnes, encore sans caféine, féroces et en grosse presse pour se rendre à leur office ou à leur champ de construction, de destruction, donc j'ai répondu à la jeune dame poliment mais, j'ai peur de l'avouer, aussi un peu brusquement, et j'ai tout essayé pour rejeter son offre de payer pour mon latté. Mais elle ne voulait rien savoir de me laisser payer, moi qui lui a apparemment donné tellement d'heures de plaisir avec mes œuvres, donc je l'ai fortement remerciée pour sa générosité non nécessaire, et je me suis installé à une table dans un coin.

J'avais perdu la croyance dans la coïncidence romanesque, utilisée tant, et presque toujours trop facile, mais, il faut l'avouer, que parfois la vie agit comme la création d'une main. Pas plus de trente secondes après ma première gorgée, ce goût si longtemps étranger, une jeune dame, qui était peut-être ou peut-être pas une Hélène Verdun, au cheveu ondulé blond salé vers les racines mais devenant de plus en plus pâle, est entrée. Mon cœur s'est aussitôt mis à battre plus rapidement, mes

pensées à galoper. J'étais trop loin pour l'identifier certainement, surtout avec le masque bleu pale couvrant sa bouche, mais la forme de sa figure, vue du plan de côté, et son physique mince mais athlétique, et comment elle se tenait, avec les épaules un peu pincées et la tête gêneuse, m'a fait croire que c'était, en fait, elle - cette amie de vingt ans, ou proche de là, passés. C'était la première fois que je l'ai revue depuis que la coterie, de laquelle on faisait partie, a cessé de ce regrouper.

Elle était, à cette période-là, la copine d'un jeune homme, un Michel Lemaire, né en Alsace-Lorraine, je crois, qui travaillait pour mon éditeur; mon premier volume venait juste d'être publié, et j'étais beaucoup plus fort physiquement et mentalement, donc souvent, après des journées de deux ou trois milles mots - quelle virilité! - j'allais, comme récompense, joindre plusieurs collègues à un restaurant qui était proche d'où est ce même *Starbucks* maintenant. Elle disait peu de mot, et n'était pas la plus belle, mais pour une raison ou une autre, pareillement comme on devient attaché à une symphonie ou à un certain auteur qui n'est pas considéré comme parmi les plus grands écrivains, un Dickens, ou Tolstoi, ou un Balzac, mais que nous considérons également sinon plus brillant, son air et ses façons m'attiraient et faisait gambader mon envie. Pour un instant, mon ventre rempli d'un drôle de sentiment qui était presque la nervosité, on aurait dit que j'étais assis encore un fois dans cet établissement merveilleux mais fermé longtemps, avec ces amis maintenant perdus et répandus dans tous les coins du pays ou du monde. Mort à jamais. Qui peut le dire.

Cette invasion, cette animation spirituelle et fantastique avait comprimée des heures, des années, mêmes, en cinq ou six simples secondes; j'ai considéré me lever pour lui dire bonjour, pendant qu'elle attendait pour son Américano (je ne savais pas si c'était, en fait, sa commande cette journée là, mais elle prenait toujours ça auparavant). Mais, juste avant de m'engager à mon approche, je suis changé d'avis : le sentiment, le reflet, que je venais juste d'éprouver était trop précieux, trop rare, pour risquer la chance que la dame ne soit pas Hélène; ou, pire, que c'était Hélène, mais ravagée par les mains du temps et de l'âge, comme je le suis, comme ma ville, comme tous les lieux et les figures de ma jeunesse. Songer de loin, plutôt souvenir que de voir; peur de perdre mon illusion chérie. J'aimais mieux l'avoir figée dans mes pensées, comme dans un passé éternel, la jeune fille qui avait incité ces sentiments incomparables dans le jeune homme que j'étais, ne le suis plus, ne le serait jamais encore - mais, hélas, qui était presque redevenu pour un bref instant. Mort à jamais? Qui peut le dire?

Pastiche n°18

-

La mort des cathédrales ?

4 404 signes

2022_03_04_11_13_23_lamortdescathedrales.odt

Il y avait une île, où la vie s'écoulait tranquillement. Des hommes, des femmes et des animaux demeuraient sur cette terre. La forêt y était comme un immense temple de verdure. Ses habitants y vivaient de chasse et de pêche. À cause des catastrophes naturelles, de l'expérience de la maladie et de celle de la mort, ils crurent aux dieux. Il y eut des soirs et il y eut des matins. Puis il y eut des cultes, il y eut des croyances, il y eut des cérémonies. Il y eut des campagnes, il y eut des villages, il y eut des villes et il y eut des cathédrales.

Le catholicisme reprend cette idée étrange, propre à la plupart des religions, que la mort peut s'abolir, et qu'on ne saurait mourir à jamais. Il repose sur cette idée, plus étrange encore, qu'un seul homme puisse prendre sur lui la mort de tous les autres, non pour les venger mais pour les consoler. Les hommes accéderaient à la vie éternelle à la fin de l'écoulement des jours, lorsque l'île, tous ses habitants et toute la création sortiraient du défilement du Temps.

En reconnaissance à Dieu, les prêtres et les hommes décidèrent de dédier leur temple à la mère terrestre du Fils unique de Dieu, qui l'avait porté et enfanté selon la volonté divine.

Ainsi sont nées les cathédrales, véritables forêts de pierre, fruits du travail et des croyances des hommes. Elles semblent défier le Temps, annonçant la Fin et le Commencement, abritant les trésors de l'Art et de la Technique, célébrant les Puissants et les Humbles, abolissant la Souffrance et la Mort.

Ainsi, les cathédrales sont peuplées de saints de bois et de pierre, et de leurs reliques. Ces grands vaisseaux voyagent dans le Temps, résonnant des plaintes et des prières des hommes. Le chant des fidèles et la Liturgie sacrée emplissent leurs espaces, pour y élancer leurs prières jusqu'aux cieux.

Et peu à peu, la parole sacrée même devient art. Les lieux s'emplissent d'orfèvreries, de tapisseries, de tableaux, de sculptures, et les textes saints y sont promus Littérature sacrée.

Mais si la religion est le berceau des arts, peut-on faire de l'Art lui-même une religion ? Nietzsche annonce la mort de Dieu - est-elle le prélude à la mort de l'art, voire à celle de l'homme ?

Supposons pour un instant le catholicisme oublié, aboli, éteint depuis des siècles, que signifieraient les cathédrales ? Seules, monuments devenus inintelligibles, d'une croyance oubliée, subsisteraient des cathédrales désaffectées et muettes.

La loi de 1905 annonçait déjà cette perte de sens, et posait la question de savoir que faire de ces cathédrales, si on supposait le culte qu'elles étaient censées abriter aboli.

On pourrait, bien sûr, en faire des lieux de spectacle, non plus sacrés, mais désacralisés. Y faire jouer *Le Roi Lear*, ou *Tristan et Iseult*. On pourrait en faire des lieux d'exposition, des musées, des salles de conférence ou de réunion. On pourrait même envisager d'y retrouver les traditions hospitalières du Moyen Âge, en y accueillant les pauvres et les malades. Ou, au contraire, en en faisant des lieux festifs, des restaurants, des résidences de luxe, ou pourquoi pas des casinos ?

On pourrait également imaginer qu'un culte y subsiste, réunissant une minorité de fidèles, ac-

cueillant aussi d'autres rituels, et admettant même de pratiquer leur cérémonial pour ceux qui n'en connaîtraient plus le sens, mais qui n'y verraient plus que le décorum d'une fête, comme, par exemple, à l'occasion d'un mariage ou d'un baptême.

On pourrait même imaginer que les morts n'y soient plus honorés, qu'ils ne bénéficient plus que d'adieux sommaires et désacralisés, en des lieux plus commodes ; qui ressembleraient à ceux où l'on stocke les marchandises, révélant par là-même ce que vaut l'homme pour les sociétés marchandes.

Et, finalement privé de la cérémonie de l'enterrement, de ses fastes et de ses rituels sacrés, l'homme serait-il, comme le Dieu des catholiques, mort à jamais ? Qui peut le dire ?

Qu'importe. Les petits saints de pierre et de bois qui, autrefois, peuplaient nos campagnes, ou défendaient nos villes, continueront de chanter d'inaudibles cantiques, n'empêchant nullement les générations nouvelles, venues du monde entier, de déjeuner sur l'herbe.

Et quand bien même les loups reviendraient dans ces contrées, ils ne sauraient détruire pour toujours ni les forêts cathédrales, ni les cathédrales de pierre, ni les cathédrales de papier, que les initiés sauront toujours retrouver.

Pastiche n°19

-

Un prince mantouan

9 975 signes

2022_03_08_17_47_30_concoursdepastichesproustv5.docx

C'était le soir, surtout, quand l'air fraîchi engourdissait ses mains, semblait assombrir sa mémoire et ralentir son pas, que Durozoy se revoyait marchant en silence avec Anne dans les allées soignées, mais sans soleil, du parc de Chennevières.

A la vérité, il n'eût pu exprimer ce qui, du teint versicolore que prennent les nuages à l'heure où le ciel emprunte sa palette à Tiepolo en colorant l'horizon de tons orangés, ourlés d'une écharpe madère mêlée de rose indien, des fragrances humides de feuilles mouillées et de buis, ou de la pâleur des bouleaux à quelques pas de là, faisait ressurgir en lui les images de son ami disparu.

« Mort à jamais ? Qui peut le dire ? », murmura-t-il, tandis que de son cœur aux complexions si fragiles – quoique cet homme donnât toujours de lui-même une apparence si insensible – montait une sorte de souffle douloureux vers ses yeux bleus, que les larmes ternissaient comme l'eau d'un canal vénitien sous la pluie.

Son pas hésitant suivait le mien à courte distance, au diapason de son esprit tout enchifrené de la tristesse des derniers jours. La pensée qu'Anne ait disparu sans qu'il ait pu lui exprimer les regrets qu'il avait, pour des raisons obscures, exagérément réprimés en lui-même, hantait Durozoy.

Comme nous approchions de la clairière où sinue la Mauldre au milieu d'un tapis de feuilles jaunes et orangées, auxquelles le pâle soleil de novembre donnait l'aspect vernissé d'une chapelle portugaise, il dit d'une voix légèrement altérée : « C'est là qu'Anne m'a lu ses vers de jeunesse, et vois-tu, moi qui n'entends guère ces choses-là, j'ai compris le talent de notre cher disparu ». Et d'ajouter, dans une toux nerveuse qui lui prenait quand il réprimait ses sentiments : « Ah, Dame ! C'est qu'il me tirerait des larmes, ce petit chameau ! ».

Le bruit des feuilles mortes que nous foulions, troublé par instants par le son plaintif d'un cor de chasse montant du bois de Montfort, me fit resonger à ma première rencontre avec Anne d'Éteuilles.

Ce jeune homme au prénom épïcène avait, à ses débuts, compté en Madame Verdurin un soutien qui, comme à son accoutumée lorsqu'elle s'entichait de quelqu'un, prenait les caractères d'un attachement aveugle.

Elle me l'avait présenté un soir qu'elle donnait chez elle un concert où Morel avait joué du Gluck.

La Patronne, couvant des yeux toute sa mestrance avec des airs de meneuse de cirque, vantait le talent de son jeune poète : « Vous me louerez tous quand vous comprendrez son génie ! Il est comme un des diamants retrouvés de l'Aga Khan ! ».

Elle vint vers moi sans que je l'aperçusse, dans le salon où l'on s'apprêtait à faire une lecture des poèmes d'Anne, et me glissa à l'oreille : « Durozoy est assommant avec ses préventions de jésuite ! Savez-vous qu'il m'a presque fait une scène de jalousie ? Le petit d'Éteuilles est tout simplement adorable ! Mais avez-vous lu ses poèmes ? C'est de la graine de Banville ou je ne m'y connais pas ! Sa plume est très sûre et d'ailleurs, votre Swann en est toqué. ».

Swann nous rejoignit dans le salon. Lui qui confiait rarement ses impressions sur les personnes, préférant bien davantage évoquer son inclination pour des peintres, ou pour des objets d'art, comparait les êtres à des tableaux, comme s'ils étaient les miroirs des êtres. « Regardez le visage d'Anne d'Éteuilles : c'est trait pour trait le portrait que Rubens a peint de Vincent II Gonzague, duc de Mantoue. ». Il nous racontait que le fastueux père de ce prince, le duc Vincent I^{er}, avait invité à sa cour les plus grands artistes de son temps, tels le jeune Rubens, auquel il alla jusqu'à confier une mission diplomatique auprès de Philippe IV d'Espagne.

Tandis que la lecture des poèmes d'Anne commençait, Swann, posé au bord du fauteuil comme à son accoutumée – ce qui faisait s'exclamer Madame Verdurin : « Dieu ce qu'il est assommant d'avoir toujours l'air d'être *en visite* ! » – poursuivit, en regardant le jeune poète assis à trois rangs de nous : « Observez bien l'arête du nez, l'œil en attente, et ces boucles de cheveux sur le front : c'est un prince mantouan ! ». Durozoy, qui fixait lui aussi le visage d'Anne, ajouta *mezza voce* : « En effet, il en a aussi les lèvres carminées ... ».

« Vous savez, poursuivait Swann, que Rubens est l'un des rares exemples d'artiste à s'être fait une place dans la société par la seule grâce de son talent. Or, c'est bien parce qu'à partir de la Renaissance, le vêtement commence à devenir la marque du rang social que les peintres de cette époque ont rendu avec une perfection de couturière les habits des souverains. ».

« Pas seulement des souverains ! », répliqua Durozoy, sortant de son mutisme. « Je pense à son portrait d'un jeune homme inconnu, dont le regard semble brouillé et inquiet ». Et d'ajouter : « Anne ressemble plutôt à un portrait de Maître Frenhofer ».

N'écoutant qu'à demi cette conversation d'esthète, je m'étonnais que Swann s'intéressât tellement à un jeune homme, fût-il artiste. Je me représentais combien la vie serait sombre et morne si jamais il n'y avait des peintres, des musiciens et des poètes qui ne nous menaient à la découverte du monde extérieur et intérieur. Et tout à ma rêverie, j'imaginai être transporté dans La Chambre des époux du palais ducal de Mantoue, sous les cieux en trompe-l'œil de Mantegna, dont le seul nom évoquait et, pour ainsi dire, renfermait dans ses sonorités, toute la cité mantouane, les fêtes de la cour des Gonzague, et le plaisir de se promener dans les jardins du Palais Té.

Durozoy songeait quant à lui – il me l'avait avoué par la suite – au moyen de se rendre à Vienne, dont le musée d'Histoire de l'Art abritait le portrait du duc Vincent II par Rubens.

Et de ce moment, je ne pus me représenter le marquis d'Éteuilles autrement que vêtu d'un haut-de-chausse de soie crème, ainsi que d'un pourpoint de brocarts et d'une veste de velours bleu soutachée de fils d'or avec des manches en crevés, surmontée d'un surtout brodé de petites perles, et le cou enserré d'une ample fraise de dentelle faisant écho à celle ornant ses poignets. Il est vrai qu'Anne, sans doute en raison de sa lointaine parenté avec les Guermantes, était de ces personnes en qui le mélange de grâce, de souplesse et d'élégance physique rendait irrésistiblement attirantes, et faisait penser qu'il venait de sortir « du règne d'Henri Second » pour entrer par effraction dans notre siècle par une sorte de repli du temps. S'il égalait Vincent II en « magnificence et en galanterie », Anne d'Éteuilles partageait malheureusement avec ce prince une fin tragique et prématurée, la mort les ayant fauchés tous deux, juste après leur trentième année.

La vivacité de son esprit et la grâce du style du jeune poète avaient eu tôt fait de conquérir les cœurs, et Durozoy était enchanté des effets que produisaient dans le monde les vers de son protégé. Il avait obtenu de Madame Verdurin qu'elle veuille bien illustrer de ses dessins floraux douze des poèmes d'Anne, dont la publication était prévue pour le printemps prochain. La Patronne avait même commandé à Morel de les mettre en musique.

Mais si tout le petit clan louait la beauté physique d'Anne, peu étaient ceux qui complimentaient son style, et il lui semblait que personne n'avait réellement lu ses poésies ou, à tout le moins, n'en goûtait le subtil enchantement. Au point que, retourné un moment dans l'antichambre au bras de Durozoy, le jeune poète s'agaça à voix basse : « S'arrête-t-on à mon apparence et non à ce que je suis ? Qui peut le dire ? Toi, peut-être, mon compagnon ? ». Et, face à l'air embarrassé de Durozoy, il siffla entre ses dents, que l'on eût dit faites de l'ivoire médiéval de miniatures germaniques : « Ce n'est pas très chevalier de vostre part ! ».

Anne et Durozoy, malgré leur différence d'âge et bien que le second fût d'origine bourgeoise, étaient restés suffisamment enfantins pour croire au pouvoir des langages mystérieux et, par une sorte d'amusement qui n'était pas exempt de défi, ils avaient noué une relation épistolaire en imitant, du vieux français, les tournures biscornues. Grand connaisseur de la poésie médiévale, Durozoy m'avait « souventes fois », comme il disait dans un pâle sourire, parlé de la beauté des vers mystiques et amoureux de Louise Labé. Et il m'avait montré des lettres d'Anne où le jeune homme disait son vif désir de « chausser des poulaines garance pour rejoindre Grand Chevalier », ou bien lui faisait don de son « cuer saignant oncques aimant ».

La nuit était tombée et le cor s'était tu. Nous retournions vers le château de Chennevières.

« Vous devez vous souvenir, me dit Durozoy, en s'arrêtant, qu'Anne et moi avons une correspondance depuis près de deux ans. Nous nous écrivions à tout propos, parfois même en

alexandrins ; j'allais jusqu'à écrire son adresse en vers rimés ! ». Et de la poche de son manteau, il tira une enveloppe aux coins abîmés qu'il me tendit.

De son écriture nerveuse, Durozoy y avait inscrit les mots :

« Rue de Courcelles, au cinquante-quatre,

Cher Facteur, filez comme l'écureuil

Porter ce pli fragile comme albâtre

Au marquis Anne d'Éteuilles ».

Nous marchions sans plus mot dire dans la nuit silencieuse du jardin, au milieu de l'allée face au château, dont les grandes baies illuminées étaient le prélude enchanté à la soirée que l'on nous préparait. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser au triste sort de ces amours si vite brisées qui s'insèrent dans nos vies par enchantement et s'évanouissent tout soudain comme après un rêve sans y laisser plus de trace qu'un nuage reflété dans l'eau d'un bassin.

Baissant les yeux sur l'enveloppe, dont la couleur bleue avait passé, m'apparut dans un coin, une sorte de trophée sertissant de griffes charmantes quelques vers de Louise Labé, tracé par la plume d'Anne et qui semblaient être la devise de l'amour qui l'unissait à Durozoy :

« Baise m'encor, rebaise moi et baise /

Donne m'en un de tes plus savoureux, /

Donne m'en un de tes plus amoureux : /

Je t'en rendrai quatre plus chaus que braise. »

Pastiche n°20

-

Ces deuils qu'on ne peut pas porter seul

4 166 signes

2022_03_11_19_45_38_pastichesproustienscesdeuilsquonnepeutpasporterseul.docx

Quelques jours avant le bal donné par la duchesse de Guermantes que j'attendais fébrilement, dans l'espoir fou et insensé de revoir Albertine et surtout de l'observer appliquer enfin les conseils de son ennuyeux maître de danse de Balbec, qui avait tant peiné à faire exécuter aux jeunes filles dissipées la moindre révérence, Françoise entra bouleversée dans ma chambre, un journal froissé à la main, et, sans même me laisser le temps d'apprécier les nouvelles dont, malgré le poids de l'habitude, tout lecteur de journaux se délecte chaque matin comme d'une surprise perpétuellement renouvelée, asséna brusquement : « Monsieur Bergotte est mort, monsieur ! » Cette information inattendue, énoncée sans contexte, sur un ton que l'émotion avait rendu presque militaire, suspendit un instant le cours des choses et je restai immobile pendant que la voix de Françoise, par les chemins invisibles et tortueux du son qui enjambe et contourne les différents obstacles, tissus, bois, meubles et poussières, me parvenait. En voyant son corps désemparé qui se tenait là, comme annulé par l'agitation qui régnait, l'ampleur du travail domestique et la course des années, je pris la mesure de ce que signifiait cette perte. *Perdre* Bergotte n'était pas seulement pour moi renoncer à la fréquentation bénéfique (et approuvée par mes parents) d'un écrivain de renom m'ouvrant les portes des salons les mieux courus ; cela ratifiait la fin de son œuvre dans un monde qui n'était pas prêt pour sa disparition. Une lueur, un génie, une source s'était tarie précocement. D'une voix éteinte, je congédiai Françoise, qui laissa là son journal, ultime relique de l'auteur que j'admirais le plus.

J'envoyai un billet de condoléances aux Swann, dont je savais qu'ils fréquentaient encore ce Bergotte en pleine santé, aurolé de gloire, si décevant et intrigant dans mon premier souvenir mais si affable et plein de sollicitude envers Gilberte et moi-même par la suite, et, durant toute la matinée, j'épiai par la fenêtre, comme l'avait fait tant de fois ma tante à Combray, le tohu-bohu des passants indifférents qui ne pouvaient plus rien m'apprendre sur cette funeste actualité que je ne susse point déjà, mais qui me fascinaient pourtant comme si, à travers eux, sur leurs lèvres, dans la gestuelle de leurs mains tournant les pages des journaux, c'était la vie de Bergotte que je voyais encore se mouvoir.

Ce jour-là, un autre événement acheva d'opérer une révolution dans ma vie : Albertine m'écrivit pour la première fois pour me témoigner sa sympathie et me convier à un *five o'clock* chez Mme Bontemps le lendemain. Non seulement je constatai que, malgré l'affliction dont devait par décence faire montre l'entourage des Swann, la vie mondaine ne s'interrompait guère lorsque des émissaires de l'Art trépassaient, mais j'apprendrais plus tard que la tante d'Albertine, en proie à des rêves de grandeur et au dessein de marier sa nièce au plus tôt, avait justement obtenu mon adresse des Swann, et que tous prétendaient voir là une occasion de réunir les « amis » de Bergotte, car, avait décrété Odette, « il n'y a rien de plus triste que les deuils qu'on ne peut pas porter seul ».

Mort à jamais ? Qui peut le dire ? La mort de Bergotte — cette mort si particulière, envoyée par le destin comme un trait d'esprit — m'offrait après tout Albertine là où je ne m'étais jamais figuré qu'elle fût, elle qui s'était constamment dérobée à Balbec, elle dont j'avais si souvent attendu qu'elle retourne voir Elstir et que je ne pensais pas revoir de sitôt, pas même lors du bal chez la duchesse où elle aurait d'ailleurs ébloui tout le faubourg Saint-Germain et prouvé enfin à son gros professeur que malgré son indocilité fantasque, les chaises démolies, les tapis enlevés et le bruit qu'elle faisait au Casino avec les jeunes filles, elle était la seule qui pût vraiment valser, faire tournoyer les esprits de la même façon que Bergotte avait réussi, en son temps, à inspirer à ses lecteurs un tournoiement de pages infinies, un vertige de la beauté, une danse des mots le long les phrases et un goût pour son écriture qui, j'en étais sûr à présent, vivrait pour toujours dans le Temps.

Pastiche n°21

-

Les fantômes de l'écrivain

9 497 signes

2022_03_13_15_36_22_lesfantomesdelecrivain.docx

En regagnant mon domicile, par le gris de décembre, mon regard fut capturé par les vitrines miroitantes des librairies, où de nouveaux ouvrages d'exégèse de l'Œuvre garnissaient les étagères, remplaçant leurs devanciers comme par un mouvement de houle permanente et inexorable, et où des inédits de l'auteur, exhumés récemment par des éditeurs, paraissaient me narguer par leur existence même. Alors que mes amis me poursuivaient de leurs questions insistantes et cruelles sur les progrès de ma composition pour ce concours littéraire (pour l'instant limitée à de vagues silhouettes désœuvrées de baigneuses à Balbec), voici que mon modèle, parti pour un monde meilleur depuis des décennies, cet homme qui aurait pu passer mille fois de mode avec le défilé sans indulgence des générations, s'ingéniait à faire parler de lui, encore et toujours, comme s'il était désormais plus vivant que moi.

Je convoquai moi-même, sans le décider en pleine conscience, les fantômes de son univers en essayant de remonter à la source de ses personnages, des thèmes et des styles de ses livres, me replongeant dans les ouvrages spécialisés, lus et repassés aussi souvent que mon cerveau semblait me l'ordonner, afin de faire renaître une inspiration au plus profond de moi, alors que la page blanche toisait insolemment ma plume. J'en perdais le sommeil dans ma chambre-aquarium à l'atmosphère confinée, et, par une sombre nuit, la frontière entre passé et présent, entre fiction et réalité, céda quand j'entendis, depuis mon lit où j'étais la proie d'une insomnie tenace, une apparition s'adresser à moi.

C'était un homme à la tenue et à l'air distingués dignes d'un plénipotentiaire de la République, projetant l'aura d'un gentleman au goût sûr et honnête. Devant mon incrédulité muette, il s'annonça avec toute l'urbanité dont il était capable : "Je suis l'esprit des concours passés, ceux qui vous ont vus échouer lamentablement dans vos tentatives de vous affirmer comme un auteur digne de ce nom" lança cette ombre de M. de Norpois. "Votre infortune est à rechercher dans votre péché originel, le culte prépondérant du style pour le style. Vos écrits manquent cruellement de fond, comme chez tous ces écrivains contemporains, qui cherchent à briller sans aborder de façon consistante les questions qui font battre le cœur de la France. En suivant plutôt l'exemple de nos auteurs de tradition, vos idées feront la force de votre exposé et donneront une colonne vertébrale à ce fatras de mots que vous disposez pour l'heure sans logique, avec une joliesse naïve et pathétique".

Pris au dépourvu par cette attaque en règle de mes productions passées, je ne sus que répondre mais, quand ce génie inattendu eut disparu, dans un éclair, de mon appartement, je me fis une raison en m'installant à mon bureau pour appliquer ses recommandations cartésiennes et de bon aloi : "La plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant qui enveloppait les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciant, alors que l'Europe était au bord de tensions internationales faisant peser une lourde

menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les nations était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ? C'était sans compter les efforts d'hommes de l'ombre, qui, au cœur de tractations diplomatiques menées avec maîtrise et courage, œuvraient pour préserver les équilibres fragiles de la coexistence des peuples..."

J'étais en train de terminer ce pensum aux idées claires quand le spectre d'une femme à la présence altière et sûre d'elle même vint s'inviter dans ma chambre : "Je suis l'esprit du concours présent, dit-elle, le seul temps qui compte, celui qui voit s'amasser fortune, réputation et place dans le monde, si on sait y faire, mon cher ami. Ne soyez pas sot et arrêtez d'assommer le jury avec des thèmes impossibles, traitez-les donc comme des copains à qui vous raconteriez une histoire bien sentie dans un style qui coule agréablement à l'oreille. Voyons, ces gens sont sans doute trop occupés pour entendre des boniments ennuyeux à périr !"

Sous la férule de cette maîtresse femme, ma plume prit un chemin fort différent : "La plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant ~~avec les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciant~~ ~~alors que l'Europe était au bord de conflits faisant peser une lourde menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les peuples était-il~~ et accueillait à la nuit tombée notre petit clan en route vers un dîner de gala donné en l'honneur de la duchesse. Mais notre humeur s'assombrissait à mesure que l'harmonie du ciel de septembre se déchirait pour arroser les malheureux convives sur la promenade. L'été était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ? Car, pour dissiper notre déception, Odette tenta de ranimer l'enthousiasme collectif en évoquant l'*indian summer*, cette demi-saison rêvée permettant de profiter encore de belles journées malgré l'avancée inexorable de l'année..."

"Ce n'est pas trop mal, maugréa une dernière fois le fantôme de Sidonie Verdurin, ajoutez un peu de *name dropping*, comme dirait notre petit trésor, et vous y serez, mon cher."

Ces petits arrangements avec la littérature n'allaient pas tarder, hélas ! à réveiller un dernier fantôme, un homme à la barbichette noire et au nez en colimaçon. "Petit pan de mur jaune" marmonnait-il en scrutant chaque cloison de mon appartement. M'apercevant au milieu de sa rêverie chancelante, il se ressaisit et s'introduisit ainsi : "Je suis l'esprit des concours futurs, qui vous enchaîneront année après année, car, possédé comme vous l'êtes, je parie que vous ne pourrez vous empêcher de concourir jusqu'à obtenir au moins un accessit, ou, mieux, un texte exprimant enfin votre style, votre vision originale du Monde". Se penchant sur ma feuille, il soupira : "Mais ce récit ne va nulle part, il est anecdotique et surtout il n'éclaire pas son sujet de façon artistique ! Voyez-vous, ce n'est pas tant le sujet qui importe que la manière de le montrer sous les angles les plus inattendus pour lui donner une tonalité plus...comment vous dire...plus jaune !" "Jaune ?" "Jaune, parfaitement ! Comme Vermeer !"

Et, sur ces mots, cet ectoplasme bergottien s'évanouit, plongeant dans l'abîme de la perplexité mes élans d'écrivain balbutiant, peinant à traduire cette dernière intention dans un texte cohérent, sur mon carnet dont la blancheur encore immaculée en début de soirée avait laissé place à un entrelacs de reprises et de griffonnages inaccessible à un œil profane : "La plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant avec les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciante alors que l'Europe était au bord de conflits faisant peser une lourde menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les peuples était-il accueillait à la nuit tombée notre petit clan en route vers un dîner de gala donné en l'honneur de la duchesse. Mais notre humeur s'assombrissait à mesure que l'harmonie du ciel de septembre se déchirait pour arroser les malheureux convives sur la promenade. L'été était-il qui, tel un décorateur de théâtre, semblait procéder à des essais de lumière pendant le repos bien mérité de la compagnie, et irisait le sable de toute la palette du cuivré à l'ambre, en passant par le tournesol radieux.

Cependant, alors que je m'émerveillais de cette fantasmagorie dorée, je songeai que ces naïades jouant dans les dunes de Balbec n'étaient plus les mêmes créatures que celles qui avaient éveillé mes ardeurs de jeune homme et que je ne reverrais plus celle qu'un télégramme avait pour toujours fait disparaître, que je ne verrais plus ce corps qui réchauffait mes mains et mon cœur, le corps d'Albertine. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Il ne me semblait nullement invraisemblable, dans ce décor chaque jour renouvelé par la versatilité des éléments, de la recroiser au coin de la promenade de la plage, comme si ces lieux qui portaient son empreinte, alliés à mon souvenir vivace, pouvaient la remodeler subitement à partir de grains de sable, à l'instar des huîtres qui font naître des perles d'une insignifiante poussière".

"M'enfonçant toujours plus loin dans l'univers fictionnel, je luttais encore avec cette idée de Bergotte d'une transfiguration des êtres et des choses par l'art pendant quelques heures avant de m'écrouler sur mon lit. Quand j'ouvris les yeux le lendemain, je me précipitai à mon bureau, mais aucun carnet n'avait été noirci d'encre pendant la nuit, comme si ma puissance créative, ma capacité d'agir avaient eu moins d'existence concrète que les personnages avec qui j'avais échangé hier et qui avaient laissé dans ma mémoire une empreinte plus que vive. Jetant un coup d'œil dans le miroir, je ne pus retenir un cri, car mon reflet n'y apparaissait plus. Ce que je nommais Moi, à force de manipulation par les créatures de l'imagination, avait-il basculé définitivement dans une dimension immatérielle, voire fictive ? Mon être réel, tangible était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ?...

Pastiche n°22

-

Connais-tu ce pays ou la femme est songée ?

9 931 signes

2022_03_16_15_54_55_connaistucepaysoulafemmeestsongee.docx

Soudain, je me suis levé de bonne heure.

J'avais l'espoir que le sommeil me conduirait jusqu'aux lointains rivages d'un rêve que j'aurai voulu voir se prolonger, celui d'une plage normande, déserte et silencieuse, qu'un soleil bas effleurait encore et qui s'étalait de tout son long.

Fermant les yeux je m'abandonnai au doux bruissement des vagues qui, tout comme le pépiement des oiseaux célébrant les premiers bourgeons, appartient à cette famille de sons capables, se mêlant au silence sans en déranger l'ordonnance, de susciter en nous une sensation de paix et de bien-être et semblent ainsi œuvrer en révélateurs, éveillant notre attention à la qualité de présence inaperçue d'un lieu.

La première fois, un samedi, quelques secondes me furent nécessaires pour admettre que les bruits sourds et intermittents que j'entendais se trouvaient être les battements de mon propre cœur qui, face à un péril imaginaire ou réel mais non moins inconnu d'un moi profond, semblait sonner l'hallali de cet être heureux et paisible que jusqu'à ce jour j'avais été.

Cette peur qui me causait bien des soucis j'étais bien incapable d'en déterminer la cause et d'établir une quelconque association entre ma mémoire et cette émotion qui, répondant à un stimulus inconditionnel, provoquait chez moi ces réveils inopportuns et d'une parfaite régularité, un peu après 6 heures du matin.

Albertine était déjà partie travailler et je ne pus m'empêcher de sourire en apercevant sa tasse, son assiette et ses couverts sur l'égouttoir.

Si ma fonction de bibliothécaire ne constituait en aucune façon une sorte de vocation elle offrait ceci d'avantageux de pouvoir présenter à mon père l'image d'un fils qui prendrait enfin une carrière mais aussi de m'imaginer entretenir quelques accointances avec ce monde auquel j'avais la douce ambition d'appartenir, celui de la littérature, me figurant pouvoir tirer de la fréquentation des livres qui m'entouraient une inspiration qui me serait propre, singulière, éloignée de toute imitation, car si j'avais bien conscience que le pastiche que j'avais pratiqué jusqu'alors et qui susceptible de consolider mes acquis en matière de lecture ou d'écriture appartenait par son caractère mimétique à l'ensemble des rituels sociaux - contribuant ainsi à ma socialisation et à mon acculturation - je souhaitais m'en détacher et mener une réflexion afin de faire émerger quelque chose de nouveau et qu'enfin libéré de mes dernières écorces puériles, j'essayerai sérieusement d'écrire.

Existe-t-il en effet de qualité reconnue en ce monde qui ne soit ce qu'elle est par contraste avec une autre ?

La perspective d'une soirée au 'Français' - Andrée s'obstinait, l'objectif étant de se singulariser du reste du 'monde', à utiliser cette appellation - en compagnie de la 'petite bande' de la Mazarine avait enchantée ma journée et dissipée ma fatigue, attendu que la passion du théâtre,

semblablement à l'état amoureux, parvenait par une forme d'enchantement à me faire oublier l'impuissance de certains jours.

L'intrigue de la 'Double Inconstance' que l'on jouait ce soir-là ne manqua pas de résonner en moi tant l'absence d'Albertine m'apparut, suspendu que j'étais à la magie du texte - deux réalités qui se rencontrent étant sujet à s'aimer en un instant - cruelle comme pouvait l'être celle de Silvia pour Arlequin et, son travail me semblant l'accaparer toute entière ces derniers temps, j'imaginai déjà quelque prétendu prince la retenant en son palais, responsable d'une situation dont j'aurai été bien ennuyé d'en évaluer la persistance, l'impression de notre dernière entrevue suscitant chez moi pour une raison que j'ignorai un sentiment de regret mélancolique.

De même l'éclat d'un joyau dénonce-t-il les émotions du sein qu'il pare, de même l'inquiétude qui pouvait se lire dans mes yeux devait-elle refléter l'anxiété qui était la mienne si j'en jugeais par les délicates attentions, bien qu'insistantes, témoignées par mes amis tout au long du dîner qui prolongea la représentation.

Si Albertine n'avait guère été évoquée lors de nos conversations - l'absence de certains êtres pouvant, à une assemblée, s'oublier aussi vite que leur présence tant les individualités qui la compose semblent préoccupées par elles-mêmes et leurs propres occupations - on s'enquerrait plutôt de ma santé trouvant que je mangeai peu et que j'étais blême.

Parvenus au dessert j'exprimai mon désir de tous les recevoir et suggérai alors de convenir d'une date lorsque sourires figés et regards fuyants soulevèrent en moi une soudaine vague de tendresse. Visualisant parfaitement notre appartement, ses lumières douces, ses livres - cette petite sonate pour violon dont l'auteur, modeste professeur de piano, n'avait à ce jour fait l'objet d'aucune étude sérieuse - cette tasse, cette assiette, ces couverts sur l'égouttoir, toutes ces manifestations de notre petite vie de riens et de détails que je chérissais se présentaient curieusement à moi comme projetés par quelque lanterne magique mais échouaient cependant à offrir une image claire et fidèle d'un visage, celui d'Albertine, qui pareil à ceux des personnages peints par Vermeer semblait posséder un secret dont spectateurs nous serions les destinataires exclus et le tableau le dépositaire.

Cette nuit-là et les suivantes je me réveillai brusquement le cœur battant la chamade et la gorge sèche.

Notre sommeil si peu ancré soit-il, tel un navire soumis à l'océan et à ses vagues plus ou moins linéaires selon le profil du plancher marin qu'il rencontre, nous rapproche pour aussitôt nous en éloigner de la pleine conscience que constitue notre éveil, ultime échouage sur les rives d'un monde bien réel et éloigné de nos rêves, ces réminiscences involontaires qui manquent dans leur recherche du passé leurs tentatives à le ressusciter.

Je ne cherchai nullement à me blottir contre Albertine de peur de la réveiller et décidai de rejoindre le canapé qui avait endossé successivement le rôle d'un lieu de repos, préalablement à

notre rencontre, celui d'un lieu de désir, aux prémices d'une relation naissante, pour terminer en un lieu d'étreintes qui me procuraient un plaisir toujours renouvelé - plaisir que je jugeai coupable lorsque je songeai à ce sofa et à sa provenance car, ayant appartenu à ma tante, je ne pouvais imaginer qu'il ait pu jusqu'alors accueillir d'autres délices que ceux dispensés par une madeleine trempée dans une infusion de thé ou de tilleul, celle-là même qu'elle proposait à ses invités lorsque son état de santé lui permettait encore de recevoir.

La vie étant ainsi faite c'est lorsqu'on s'y attend le moins qu'elle met sur notre chemin des êtres ou des circonstances longtemps espérés - et dont, le temps passant, nous avons cessé de croire en l'existence des premiers et pour ceux qui les avaient déjà éprouvées à la répétition des secondes - il se trouva que pris au cours d'une réunion d'un irrésistible besoin de sommeil je m'endormi profondément et dès lors que mes yeux furent de nouveau ouverts c'est confus et honteux, malgré les sourires et le soutien de mes collègues, que je décidai de quitter le bureau en prétextant une migraine et de me rendre en pharmacie dans l'intention de trouver quelques remèdes à ces insomnies, mais rien n'y fit.

N'eût été un esprit confus tapissant d'un voile brumeux des journées de solitude et de désarroi je me serai volontiers confié à Andrée vers qui mes pensées s'étaient spontanément dirigées mais l'état dans lequel je me trouvais m'ayant occulté le fait que je la voyais à peine ces temps-ci c'est confronté à l'illusion d'un parquet qui me semblait grincer - m'obligeant à m'extirper du lit pour constater que j'étais finalement seul dans cet appartement vide, poussiéreux, comme habité par des fantômes (est-on seulement Mort à jamais ? Qui peut le dire ?) et que pris d'une envie irrépressible de parler à Albertine mais ne sachant ni où elle se trouvait ni l'heure de son retour je m'adressai à cette tasse posée sur l'égouttoir et où chaque matin elle portait ses lèvres - que je décidai, luttant contre un si grand chagrin qu'il assumait désormais pleinement son rôle de pourvoyeur de larmes, de prendre un jour de congé et rendre visite au Dr Cottard - lui qui nous soignait si bien - qui ne manquerait pas d'identifier la source de ces nuits agitées et de ces réveils impromptus dont la ponctualité frisait la perfection.

Quelle étrange idée que celle qui, m'examinant et en réponse à des gestes que je jugeai doux et presque tendres, manqua de peu me précipiter vers le corps de ce médecin pour une étreinte.

Ayant posé son diagnostic je ne fus pas tant surpris par la prescription d'un somnifère à base de chloral que par l'incitation à suivre quelques séances chez un psychologue.

Si j'ai pu adhérer sans peine à la thèse, reléguée depuis dans l'oubli par une psychanalyse que je qualifierai de conventionnelle, de l'existence d'un 'autre moi' qui serait le siège de notre véritable identité, je doutai fortement qu'elle pût m'être utile dans cette affaire.

Contournant son bureau Cottard posa une main sur mon épaule, ma réaction ne se fit pas attendre, j'éclatai en sanglots.

- Pardon docteur, je suis épuisé, je ne comprends pas.

- Ne vous inquiétez pas, tout ira bien.

- Je vais en parler à Albertine. A propos des séances de psy.

- Albertine ? Vous allez en parler à Albertine ?

- Oui. Je ne la vois pas beaucoup en ce moment, à mon réveil elle est déjà partie, elle a de beaux projets. Elle vous en a parlé ?

- Non... Albertine ne m'en a pas parlé. Je ne l'ai pas vu depuis... enfin vous savez... cet évènement... il y a dix jours... la terrasse du Carillon... le 13 novembre... j'habite à deux pas, rue Alibert, j'étais descendu pour aider...je vous ai téléphoné le lendemain... à 6h... dès que je l'ai reconnue... c'était fini pour elle...

Je tente de parler mais mes oreilles se mettent à bourdonner.

Je me vois en pyjama, un téléphone à la main... Bataclan... Stade... Carillon..., le jour se lève, je suis seul et je crie.

Pastiche n°23

-

À la recherche du temps perdu

3 374 signes

2022_03_22_06_59_53_2022alarecherchedutempsperdu.docx

Je vais dans le petit magasin du coin, là où la moitié du village se retrouve, le soir les jeunes, le matin les ménagères, les vieux, les paysans qui déchargent leurs pommes, maintenant en automne, à côté, à un jet de pierre, avec des callosités sur les mains.

Les larmes coulent le long de mon corps, mouillent mes joues et mes lèvres, claquent contre mes lunettes, laissent des témoins. Mon âme pleure, elle est comme une voiture remplie d'eau, les fuites causées par la rouille, l'âge, les dégâts de parking, font suinter l'eau, goutte à goutte, petites gouttes, grosses gouttes, mille gouttes, une petite armée qui laisse derrière elle des flaques d'eau. La pression de l'eau s'accroît, la portière du passager tient encore sur ses gonds. Trop tard, l'âme déborde, cherche son chemin, sous chaque pierre, dans chaque fissure, elle escalade les murs de la maison, ces murs qui, assemblés quatre à quatre, forment une jolie petite maison, elle se plaque contre les fenêtres, sa douce force en enfonce une, irrémédiablement, pour explorer l'habitation, pour la pénétrer, pour la traverser, pour continuer à errer vers la prochaine petite maison, à nouveau le long du chemin, en cherchant.

Mon enfance, à des décennies de distance, maintenant remplie d'un imaginaire transfiguré, est empreinte d'innocence, de voyages merveilleux sur la balançoire dont les cordes sont solidement attachées au bras puissant du tilleul, enraciné à gauche du chemin poussiéreux, boueux de terre selon le temps, enraciné comme les générations de gens dans cette ferme du grand-père paternel.

Le matin, la matinée n'est pas encore avancée, dans l'école primaire, devant moi le vestiaire, des crochets avec des vestes dessus, des bancs, dont des paires de pantoufles, taille 32. J'attends le son de la cloche, l'école, les enseignants me sont inconnus, le tilleul dans le préau ne ressemble pas à celui de la cour de mon grand-père. La balançoire manque, le vent ne fait pas bouger une seule feuille, rien ne raconte les temps passés. **Mort à jamais ? Qui peut le dire ?**

Je joue souvent avec mes cousines. Ce sont les filles de Ruedi, le frère de Fritz, mon beau-père, mais pour moi, ce sont de vraies cousines. Ursi et moi beurons des tartines, nous remplissons une bouteille en plastique de sirop d'orange, nous acceptons parfois que Susanne, la sœur cadette d'Ursi, nous accompagne, mais nous préférons généralement descendre au moment opportun (un peu avec mauvaise conscience, car de chères sœurs et de chères cousines emmènent leur petite sœur et leur petite cousine !) et grimpons comme des adultes importants la colline de droite avec vue sur le Loch (Ruedi et Fritz ont grandi là en bas, maintenant on voit tout au plus une partie des fondations de la maison et de l'étable attenante, les sols sont envahis par les mauvaises herbes, interrompus de temps en temps par une vieille machine rouillée, vestige d'une histoire passée. **Mort à jamais ? Qui peut le dire ?**) et le Hohgant ou la colline de gauche avec vue sur la scierie et le Hohgant.

Le Hohgant nous reflète le ciel d'un bleu merveilleux dans le visage, les jours de brouillard il nous trompe, il joue à cache-cache, et parfois il est si proche, comme s'il voulait goûter une bouchée

de nos petits pains, le cliquetis de la vieille scie, de temps en temps des voitures, des monoaxes, le car postal, remplissent l'air, le permanent.

Pastiche n°24

-

Souvenir d'une tulipe

9 002 signes

2022_03_26_14_17_25_souvenirsdunetulipe.docx

Le mois de Marie, alors si cher à mon âme pour l'élévation poétique qu'il lui procurait, et qu'il m'arrive encore de ressentir quand, venue des effluves florales printanières, la nostalgie empreinte de mélancolie rapporte à mon esprit le souvenir de vacances enfantines encore dépourvues des soucis de l'âge adulte, approchait à tire-d'aile. Les souvenirs, pourtant, ne sont que des morceaux d'un passé parfois incertain tant ils ne correspondent pas à un moment réel mais au ressenti que l'on en garde à travers notre perception et notre sensibilité d'alors. En fermant les yeux m'apparaît néanmoins un printemps déjà bien installé où mon frère et moi aimions à jouer dans le modeste jardin de nos grands-parents chez qui nous venions tous les ans passer les vacances de Pâques en famille. Nous y chevauchions d'imaginaires mais non moins authentiques destriers ; juchés sur nos bicyclettes (qui étaient en réalité celles de notre oncle et de notre père) nous galopions autour du marronnier à la conquête de quelques royaumes perdus au fond des pages des romans d'aventures que je lisais les soirs de périodes scolaires, dans la solitude de ma chambre parisienne, lorsque mon frère était au pensionnat. Notre grand-mère affectionnait ses plantes peut-être autant qu'elle nous aimait nous, ses petits-fils, et si nous avions le malheur de rouler sur une primevère en fleurs ou d'amputer un rosier de certains bourgeons nous étions aussitôt contraints au retranchement dans notre chambre, privés de thé, d'où nous entendions jusqu'à la nuit tombée sonner Dame Carcas comme l'avait jadis entendu sonner Charlemagne vaincu. Du moins était-ce le cas jusqu'à cette année-là, où mon frère fit une chute si spectaculaire qu'il me sembla assister à celle du Phaéton de Jan Carel van Eyck, écrasant ainsi un parterre de tulipes tout juste écloses, aux pétales blancs léchés de flammèches roses, dont la beauté, qui n'avait d'équivalence que leur rareté, faisait, sinon la jalousie, du moins l'envie de tout Combray, en même temps que la fierté de notre grand-mère et celle de son jardinier qui avait créé cette variété alors nommée du prénom latinisé de la maîtresse des lieux. Toute la journée nous attendîmes la sentence, mais étonnamment elle ne vint jamais. Nous ne le savions pas encore, mais déjà la valse insouciant de la feuille morte insidieusement décrochée de l'arbre, planant d'un tourbillon poétique sur la douceur d'un vent automnal dans l'ignorance de son destin qui l'enverrait irrémédiablement se poser dans l'herbe humide, avait commencé.

Aux enfants que nous étions, et malgré les douze ans presque révolus de mon frère, l'on taisait ces choses de la vie, prétextant sans doute que nous ne pouvions les comprendre, ou peut-être par excès de pudeur. C'était surtout par facilité de ne pas avoir à dévoiler un fait que l'on percevait ou que l'on croyait, à tort, honteux. Mais nous constatâmes rapidement que, pour la même raison d'une certaine haute image à laisser paraître, nos grands-parents (et j'entends par là notre grand-père), cette année-là, au contraire des précédentes, ne recevaient aucun ami à dîner. La chambre que je partageais avec mon frère donnait sur la terrasse où les adultes terminaient la soirée installés dans des fauteuils d'osier et le calme de la nuit encore fraîche transpercée de temps à autre par le cri

d'une hulotte. J'étais d'un naturel bavard et j'aimais, avant que de m'endormir, à discuter avec mon frère. Or il advint un soir que Morphée était déjà prêt à l'accueillir dans ses bras. Préférant le rejoindre plutôt que de m'écouter, il rusa (mais je ne compris la ruse que trop tard) en me soumettant l'idée d'ouvrir légèrement la fenêtre afin de suivre la conversation des adultes. Mon frère s'endormi rapidement. Je ne devais trouver le sommeil qu'à l'aube, perturbé que j'avais été par la voix de mon grand-père parvenue clandestinement à mes oreilles. Il expliqua ce soir-là à mes parents, illustrant ses propos d'anecdotes inquiétantes, que depuis des mois ma grand-mère se repliait de plus en plus dans un monde inaccessible à toute autre personne qu'elle, et qu'aux dires du Dr Bridet qui n'y pouvait rien faire, le voyage était sans retour. Me revint alors la scène de notre arrivée qui prit une toute autre dimension. Notre grand-mère avait salué mon frère en l'appelant du prénom de notre père. Nous avions tous deux esquissé un sourire rapidement chassé par le regard noir que nous avait adressé notre grand-père en rectifiant : « Voyons, ne reconnaissez-vous pas votre petit-fils, André ? — Ah oui, ah oui, bien sûr ! » Notre père avait arboré un visage sombre et inquiet tandis que maman avait détourné les yeux vers le jardin. Cette nuit, les vacances prirent le goût amer des endives que la cuisinière nous avait préparées pour notre premier déjeuner, comme un prélude à ce qui suivrait.

Le lendemain, je fis part de mes tourments à mon frère qui s'étonnait de ce que je ne quittasse pas le pied du marronnier sous lequel je lisais, ou plutôt tentais de lire, mais nous tûmes notre découverte à nos parents. Pourtant, si les mots aux formes de pierres ne furent jamais posés entre rive adulte et rive enfantine, nous fûmes témoins d'événements qui, petit à petit, créèrent un gué, et ainsi exemptèrent notre père et notre grand-père, probablement avec soulagement, d'avoir recourt à quelques explications détaillées.

Un matin, notre grand-mère pourtant d'ordinaire la première levée n'était toujours pas parue à l'heure de la promenade quotidienne que nous effectuions en milieu de matinée. Inquiets, nous envoyâmes la servante dans sa chambre ; elle nous revint paniquée, glapissant comme avait glapi la veille le lapin apporté à la cuisine par la cuisinière : notre grand-mère n'y était pas. « Allons, un peu de tenue je vous prie ! », gronda la voix de basse de notre grand-père, soudain aussi blanc que le col de sa chemise. Il organisa les recherches, et alors qu'il s'apprêtait, avec nos parents, à fouiller le village, le double tintement timide de la clochette se fit entendre. La servante des Louvois, qui habitaient la maison voisine, apparue, tenant sous son bras celui de notre grand-mère qui regardait autour d'elle sans expression, chaussée de ses pantoufles et vêtue de sa robe de chambre de velours bleu roi dont le liseré d'or entourant les manches subissait le grattement ininterrompu de ses doigts tremblants et crispés. « J'ai trouvé Madame dans la ruelle derrière la boulangerie. Elle disait chercher sa maman partie en commissions... », nous annonça la voix claire et douce, mais hésitante, gênée, de Célestine.

L'après-midi, maman, chez qui le cœur comportait autant de simplicité que d'amour, autant de compassion que de bonté, fit venir à elle ses enfants, et nous expliqua d'une voix émue que les souvenirs de notre grand-mère s'évaporaient ; qu'il semblait, mais sans certitude, que déjà, de sa vie, il ne lui restait plus que son enfance ; que tout ce qui, dans sa tête, avait vécu après était désormais mort. Mort... Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Devant mes yeux humides, une vapeur s'échappait de la tasse de thé de ma mère posée sur sa coupelle de porcelaine, et sur laquelle un gentilhomme du XVIII^e siècle baisait la main d'une jeune marquise en robe de toile de Jouy. La fumée native du brûlant breuvage exhalait un parfum d'agrumes en s'élevant en veloutes changeantes, fluctuantes comme l'est la vie, ondulant au rythme d'une musique qu'elle seule entendait mais dont je devinais, au travers cette danse, les rythmes tour à tour lents, indécis, rapides, mélancoliques, joyeux, tristes, et les notes parfois hautes avant que d'être basses, presque silencieuses ; puis, fatiguée par tant d'efforts, elle disparaissait en silence, modestement, sans tambour ni trompette, sans laisser d'autre trace que ce fragile et éphémère parfum d'agrumes. Maman tendit les bras vers nous ; son cou était aussi chaud que son cœur.

Malgré tout, comme un édredon le ferait à un corps frissonnant, les jours suivants réchauffèrent mon âme et mon cœur parce que je réalisai que notre grand-mère, si elle n'avait plus d'âge et ne se souciait plus de l'avenir, ni du passé, ni même du présent, vivait cependant entourée d'un amour familial qui parvenait à la retrouver dans ce monde qui nous était inaccessible où elle vivait seule, avec peut-être quelques fantômes, et désormais à l'abri de tout, et nous rapportait comme des messages pour que l'on ne s'inquiétât pas : un sourire, un rire, une phrase joyeuse que l'on ne comprenait pas ; comme il me rapporte encore, d'un temps depuis longtemps écoulé, le souvenir d'un visage aux yeux gris égarés dans on ne sait quelle contrée, un visage portant l'odeur du savon à la fleur d'oranger, un visage aux joues sillonnées, creuses, mais dont la douceur reste imprimée à mes lèvres, quand à chaque retour du printemps éclosent à mon balcon des tulipes aux pétales blancs léchés de flammèches roses, libérant ainsi un parfum de bonheur enfantin et de tendre nostalgie.

Pastiche n°25

-

Sous le masque

8 721 signes

2022_03_27_13_11_29_souslemasque.docx

Toute l'ingéniosité de Mme Verdurin fut employée, cet été-là, à me faire revenir à la Raspelière. De cette villégiature, où la crainte des vagues épidémiques l'avait fait se retirer presque toute l'année, elle me vantait l'air sain, le calme salubre, le doux souvenir des années passées. Ce fut la raison initiale de mon déplacement : j'avais souvent constaté que le retour dans un lieu permet à la mémoire, par la répétition d'une habitude ancienne, de se replonger dans la félicité des temps oubliés, comme parcourir de nouveau un livre aimé permet de se rappeler les charmes de la première lecture.

Je faillis renoncer à ma visite lorsque je me rendis compte, sur le quai du petit train local qui y menait, que j'avais oublié de prendre un masque. Depuis que l'obligation d'en porter partout était levée, je portais fréquemment sans un de ces carrés de tissu friable, et ce, malgré l'acharnement de Françoise à en disposer au moins un dans chaque poche, « au cas z-où monsieur en aurait bien besoin ».

Heureusement pour moi, se trouvaient réunis dans cette gare pittoresque un groupe d'anciens habitués, dont le sculpteur Ski, pour la vie duquel on avait craint, car il avait été victime par trois fois de cette épidémie, dont il avait ainsi connu les différentes « variations », comme disait du Rozier, de plus en plus snob, et depuis sa convalescence, il transportait en permanence plusieurs de ces instruments qui déforment les traits du visage, et dont j'ai remarqué qu'ils masquaient surtout les difformités, de telle sorte que toutes les femmes nous apparaissent jolies, quand elles portent ces becs de papier : qu'elles s'en défassent, nous sommes comme Siegfried découvrant la Walkyrie sans son appareil de cygne, tant la dissimulation a permis à notre rêve de prendre son envol, d'imaginer les plus radieux contours, des traits d'une finesse que la réalité elle-même serait bien incapable de peindre, car cette silhouette que nous croyons avoir déduite n'est qu'un nuage, changeant et mouvant selon les inclinations de notre humeur, et de ces songes dont nous n'avons pas le courage de voir qu'ils sont de vaines imaginations nous ne retrouvons rien dans le triste visage qui se dévoile, et nous oblige à reconnaître que tout notre fantasme est né de ce que nous ne voyions pas, ou mal, « ce qui est, après tout, la fonction première de la *maschera* », commentait Bichot pendant que je couvrais mon nez du masque offert par Ski.

Une partie du voyage fut consacrée aux démonstrations étymologiques du professeur, de qui j'avais perdu toute estime depuis qu'il s'était lancé dans sa carrière de journaliste sans esprit, qui rappelait que le latin *masca* désignait aussi les spectres et les démons, ce qui permit à madame Cottard de l'interrompre par une tonitruante tirade sur « l'enfer » de la « situation actuelle ».

Mais ces discussions ne parvenaient qu'à ma conscience la plus superficielle. En effet, j'avais remarqué dans notre compartiment une jeune personne dont la physionomie, bien que cachée en partie, me tourmentait, sans que je ne sache pourquoi. Pour quelle raison ce visage me provoquait-il une si vive douleur ? Ces gros cheveux bruns, qui dépassaient par mèches d'une casquette mise à la

garçonne, les avais-je déjà vus ? Ces pommettes généreuses, à la couleur d'abricot, ou de crème, ou plutôt, à la couleur d'une rose qui serait née d'une pêche, me causaient un désespoir, alors même que leur charme aurait dû me ravir. Et ce grain de beauté, qui surmontait un sourcil arqué de façon espiègle, agrandissant des yeux que la distance me faisait voir bleus ou verts, ou mauves, troublait et attristait mon âme, sans que je comprenne pourquoi.

La princesse Sherbatoff remarqua mon observation prolongée. Elle s'inclina vers moi, et les bosses de ses lèvres refaites s'ouvrirent pour laisser passer un de ces murmures dont elle avait pris le secret, depuis qu'on l'avait crue morte, alors qu'elle avait seulement disparu pour se faire injecter je ne sais quels poisons destinés à empêcher les rides de s'emparer de sa laideur : « Je vois qui vous rrregarrrez. Vous voulez savoirrr qui est-ce ? »

Quel lien pouvait-il y avoir entre cette jeune sylphide qui me poignardait sans le savoir, et cette maquerelle endimanchée qui voulait agrémenter mon désir ?

« Vous savez, je suis l'amie de Sidonie, je peux vous dirrre qui elle a invité. Vous ne voyez pas son instrrument ? »

En effet, une boîte noire était posée sur les genoux de la désespérante créature. Le goût paradoxal de Mme Verdurin pour la musique me fit comprendre : voici la recrue qu'elle avait dénichée pour remplacer Morel, dont le nom même était interdit depuis qu'il avait connu cette fin déplorable dont toutes les gazettes parisiennes avaient fait leur Une pendant plusieurs semaines.

Mon émotion augmenta : ainsi cette exaspérante Lorelei passerait la soirée avec nous, et je la verrai jouer, développer les mélopées de son chant de sirène, pour abattre mon cœur encore plus violemment ! Je n'eus pas l'occasion de demander des détails à la princesse Sherbatoff, car Bichot voulut absolument savoir son avis sur les plus récentes manœuvres russes. Il était vrai que la situation de l'Est était plus que préoccupante, mais quelles informations espérait-il obtenir de cette énorme radoteuse, qu'il n'avait pas déjà lue dans les journaux ? De russe, la princesse n'avait que l'accent et les diamants.

Je n'écoutai pas sa réponse, absorbé par la rêverie causée par la charmante enchantresse à l'autre bout du compartiment. Je me sentais enchaîné malgré moi à ce masque trompeur, à ces sourcils et ce regard qui me causeraient, je le pressentais, des déplaisirs amoureux. J'eus l'idée de les combattre, d'abord et, je ne sais pourquoi, je me ravisai. Et bientôt, accablé par la morne soirée et la perspective de tristes lendemains, je voulus connaître le goût de ses joues si onctueuses. Mais à l'instant même où la pensée confuse des saveurs d'abricotine toucha mon esprit, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Une nostalgie délicieuse m'avait envahi, isolé, en me rendant les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire. Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu. Cette songerie de rose crème, c'est celle que j'avais quand je contempiais Albertine, celle-là même qui m'impatientait tant quand je l'amenaï à la Raspelière, il

y a tant d'année, et que j'avais grande hâte que la soirée, la nuit, la matinée soit passées, dans l'espoir de me retrouver seul avec elle, avec sa douceur, sa beauté, sa chair colorée par le plaisir. Le souvenir d'Albertine m'avait tout à fait quitté : la forme de ses joues ou la couleur de ses yeux avaient désertés ma mémoire, qui s'était intéressée depuis à des expressions plus récentes, des images plus neuves. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, plus frêle mais plus vivace, le désir reste encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à porter sans fléchir l'édifice immense du souvenir.

Cet espoir sans cesse renouvelé de goûter Albertine ne m'avait pas quitté, et la force de mon émotion ne venait que de ce qu'elle m'avait causé : l'extinction de mes joies, la ruine de mon plaisir, qui depuis m'apparaissait enterré comme mon cœur. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Peut-être que des cendres de mon désespoir pouvait encore se dresser la flamme de l'espérance : car ce que j'avais connu avec Albertine, je pouvais désormais l'éviter. Et cette jeune violoniste pouvait être celle qui me guérirait de mes tristesses. Avec elle, je pouvais peut-être entreprendre ce que je n'avais pas osé, et guider plus sûrement mes pas, en sachant ce qu'il me fallait éviter.

Tout le reste du trajet, je contemplai cette possibilité : celle de m'attacher cette jeune personne et de vivre avec elle le rêve tant espéré qui m'avait habité autrefois. Déjà, je m'imaginai faire prendre des renseignements sur elle, pour savoir ses fréquentations, ses amies, éviter le drame d'un goût trop pareil au mien. Je l'installai chez moi, et l'empêchai de sortir, lui commandai les robes et les corsets pour ma seule délectation.

Quand le train arriva, j'étais dans un tel état que je faillis ne pas descendre avec les autres. Hors de la gare, en montant dans les voitures que Mme Verdurin avait fait venir exprès pour nous, la princesse Sherbatoff me prit par le bras, et me dit : « Venez, je vais vous présenter. » Elle m'amena vers la délicate violoniste. Celle-ci retira son masque, et je faillis m'effondrer de honte pendant que la princesse disait :

« Voici monsieur Mourret, premier violon de l'orchestre de Vanves. Monsieur Mourret, voici un de vos plus fervents admirateurs. »

Pastiche n°26

-

En souvenir de Sylvanus

10 194 signes

2022_03_28_08_11_11_ensouvenirdesylvanius.doc

Je commence à compter les années que je puis espérer encore de vivre pleinement ; mais je sens mon âme devenir sombre et mélancolique, chaque fois que l'une d'elle s'enfuit, s'en va retrouver les autres, les disparues, et se blottir, comme un oiseau fragile dans son nid douillet, en l'abîme noir et sans fond du temps où, comme des objets qui s'empilent les uns sur les autres dans un magasin d'antiquité, s'entassent les souvenirs passés. Certaines années de ma jeunesse, pourtant, où se déroule, page après page, le livre de ma vie, me réapparaissent parfois comme les années les plus lumineuses que j'eusse le bonheur de vivre, de belles années qui me laissent comme dernière image, à présent que les approches de la mort étendent sur mes yeux comme un voile de ténèbres, un éblouissement de soleil. Parfois un parfum ou un geste, un roman ou un tableau vous ramène brusquement en arrière. Ainsi il me suffit de poser les yeux, comme je le fais à cet instant, sur le petit tableau peint par Sylvania, posé sur un chevalet dans le salon, pour que revienne le souvenir de cette journée de novembre qui, dans les lointains enténébrés de ma mémoire, s'éclaire avec autant de netteté que si la gerbe lumineuse d'un projecteur de théâtre, traversant la nuit lourde, venait se concentrer sur elle.

A cette époque, quoiqu'elle fréquentât assidûment les galeries de peinture à Paris où le goût qu'elle professait pour la peinture moderne l'entraînait, et cela bien souvent au grand désespoir de mon père qui ne pouvait souffrir que sa respectable épouse s'exhibât dans de tels lieux dédiés à l'art futile des Impressionnistes et autres fauvistes dégénérés, ma mère s'opposa à ce que je prisse le chemin du domaine des Charmilles pour rendre visite à Sylvania dont la sulfureuse réputation qu'il s'était faite, bien avant ma naissance - lors des somptueux dîners que le marquis Exupère de Saint-Egrève se plaisait à donner dans son hôtel particulier du boulevard Haussmann - se répandant comme traînée de poudre dans les petits salons de la bourgeoisie de province, ne pouvait que l'effrayer, autant que s'il se fût agi d'un démon coupable des plus abominables crimes que la nature humaine pût commettre. Il est vrai que, portant un gilet de soie jaune provoquant, le peintre, alors tout jeune homme, s'était opposé bruyamment à ce que Pierre-Antoine Chabrior, grand prix de Rome et ami du duc de Guermantes, exposât son grand tableau qui figurait La Naissance de Vénus, au salon de 189., soutenant qu'une peinture aussi pompière et visqueuse ne se pouvait comparer qu'à de la chair molle de poulpe, et qu'elle ne devait être déceimment exposée au regard de tous. Néanmoins, je plaidais la cause de ce peintre admirable qui s'était retiré définitivement dans sa propriété des Charmilles, et suppliais ma mère de me permettre de rendre visite à l'immortel auteur du scandaleux Déjeuner au soleil ; elle refusa d'abord, puis, après que j'eusse beaucoup insisté, elle se ravisa en me conseillant de ne pas trop tarder au retour car le lieu-dit Bois de Houx où, d'après la légende locale, le garde-champêtre de Val d'Ombray, en s'égarant dans la nuit froide de janvier, s'était vu saisir les pieds par une main invisible et entraîné dans un petit étang encombré de nénuphars et autres fragiles lentilles, lui paraissait un endroit dangereux que le jeune garçon que

j'étais alors, souvent impétueux et téméraire, se devait de traverser avec précaution, non pas à l'heure où les choses commencent à s'estomper dans les vapeurs de la nuit qui approche, tremblantes et indécises, mais en plein jour, dans l'éclatant soleil du midi. Le lendemain, qui était le jour où je devais rendre visite à Sylvanius, je m'éveillai de bonne heure, fis ma toilette et, après que j'eusse fait la promesse à ma mère, de rentrer avant que la nuit ne tombe, je posai sur ses deux joues roses, pleines et fraîches comme l'étaient les oreillers de mon enfance, un baiser tendre et sonore.

Je marchai, un bâton à la main, éprouvant, à l'aspect de quelques maisons blanches isolées dans la campagne et entourées de ceps de vigne, un profond sentiment de bien-être et de doux repos. Il y avait cependant, à mesure que j'avais sur le petit chemin semé de cailloux, en ce jour de grande grisaille, comme une tristesse latente qui s'infiltrait en moi, et qui m'enveloppait, ainsi qu'un linceul, d'une grande mélancolie. En pénétrant plus avant dans la forêt, j'aperçus, au loin, baignant dans une buée fine, un voile blanc, épais et transparent, qui flottait au ras du sol et en dissimulait les contours noirs et rugueux, la demeure de Sylvanius. Je marchai quelques minutes sur un chemin parsemé de gravier et vins m'arrêter devant une grande entrée dont le perron était abrité par une vaste marquise. Après que j'en eus gravi les marches larges et basses, je tirai le cordon de la sonnette de la porte d'entrée. Un domestique tout de noir habillé, grand, fort, la face blanche, l'air grave, se présenta sur le seuil. Je lui dis brièvement que je souhaitais rencontrer M. Sylvanius. Il me dit, d'une voix que je trouvais particulièrement pénible, une voix dont la tessiture, en s'étendant dans les aigus, ne laissait pas d'agacer mes tympans déjà fragiles : « Fort bien. Mais ne fatiguez pas trop le maître. Je vous conduis à son atelier. » Puis, avec une inclination de tête, il me pria de le suivre. Comme ce majordome guindé, que je suivais timidement, poussait la porte du grand atelier de son maître où j'éprouvai tout à coup, en franchissant le seuil, une légère sensation d'étouffement, je me trouvai en face de Sylvanius, affaissé dans un large fauteuil, sec et maigre, vêtu d'une blouse blanche, avec un visage étroit et pâle dont la barbe grise et taillée en pointe, le large front ridé, les joues blêmes et creuses, la dureté métallique de ses petits yeux gris ombragés de sourcils broussailleux, pouvaient faire croire que, par la seule volonté de quelque puissant génie, le modèle du vieillard en rouge peint par Rembrandt avait définitivement reçu la vie et enjambé le cadre du tableau. Il m'invita à m'asseoir. Je dis avec humilité combien j'admirais son œuvre, et lui demandai s'il travaillait à une œuvre nouvelle. A ces mots, le vieil homme se leva brusquement de son fauteuil, et, roulant de gros yeux, où brûlait une flamme vive, appuyant sa main avec familiarité sur mon épaule, me parla haut, comme à un vieux camarade, en me désignant d'un doigt accusateur le tableau recouvert d'un drap blanc qui trônait au milieu de l'atelier. Il me dit, avec emphase et lyrisme, étalant avec fracas la puissance oratoire de sa parole. L'œil effrayé, je l'écoutais en tenant la bouche ouverte, comme pour boire le vin enivrant de ses paroles. Sylvanius continuait de parler avec agitation lorsque, saisissant le drap blanc qui recouvrait la toile, il l'arracha d'un geste

volontairement théâtral et découvrit le plus beau tableau que j'eusse jamais vu ; oui, depuis longtemps, dois-je le dire, je n'avais pas éprouvé une émotion aussi forte. J'étais ébloui comme quelqu'un qui passe d'une pièce obscure à une salle vivement éclairée. Un glaive soudain ne m'eût pas autrement frappé ; et mon cœur et mes yeux, rivés à la toile, ne perdaient rien de cette œuvre admirable que je regardais d'un œil fasciné comme si j'eusse été en présence d'une apparition céleste. Elle figurait, avec une exactitude maniaque, une infinité de détails que seul un scientifique, l'œil collé à son microscope, aurait pu déceler dans son obscur laboratoire, un paon bleu juché sur un mur de briques jaunes, et dont la queue triomphale, en faisant la roue majestueusement, étalant un essaim d'yeux absolument fabuleux, semblait se détacher de la toile et s'animer, par je ne sais quelle merveilleuse opération d'optique, entre le tableau et le spectateur. Dès que Sylvanius s'aperçut, en me regardant le détailler, que le tableau me plaisait beaucoup, il dit : « C'est mon dernier tableau ... de chasse ! » Il s'allongea dans son fauteuil, comme dans une chaise longue de convalescent, et me parla encore un peu, la voix exténuée. Puis, en respirant avec difficulté, il fixa les rideaux de la fenêtre qui laissaient voir les branches dépouillées des arbres du jardin, que le soleil à son déclin rougissait de ses derniers rayons.

— Regardez le soleil, jeune homme, qui se meurt. C'est ainsi que j'aurais dû peindre, dans un dernier soupir.

Ces quelques mots me bouleversèrent ; je sentais bien que les heures exquises que je passais avec le peintre n'étaient pour lui, déjà fatigué et malade, qu'un court répit, que quelque chose de funèbre planait déjà sur son avenir, et que le bonheur que nous partagions, ce jour-là, amènerait fatalement un terrible lendemain. Il se tut. Son visage, à présent, semblait fermé, froid et sourd, pareil à un mur, et comme caché sous le voile pudique d'une souffrance infinie et muette ; sa bouche rentrée était comme scellée ; il n'y avait plus rien de caressant ni de parlant dans ses yeux immobiles, perdus dans le vide et remplis d'ombre. Je le vis s'endormir, la bouche ouverte, les mains croisées sur sa poitrine, et dans le sommeil qui l'avait pris si soudainement, il y avait quelque chose d'inanimé, de sépulcral, de mortuaire dans son visage austère qui était vraiment beau, finement dessiné, et comme taillé dans le plus beau marbre de Carrare. Immobile, couché sur son lit de comme un gisant sur sa literie de pierre, les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine, je n'oublierai jamais ce visage maigre et pâle dont la barbe épaisse et longue enveloppait solidement les contours du menton, poussant ses brindilles à droite et à gauche, et grimpant aux joues ainsi qu'une feuillée de chêne.

Quelques années plus tard, en arrivant chez moi, je décrochai promptement le téléphone et, retentissant à mon oreille comme un violent éclat de tonnerre, je chancelais à ces mots, prononcés par mon ami Marcel, d'une voix vibrante et éplorée : « Notre cher Sylvanius est mort. »

Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Personne. L'immortalité, que l'Académie française lui avait refusé de son vivant, c'est la postérité qui la lui a offerte en exposant son œuvre la plus célèbre au musée du Louvre.

Pastiche n°27

-

La pelisse de Marcel Proust

9 890 signes

2022_03_28_12_48_42_20220331lapelissedemarcelproustcalibri11.docx

*« Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »*

Alphonse de Lamartine, « Milly ou la terre natale »

Il y avait là, dans l'une de mes poches, une truite gluante dont la seule pensée me donnait la nausée. Werner m'emmenait avec lui dans toutes ses parties de pêche, lorsque le temps devenait incertain et que les températures matinales un peu basses ne lui permettaient plus de sortir en bras de chemise. Il m'appelait vulgairement « son manteau d'hiver », mais commençait à me porter dès la fin de la mi-saison automnale, sans doute à cause de mon côté pratique, avec mes poches qui pouvaient contenir des prises allant jusqu'à 4 livres. Je sentais la truite se débattre en vain, elle se cambrait en tous sens, tachant de sa poisse visqueuse les doublures satinées de mes grandes poches de velours.

Mon nouvel acquéreur n'avait ni la délicatesse, ni la notoriété de mon ancien propriétaire, vous, Monsieur Marcel Proust. Les poissons écailleux avait remplacé vos billets écrits à la va-vite où vous saisissiez, afin qu'elles ne s'échappassent pas pour toujours, les idées et les mots qui venaient troubler votre esprit. Ah que je regrettais ces temps bénis où j'appartenais à quelqu'un du monde qui, jamais au grand jamais, n'y aurait déposé la moindre chose capable de me salir ! Werner et vous ne chassiez pas les mêmes choses : lui pêchait des truites et vous, vous capturiez les mots. Je me souviens de la douceur de votre peau lorsque vous glissiez vos lettres en moi. Discrètement, je m'amusais à imaginer les lignes que vous aviez écrites d'un trait et celles qui, plus revêches à se laisser dompter, vous avaient demandé d'y revenir encore et encore, nuit et jour parfois, pliant et redépliant indéfiniment la fine feuille de papier que fièrement je cachais. Je me sentais porteur d'un secret magnifique, le dépositaire d'un écrit sauvage qui un jour traverserait les siècles, et je m'appliquais de toutes mes forces à lui offrir le plus beau des écrins. Tel un berceau royal, j'abritais les balbutiements d'une création littéraire fraîchement née. Je me faisais fort de la garder bien au chaud jusqu'à son éclosion. La suite était votre secret, vous possédiez ce don si particulier pour travailler ces ébauches, vous les nourrissiez de votre énergie, vous les éleviez tel un père attentif afin de redresser celles qui semblaient bancales, vous apportiez de la musique à ce qui sonnait faux et sous vos mains, les passages les plus fragiles s'affirmaient bravement. Alors l'ébauche devenait phrase et la phrase prenait son envol, aspirant à l'ultime privilège de venir composer le corps agrégé de votre unique enfant : votre Recherche.

Combien de fois ne vous ai-je entendu tempêter à son sujet, jamais contre elle bien entendu, vous la chérissiez trop pour cela, mais contre tous vos admirateurs qui, pensant vous flatter au plus

haut point, vous vexaient au contraire en conférant à votre personne une importance bien supérieure à votre œuvre ! Nulle autre chose à vos yeux n'était essentielle comme elle et je vous revois rougissant de honte, vous vous faisiez l'effet d'un gredin, d'un coquin opportuniste qui, en se revendiquant comme père d'un tel édifice, lui volait au passage de précieuses secondes d'éternité. Personne ne devait éclipser votre cathédrale, pas même vous, comme ces hauts sapins à la silhouette imposante qui au plus fort de l'été recouvraient de leur ombre les villages alentours, condamnant à la nuit perpétuelle leurs occupants flétris par une vie sans soleil.

Avec vous, Monsieur Proust, longtemps je m'étais levé tard. Jamais vous ne m'aviez enfilé avant la fin de la soirée, car pour vous qui pour avoir si souvent joué avec le temps aviez fini par en inverser totalement le cours, le jour était devenu votre nuit et la nuit, votre journée. Il en allait ainsi pour tous ceux qui plaisantaient un peu trop avec la vie.

Nous habitons tous les deux un très bel appartement du boulevard Haussmann. Pendu confortablement au porte-manteau du vestibule, j'attendais patiemment que votre bonne Céleste me décrochât et me jetât délicatement sur vos épaules, avec toute l'application maternelle que la brave femme mettait invariablement dans chacun de ses gestes à votre égard. Je comprenais alors que le temps était venu de traverser les rues de Paris pour visiter telle ou telle comtesse, marquise ou princesse en leur hôtel particulier.

Mais les soirs où je m'amusais le plus follement étaient ceux, très fréquents, où nous allions dîner au Ritz. A votre arrivée là-bas et à l'inverse de tous les autres convives, vous ne me quittiez pas, vous ne me laissiez pas à l'un de ces valets de pied qui vous arrachait des mains de votre maître, vous jetait sur un cintre, puis vous enfermait dans un dressing humide et froid, vous privant ainsi de toutes les réjouissances de la soirée. Non, Monsieur Proust, vous n'étiez pas de ceux-là, vous me compreniez et m'emmeniez avec vous dans la magnifique salle de réception, puis vous m'allongiez précautionneusement tout à côté de vous, à la manière d'une mère envers son enfant, sur la banquette qui vous était réservée à l'année. Vous arriviez là toujours seul, mais très vite, une foule de jeunes gens venait vous saluer.

*Oh ! Combien de fessiers, combien de vice-rois
Qui sont venus joyeux pour s'asseoir sur moi
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans un Paris sans foi, par une nuit sans lune
Sous l'aveugle arrogance, des jeunes gens réjouis*

La frivolité de cette compagnie ne vous faisait pas d'amis, et c'est avec moi que vous rentriez chez vous toujours seul. Les rues de Paris au petit matin étaient désertes, je sentais la chaleur de votre dos contre moi, la fragilité de vos bras et je me gonflais d'orgueil en pensant au privilège que j'avais de protéger des morsures du froid l'alchimiste des Lettres, l'homme qui mieux que personne savait transformer les mots en or. Une fois revenu à l'appartement, vous m'emportiez avec vous jusqu'à votre chambre où vous me déposiez délicatement sur le lit avant de vous coucher. Les jours où vous ne trouviez pas le sommeil, je vous observais du coin de l'œil – que votre beau visage était raffiné, quel acharnement au travail mettiez-vous jusqu'à point d'heure ! –, votre plume incandescente filait sur le papier et avec elle vous brûliez le temps jusqu'à l'orée de vos forces, car ce n'était qu'à l'ombre des soupirs que vous sembliez parvenir à donner le meilleur de vous-même. La fatigue altérait alors votre lucidité et pas à pas vous vous enfoncez en vous-même jusqu'au *Monde des Rêves*, là où votre imagination avait enfin libre cours, gonflant et bombant le torse sans entraves et la vie elle-même y paraissait plus dense. Comme vous étiez plus gourmand que le commun des mortels, vous rêviez même en plein jour, tel un élève dissipé qui en classe s'échappait du regard par la fenêtre, préférant aux faces boursoufflées de ses professeurs, la compagnie des muses dans la douceur d'un matin. Puis finalement, quand repu d'allégresse je voyais votre esprit revenir en vous, je devinais derrière vos pupilles brillantes et dilatées tous les trésors rapportés de ce *Pays de Cocagne*, des idées foisonnantes, mille matériaux précieux pour vos écrits à venir.

Les jours qui précédèrent le grand départ, alors que votre corps déclinait, vous étiez si excité – je vous revois encore, sautant de mot en mot, ah quel bonheur de constater que la chair diminuée n'entravait en rien une telle intelligence ! – et, même incapable de vous lever, votre esprit continuait invariablement ses voyages chimériques, il avait une œuvre à terminer, le vagabond avait passé tellement de temps hors de votre corps qu'il avait pris l'habitude de ne plus s'y attacher.

La dernière nuit pourtant, Monsieur Proust ne parvint pas à rentrer en lui. Son âme avait beau frapper à la porte, son corps lui en refusait l'accès.

Alors, je compris qu'il fut.

Depuis fort longtemps, plus personne n'était inconsolable quand on pensait à vous et le manque immense que votre départ avait laissé dans le cœur de vos proches s'étant estompé avec leur propre disparition – votre chère Céleste fut sûrement la dernière à garder en elle la résonance physique de vos discussions, oh que votre douce voix la faisait vibrer lorsqu'elle vous écoutait religieusement ! – on aurait pu vous croire emporté pour toujours.

Mort à jamais ? Qui peut le dire ? On ne meurt jamais vraiment quand on laisse derrière soit une œuvre dont on peut affirmer qu'elle nous ressemblait ou mieux encore qu'elle était nous, intimement nous. Grâce à elle, vous viviez maintenant dans des cœurs innombrables, car l'Art a ce pouvoir de prolonger la vie des âmes. En un sens, la Recherche vous rendait immortel, remboursant ainsi au centuple la dette qu'envers vous elle avait contracté.

Aujourd'hui, mes jours s'ennuyaient dans un temps perdu au bord d'une rivière où rien ne venait troubler le silence alentours que les sauts chaloupés de quelque truite argentée. Lové dans l'herbe aux pieds de mon nouveau propriétaire, Werner, je mesurais la malchance qui m'avait frappé, celle de vous avoir survécu. Souvent je pensais que le destin m'aurait été moins funeste si on m'avait jeté aux oubliettes ou confié à une friperie après notre séparation.

La persistance de votre souvenir me hante, Monsieur Proust, chaque seconde, chaque heure, et chaque jour mon esprit fatigué réclamait une nouvelle alimentation que rien ni personne ici-bas ne semblait en mesure de lui prodiguer, et j'avais beau fouiller mes doublures ou me retourner en tous sens comme une simple veste, la comparaison avec vous amenait de la fadaise à tout ce que je considérais.

Alors je m'évadais dans de longues rêveries pour ne pas devenir fou et inlassablement, mon esprit de manteau foulait les rivages de vos paradis perdus avec l'espoir inavoué de vous y rejoindre un jour.

Pastiche n°28

-

Longtemps je me suis cru mortel

9 503 signes

2022_03_28_21_09_18_concoursdepastichesproustiens2022.docx

Le salon de Madame de Cambremer bruissait quand j'y pénétrais en cette belle fin d'après-midi d'été où régnait cette lumière si originale qu'on ne peut retrouver que dans certains tableaux de Poussin au Louvre comme à Chantilly. Je sentis immédiatement que quelque chose se passait et que j'étais l'objet de l'attention de tous, ce qui ne pouvait manquer de me mettre mal à l'aise, comme si je n'étais pas le bienvenu ou qu'au contraire je n'étais que trop attendu. Je savais déjà de quoi il s'agissait mais ma surprise vint de ce que je ne pensais pas que cela pût survenir aussi vite. J'avais à peine eu le temps de publier à compte d'auteur le premier volume de mon roman *A la recherche du temps perdu* après que deux éditeurs l'avaient refusé, et je m'étonnais que l'on pût en parler déjà alors que je ne l'avais qu'à peine fait porter. Je craignais un scandale, j'étais partagé entre le désir de plaire que les refus des éditeurs avaient déjà entamé et le risque que mes relations mondaines ne se reconnaissent dans mes personnages de roman au point qu'ils ne veuillent plus me fréquenter dans les salons ou ailleurs. C'est pourquoi j'avais pris soin, et pas seulement pour les raisons que je viens d'évoquer mais surtout par choix esthétique, comme deux artistes assis côte à côte en face d'un paysage peignent au même moment deux œuvres si différentes qu'on pourrait dire qu'elles ne se ressemblent pas mais où pourtant le sujet est la Seine à Rouen, un pont l'enjambant et la cathédrale apparaissant au loin dans le soleil couchant, de prendre mes précautions et d'affirmer mon style, mes ambitions littéraires n'étant pas de plagier le journal des Goncourt, afin que mes personnages soient un tel mélange de caractères, de traits, de façons de parler, de gestes, de comportements, empruntés à tant de personnes que j'avais fréquentées ou non, de personnes que j'avais à peine aperçues, de personnes dont on m'avait parlé en bien comme en mal, de personnes vraies ou sorties de mon imagination, qu'aucune de mes fréquentations ne pût les reconnaître et s'y reconnaître au point même qu'il m'arrivait de m'y perdre et que je dusse revenir parfois sur ce que j'avais écrit parce que mes propres héros, je finissais, en raison des nombreux détails picorés ici ou là, par ne plus les reconnaître. Cette prudence était sans doute une forme de lâcheté dans mon entreprise de romancer ma vie ou de la rendre réelle car ces hommes et ces femmes que j'avais eu tant de mal à fréquenter étaient devenus une de mes raisons de vivre mais aussi le matériau de ma vie d'écrivain et je ne souhaitais rien moins que de les conserver. Le personnage de Madame de C n'était pas la copie parfaite de la Madame de Cambremer que je connaissais, elle était un assemblage comme la réelle Madame de Cambremer m'avait servi en la découpant en morceaux à composer le patchwork de la duchesse de G, du baron de Ch, d'Odette de C ou de Charles S. Les personnes réelles qui m'inspiraient étaient d'ailleurs si bien transformées dans le roman qu'il m'arrivait de mélanger la vraie Madame de Cambremer comme la fausse Madame de C avec la vraie et la fausse Madame Verdurin ou avec le vrai et le faux Morel comme lorsque l'on se réveille au lendemain d'une nuit peuplée de rêves et que l'on ne sait plus où finit le songe et où commence la réalité. Je sentais donc

que les regards se tournaient vers moi et qu'en même temps, ils m'évitaient : la situation devenait gênante car si tout le monde ressentait le malaise personne n'avait envie de le dissiper.

J'aperçus Bergotte dans un coin de la pièce. Il me fit un signe discret du bout des doigts que je pris pour un encouragement car ce furtif mouvement émanant d'un être si timide avait la même signification pour moi que si Robert de Saint-Loup, dont chacun connaît l'exubérance des sentiments, avait lancé ses bras en l'air en poussant un cri perçant au travers de la pièce. Madame de Cambremer fondit sur moi. « On fait le cachottier ? Je ne savais pas que je recevais dans mon salon, outre Bergotte et Anatole France, un nouveau romancier cherchant à percer. » Je baissais les yeux ne sachant pas à quel moment surviendrait l'attaque, ni quelle partie de ma sensibilité elle atteindrait. Bergotte s'était rapproché, s'attendant à ce que je succombe à une violente agression, mais il n'en fut rien. « Vous m'avez lu ? osais-je demander avec naïveté. -- Mais bien sûr que non ! Comment aurais-je pu vous lire puisque vous ne m'avez même pas fait porter un exemplaire de votre roman ? » Je regardais Bergotte, quémendant un regard qui n'arriva pas malgré la grande complaisance qu'il me portait, tout en implorant son pardon car à lui non plus je n'avais pas fait porter le livre, puis me tournait vaillamment vers Madame de Cambremer qui était connue pour son grand souci des arts qu'elle affichait à toute occasion afin que l'on n'oublie jamais sa détestation de Chopin, son goût immodéré pour Monet et Elstir et son wagnérisme militant, et lui dis « Je n'ai pas commencé la distribution... - Quel menteur ! » Elle avait dit cela très haut pour que tout le monde l'entende, « Il faut bien que je l'aie appris de quelqu'un... »

« Qui l'a lu ? » demanda l'obscur avocat dont l'auteur préféré était Paul Bourget qu'il portait aux nues à l'égal de Rousseau ou de Montaigne de même qu'il clamait, en pensant que son absence de goût serait effacée par la détermination de ses convictions, que Le Sidaner était bien supérieur à Elstir. Madame de Cambremer se tourna vers lui, embarrassée par son mensonge initial : elle avait dit ne pas avoir lu mon roman pour pouvoir me reprocher de ne pas lui en avoir fait porter un exemplaire mais elle ne pouvait plus dire ce qu'elle avait sur le cœur car elle aurait montré à tous qu'elle avait menti. Elle avait pourtant des ressources pour se sortir de tous les mauvais pas de la vie mondaine, rien n'aurait pu l'empêcher d'avoir raison. « On m'a dit même qu'un de vos personnages me ressemblerait et que cette ressemblance ne serait pas flatteuse, voire même un peu choquante... » Elle se mit à parler des personnages que j'avais créés avec une assurance telle que je me demandais si ce n'était pas elle qui avait écrit et si elle n'avait pas oublié que la minute précédente elle avait affirmé haut et fort qu'elle n'avait rien lu. Elle ne dit pas un mot sur le style, elle aurait pu critiquer comme je l'entendis plus tard venant d'autres bouches « les phrases sont un peu longuettes » ou « on s'y perd » car seul le portrait chinois l'intéressait : elle voulait absolument mettre des noms sur les personnages et elle semblait y arriver mieux que moi bien qu'elle se trompât avec un zèle amusant. Je repensais, pendant qu'elle parlait, à une conversation que j'avais eue un

jour avec Bergotte, sur les allers et retours entre la vie réelle et la vie romancée, lui qui craignait tant de se fâcher avec ses proches qui auraient pu se reconnaître dans ses personnages, surtout en raison de leurs défauts. A l'inverse, il prétendait qu'il fallait beaucoup de temps à quelqu'un pour qu'il se rende compte qu'en lui disant des choses agréables il s'agissait de flatterie ou, comme l'aurait dit Charlus, d'un intéressé « cirage de pompes », mais qu'il était encore plus difficile de comprendre que les défauts des autres qui nous sautaient au visage, on avait beaucoup plus de mal à se les attribuer. Plus Madame de Cambremer parlait dans un état d'excitation et d'emportement qui reflétait sans doute la façon qu'elle avait eue de me lire et plus je comprenais que sa réception du roman était pour moi à la fois un calvaire parce qu'elle n'avait pas compris mes intentions et une récompense parce que j'avais réussi à la dérouter au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. J'avais jadis émis devant Bergotte une hypothèse qui avait eu l'air de le terroriser au point qu'il avait cessé immédiatement de se caresser la barbiche : « Est-ce que vous avez envisagé, comme l'a suggéré Jorge Luis Borges, que les personnages de vos romans puissent lire vos livres ? » Madame de Cambremer était à la fois une personne réelle et un morceau de personnage de roman et s'était identifiée à tort à la duchesse de G, celle du roman, en regrettant les défauts qu'elle me reprochait de l'avoir affublée mais en s'attribuant les qualités dont je l'avais gratifiée alors que personne, la connaissant, n'eût imaginé qu'elle en possédât le centième. Ainsi, le personnage de la duchesse de G était le personnage rêvé de la vraie Madame de Cambremer alors que dans son salon elle ne cessait de dire du mal de la vraie duchesse de Guermantes avec une constance appuyée chaque fois que l'occasion s'en présentait. La découverte de cette méprise me saisit d'effroi car Borges avait non seulement compris que les personnages des romans étaient capables de lire ce que les autres disaient d'eux et apprendre ainsi que leur femme les trompait ou comment leur meilleur ami les avait trahis, mais, ayant un jour questionné un romancier par un « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? », il avait aussi révélé que le narrateur, au lieu de mourir au moment du mot *Fin*, survivait à son créateur et que les jugements qu'il portait pouvaient se retourner contre le romancier en le rendant invisible à la postérité ou, au contraire, trop visible et immortel mais mal compris.

Il ne me restait plus qu'à corriger les coquilles Grasset de la première édition mais surtout à modifier ou à supprimer les passages où l'immortel narrateur aurait pu mettre en danger mon éventuelle gloire posthume.

Pastiche n°29

-

Charles Swann, « professeur de beauté »

9 461 signes

2022_03_30_08_35_13_charlesswannprofesseurbeaute.docx

Ce fut après la promenade au cours de laquelle Gilberte de Saint-Loup, la fille de Swann, m'avait montré le chemin reliant les deux côtés qui m'avaient semblé si éloignés dans mes représentations spatiales et sociales, celui de Méséglise qui correspondait aux terres immémoriales des Guermantes et à l'opposé celui menant du côté de la propriété de Swann à Tansonville, qu'elle voulut avoir mon avis sur des documents venant de son père et qui, à la suite du remariage d'Odette avec M. de Forcheville, avaient été comme un certain nombre de meubles de marqueterie raffinés, de livres rares, de beaux bronzes, de bustes de marbre, de peintures remarquables, relégués dans les combles. Dans plusieurs malles étaient rangées des liasses maintenues par des rubans, des lots de cartons à dessin. Je reconnus sur les étiquettes l'élégante écriture ornée de courbes des billets qui annonçaient, à Combray, chez ma tante Léonie, la venue de M. Swann dans la soirée et qui accompagnaient l'angoisse enfantine de mon coucher. Gilberte, qui avait perçu mon intérêt pour ces documents, m'autorisa à les examiner. Au rapide parcours de son manuscrit inachevé : « L'étude des peintres de la Renaissance au Grand Siècle en France, Italie et Hollande », je compris à quel point la contemplation de la peinture chez Swann avait formé son regard, lui qui allait jusqu'à comparer les physionomies de ses contemporains aux portraits des plus grands maîtres : le visage de son cocher Rémi lui rappelait celui du doge Lorédan peint par Bellini, le portrait de Savonarole par Fra Bartolommeo se retrouvait, selon lui, dans le profil ingrat de Mme Blatin. Je retrouvai des photographies des Vertus aux traits sévères peintes par Giotto dans la chapelle des Scrovegni dont il m'avait offert des reproductions lorsque j'étais enfant. Bien plus tard, profitant de mon séjour à Venise avec Maman, j'étais allé admirer les fresques originales lors d'une excursion à Padoue, ce qui m'avait fait souvenir que les photographies étaient peut-être encore accrochées, jaunies et délavées, au mur de la salle d'études de la maison de Combray.

Parfois à Paris, quand j'attendais Gilberte, il me montrait dans son cabinet de travail, avec la fierté du collectionneur et sa discrétion d'amateur éclairé, ses dernières acquisitions, portraits d'aristocrates anonymes du XVIIe sur fond sombre, pastels fragiles protégés par des papiers japonais aussi fins et translucides que certains pétales, estampes narrant scènes de genre et anciens métiers, aquarelles, dessins aux trois crayons, toiles préparatoires de grandes compositions conservées dans des musées.

Dans un de ses cartons à dessin, je trouvai une photographie de la fresque de Botticelli dans la chapelle Sixtine où il avait entouré un portrait de Zéphora, la fille de Jéthro, d'un trait de plume et noté le prénom d'Odette. Était-ce un choix esthétique qui l'avait conduit à fréquenter, car pour lui, passer du temps avec un « chef-d'œuvre inestimable » n'était jamais perdu, puis épouser Odette de Crécy ? Ce que beaucoup, à commencer par ma famille, et bien sûr les Guermantes, avaient jugé inconvenant.

Pour l'analyse des œuvres, il collait sur de grandes feuilles des gravures ou des photographies d'œuvres qu'il découpait selon les sujets et les plans et qu'il légendait, datait ou qu'il comparait, mettait en relation. Il traçait des chronologies de vies d'artistes, cherchait à comprendre le fonctionnement des ateliers. En effet Swann usait de sa maîtrise des techniques statistiques issues de ses compétences bancaires pour étudier les ateliers d'artistes, inscrivant leur art dans les rapports économiques et de pouvoir de leur temps, s'intéressant à la relation avec leurs commanditaires. Il commençait par noter les observations faites dans les musées ou lors de voyages dans des carnets qui portaient des noms de ville comme Florence ou Venise ou d'artistes puis les reprenait, les complétait et étoffait la description en s'appuyant sur les planches pour étudier les œuvres. Comme il revenait sur son texte, il avait pris l'habitude de rajouter des bandes de papier qu'il collait ou épinglait. Ainsi cherchait-il, tel un alchimiste, à trouver la clef des chefs-d'œuvre dans l'expansion de son analyse écrite. Je tombai aussi sur une correspondance importante avec M. Ephrussi, le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* et les épreuves typographiques de plusieurs articles qui avaient été corrigés, la pensée précisée, des phrases réécrites, mais qui n'avaient jamais été publiés.

Je découvris son manuscrit d'une étude inaboutie de l'œuvre de Vermeer de Delft, mettant en évidence l'importance de la lumière, la qualité de rendu des plis, des drapés, du rôle de la touche et du flou, ce qui m'emplit de l'idée que pour Swann, précurseur de la redécouverte du peintre, Vermeer était l'un des plus grands artistes et que la pointe de jaune d'un petit pan de mur pouvait illuminer tout un paysage de toitures de tuile ou d'ardoise et de façades de pignons en gradins d'où émergent beffrois et clochetons, pour en faire l'un des plus admirables tableaux qui soit. Un brouillon de lettre à Bergotte et un catalogue d'exposition de peinture flamande où figurait la *Vue de Delft* en noir et blanc me firent comprendre que Swann lui avait fait aimer la toile et indirectement suscité la dernière sortie de l'écrivain pour aller l'admirer et connaître une ultime révélation artistique. Un livre de Bergotte, dédié par une longue formule, un peu trop convenue, me remémora la fascination qu'avaient suscitée ses œuvres dans ma jeunesse et la déception de ma rencontre, au-delà de l'auteur, avec l'homme familier des Swann, mais il me sembla que cette rencontre m'avait permis de dépasser mon admiration et d'affirmer mon style en me libérant d'un modèle.

Dans un guide de Normandie, je trouvai, en marque-page, une gravure du portail de l'église de Balbec ; et je l'entendais encore me dire : « Je crois bien que je connais Balbec ! L'église de Balbec, du XII^e et XIII^e siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière ! On dirait de l'art persan ». Ce qui m'avait donné envie de la visiter et je n'avais pu avouer à l'époque ma déception à ma grand-mère, de la trouver sertie avec d'autres maisons, enchâssée au centre du village, à plusieurs lieues de la mer alors que je me la figurais isolée, entourée par des flots tempétueux.

Swann était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Car en le lisant, j'entendais son « phrasé », sa voix, son intonation et de nombreuses conversations me revenaient en mémoire, mais ce membre naguère influent du Jockey Club, ami du prince de Galles et de la duchesse de Guermantes, avait été progressivement oublié et je mis un temps à comprendre, malgré le parallèle de son caractère avec le mien, que si sa jalousie et son dilettantisme ne l'avaient pas détourné de son étude, il aurait profondément renouvelé l'histoire de l'Art et l'analyse esthétique s'il avait fait une œuvre et terminé et publié ses écrits.

Plus étonnant encore, je retrouvai une partition fort usée, car fréquemment jouée, il y a des années, de la Sonate de Vinteuil. Je me souvenais qu'Odette l'avait interprétée devant moi au piano à la demande de son mari. Swann avait complètement annoté la partition en témoignant d'une science de la composition musicale et d'un certain sens du contrepoint en essayant d'écrire une adaptation pour piano seul, il avait voulu décomposer un motif de ce qu'il nommait « la petite phase » pour comprendre pourquoi elle avait eu une telle influence sur sa sensibilité, comme un horloger d'harmonie analysant la mélodie selon ses propres expériences et souvenirs, où selon lui les arpèges du violon suggéraient un nocturne au bois de Boulogne. La musique était le chemin vers ses expériences passées, transcrite par de multiples métaphores végétales et aquatiques qui, trop soumises à la tyrannie du particulier, auraient pu fausser ma propre compréhension de la Sonate. Cette découverte de la Sonate et son analyse m'avaient ainsi préparé à l'écoute du Septuor, immense chef-d'œuvre de Vinteuil. Aurais-je été aussi attentif, aussi profondément touché si je n'avais pas déjà été averti ? Car il faut parfois des années pour comprendre et apprécier la valeur profonde de certaines œuvres. En somme, Charles Swann m'avait guidé, influencé, avait modelé mes goûts dans bien des domaines artistiques.

Après un séjour passé dans une maison de santé, lors de mon retour dans le monde à l'occasion d'une matinée de la princesse de Guermantes, je mesurai le flétrissement des êtres si longtemps côtoyés et les changements sociaux qu'avait entraînés la guerre. J'appris là aussi par Gilberte que, lorsque les soldats allemands occupèrent sa propriété de Tansonville sans la détruire, contrairement aux villages alentour, grâce à ce qu'elle considérait comme l'acte héroïque de sa présence pour ne pas laisser son vieux régisseur seul face aux envahisseurs alors qu'elle avait, en réalité, fui Paris sans imaginer se rapprocher de la ligne de front, ils avaient utilisé les papiers de Swann pour allumer les feux de cheminée et que ses écrits étaient définitivement perdus sans que même elle ou Odette les eussent lus et appréciés à leur juste valeur. Il me fallait donc en faisant son portrait rendre hommage à sa mémoire et être le « philologue » de son amour et de sa jalousie. Mais quelle forme cela devrait-il prendre, un essai ou un roman ?

Pastiche n°30

-

Bas les cartes

4 632 signes

2022_03_30_12_00_32_baslescartes.docx

Le bruit courait dans Paris : « Madame Swann a encore changé ses cartes ! ». Car Odette, après la mort de Swann, dont, à la surprise de beaucoup de gens elle avait paru affectée, était revenue dans le monde.

Lors des obsèques de Swann un vent furieux s'était levé, tel le souffle de l'Éternel emportant les premiers-nés d'Égypte et quand le cercueil avait franchi le porche noirci de l'église de Combray, Odette avait cru entendre l'esprit du défunt qui chuchotait, pour lui faire peur : « Vous voyez je suis mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? »

Le glas du clocher de Saint Hilaire s'était tu et dans la foule qui se pressait sur le parvis, elle avait entendu : « C'est-y pas drôle ça de la voir là avec tous ces belles dames et ces beaux messieurs ? Elle qui levait le jupon pour trois sous et montait pour vingt francs quand elle était jeune ! Elle en fait bien des manières maintenant ! »

Sans doute ces propos, en pareille circonstance, eurent troublé ou contrarié certaines mais depuis le temps qu'elle mûrissait sous les regards des hommes, Odette les reçut comme une bouffée d'air embaumant le parfum des mimosas dans le ciel bleu de Nice, ville où sa mère l'avait vendue, à peine nubile, à un riche anglais. « Sois gentille » s'était contentée de lui dire sa mère, non pas qu'elle eût pensé que sa fille pouvait se montrer vilaine, mais désireuse de lui transmettre une recommandation précautionneuse ou un principe éducatif qu'Odette, dès lors, appliqua aux rapports physiques qu'elle eut avec ses amants, ne leur offrant, après s'être rhabillée, que sa rouerie, ses mensonges et son ingratitude.

Mais bientôt la châtelaine de Tansonville, comme une chrysalide sortant de son cocon, délaissa le grand deuil pour une robe de demi-deuil grise agrémentée de pois blancs, poursuivit sa mue en s'habillant de belles robes en velours, ou en crêpe de chine blanc ou en soie rosée et fit déposer ses nouvelles cartes de visite. Car Odette, qui n'avait pas renoncé à son *five o'clock tea*, y conviait ses connaissances par des « cartons » importés d'Amérique — nouvelle *terra incognita* dont elle s'était entichée — sur lesquels figuraient au dos une impression colorée régulièrement renouvelée, de ses tours de cou, chapeaux, ombrelles, manchons préférés et de toutes sortes de brimborions dans lesquels les salons n'y voyaient que la vulgarité de l'ancienne cocotte. Cependant certains soirs, on devinait dans les recoins obscurs des dames en cercle, têtes ployées dans le flot de mousseline de leur décolleté, semblables à des bouquets de fleurs attendant une eau fraîche qui raviverait leurs pétales, s'échanger les cartes d'Odette (qu'elles avaient parfois récupérées subrepticement), avec des marchandages de maquignon.

La plus acharnée à ce jeu était la jeune Mme de Cambremer. En effet elle butinait les nouvelles modes pour mieux paraître en société ayant pressenti (ou sans savoir), que son esprit de bas-bleu ne pourrait rivaliser, tout en continuant à y rêver, avec celui de son aristocrate belle-famille ; et on ne pouvait pas dire qu'elle eût entièrement tort. Comme un soir les parties de

« cartons », car c'était ainsi que l'on les nommait pour les différencier des jeux habituels, battaient leur plein, Renée-Elodie de Cambremer s'exclama : « Mme Swann est une influenceuse ! » Elle avait lancé ce mot impérieusement et tout à trac quoiqu'il fût fort probable qu'elle l'eût préparé comme une actrice répète son rôle avant l'entrée en scène afin de recueillir des applaudissements. Le mot fut lancé ; Mme de Cambremer également ; mais le temps d'une saison.

Certes Odette goûtait le charme d'avoir, ce qu'elle appelait des *followers*, tout en paraissant indifférente soit par une modestie feinte, soit parce qu'elle savait que les modes élégantes étant souvent changeantes il convenait de ne point trop s'y attarder. Au reste, dissimulée derrière l'excentricité de ses cartes, dont beaucoup pensèrent après coup qu'elles n'avaient été qu'un leurre imaginé par Mme Swann afin de tromper la vigilance de l'ennemi, comme un général en campagne qui envoie, pour faire diversion, un bataillon à l'opposé de la véritable attaque, Odette avait caché sa progression dans le monde dont l'apothéose fut l'annonce de son mariage avec M. de Forcheville.

Au retour du voyage en Orient que firent Forcheville et Odette, celle-ci corna son bristol dans le Faubourg Saint-Germain sur lequel était imprimé :

LA COMTESSE DE FORCHEVILLE

Plus bas Odette y avait écrit « son jour » d'une grande écriture un peu raide, comme contenue, dans laquelle un graphologue averti aurait décrypté une personnalité décevante.

Pastiche n°31

-

Brichot remplacé

9 981 signes

2022_03_30_12_37_39_pastichedeproust.docx

« Brichot est mort! Ah, mes amis! Oui, pour toujours, mort à jamais! » s'exclamait Mme Verdurin, dont la voix, dans le trajet absurde et désespéré qui conduisait son corps, telle une araignée qui y tisserait sa toile, à travers toutes les diagonales de son salon (car c'était ainsi, pensait-elle, que s'exprimait le Désespoir), sonnait sans discontinuer comme un petit glas portatif.

Mort à jamais? Qui peut le dire? Car quelques jours plus tard, la Patronne - semblable à ces gens qui se consolent de la perte de leur lévrier par l'achat d'un épagneul - reçut chez elle un professeur du nom de Brissac, alors en vue à la Sorbonne, et ami intime du défunt. «Vous comprenez, ce pauvre Jules (car depuis sa mort, elle ne l'appelait que par son prénom) l'adorait, il le trouvait d'une intelligence extraordinaire, c'est le mot qu'il employait, extraordinaire. Et du reste avec un homme qui le connaissait si bien nous pourrions partager nos souvenirs, ce sera comme l'avoir avec nous ». Mme Verdurin, qui avait en horreur les proches de ses fidèles, êtres malfaisants dont l'unique dessein était de soustraire ces derniers à son empire, et dont l'influence expliquait à ses yeux, comme pour un abbé médiéval celle des démons, leurs absences, leurs accidents domestiques et la plupart des cataclysmes, avait toujours refusé comme un énoncé contraire aux lois de la logique la proposition répétée que lui avait faite Brichot de lui présenter son ami. Or quand elle mentionnait maintenant l'invitation à Brissac elle n'était pas loin de pleurer : et c'était d'un émoi sincère, mais dans la composition duquel entrait peut-être moins d'attendrissement pour le mort, que d'émerveillement pour son propre génie, qui avait su accorder les bienséances du deuil avec la nécessité contradictoire, mais plus impérieuse, de ne jamais décommander un mercredi. Elle l'avait rencontré à l'enterrement de Brichot, et l'avait invité pour le lendemain : mais à peine fût-il entré qu'elle s'appliqua à lui infliger les plus diverses humiliations. Non qu'il fût en quelque façon moins agréable que son prédécesseur : mais Mme Verdurin, sentant quel danger représentait, pour l'intégrité du petit clan, la perte d'un de ses membres les plus éminents, et désirant, comme elle aimait à dire, « regonfler le moral des troupes », trouvait dans la violence infligée à ce nouveau venu un remède des plus salutaires : car de même qu'on inocule à un corps sain, afin qu'il le demeure, une petite dose de maladie, qui donne à ses forces un usage sans lequel elles languiraient et finiraient par s'anéantir, de même le petit noyau avait besoin, pour le maintien de sa cohésion, qu'on y introduisît périodiquement un corps étranger dont le rejet avait sur les convives la force d'un vaccin.

Brissac, vieillard énorme, avalait avec lenteur une gorgée de vin blanc.

« *Levato pede*, comme disait ce cher Jules, et je sais qu'il n'aurait rien mieux apprécié que cet excellent vin. Vraiment, il est extraordinaire, qu'est-ce donc? ».

« Enfin, que dites-vous, il haïssait le vin blanc, tout le monde ici sait ça, et d'ailleurs celui-ci est une piquette » répondit Mme Verdurin, qui n'aurait pas hésité à défenestrer le professeur, s'il avait osé insinuer une chose pareille.

Comme, à certains regards de Mme Verdurin, je découvrais - ou plutôt je sentais s'imprimer dans mon cœur en lettres douloureuses - les signes avant-coureurs d'une tempête à venir, désireux d'éviter une scène qui me serait insupportable, et ayant appris que Brissac était spécialiste du Grand Siècle, je lui demandai, pour détourner la conversation, des informations sur certains petits nobles de la cour de Louis XIV, dont j'avais lu les noms dans Saint-Simon, mais sur lesquels je n'étais rien parvenu à savoir.

«Il vous faudrait, me dit-il, consulter le dernier livre de Jacques Huet, il y traite des questions de généalogie à fond. C'est un homme amusant, tous les Saint-Simoniens le sont, ils vous parlent de la cour de Versailles comme s'ils en venaient à peine. Récemment, il s'est tenu un colloque en Sorbonne concernant la valeur historique des Mémoires, François Picard, en historien de la révolution, s'y est déchaîné contre le duc à grandes rengaines de méthode scientifique, et cela rendit furieux Jacques, je veux dire Jacques Huet, qui s'est laissé emporter, lui a dit qu'il ferait mieux, pour l'histoire, de s'en tenir à son siècle, et a même ajouté quelques mots de cambronne. »

J'avais d'abord cru que, comme il ignorait la réponse à ma question, il avait voulu masquer par un surcroît d'érudition celle qui lui faisait défaut. Mais le questionnant à propos d'autres auteurs, je compris que, détenant peut-être les informations que je désirais, il sacrifiait le plaisir de faire montre de son savoir à une nécessité plus vraie, plus haute, et plus immédiate, qui était de citer des critiques. Car quel que fût l'auteur classique sur lequel je l'interrogeais, j'obtenais pour seule réponse le nom d'un de ses collègues. Il avait si bien ramassé en lui tout ce qui avait été dit du Grand Siècle, qu'il paraissait lui être devenu comme un souvenir d'enfance ; et, de même qu'à trop raconter une anecdote on abolit en nous l'empreinte sensible qu'avait imprimée dans notre mémoire l'événement dont nous l'avions tirée, de même il semblait avoir oublié que Pascal eût un jour existé, pour avoir trop lu ce que d'autres en avaient pensé. Comme une pierre au sommet d'un talus instable, le moindre nom propre, mentionné, amenait dans sa conversation l'avalanche de cent autres ; on aurait dit que son érudition, indivisible comme la substance divine, ne souffrît pas qu'on l'équarisse en souvenirs individuels, et que, reliés les uns aux autres par les anneaux de la plus intransigeante causalité, l'évocation d'un seul d'entre eux dût amener, *necessaria causa*, celle de tous les autres. Et tandis que sa voix, frauduleusement pédagogique au début de sa course, s'empesant à mesure que s'y multipliaient les noms propres, cessant de s'embarrasser des différences d'intonation qui singularisent d'ordinaire certains mots, se libérait, s'aplanissait et trouvait, au sein d'un flot monotone et uniforme de syllabes, son rythme véritable, alors ses yeux, comme deux instruments d'accompagnement, dans un *terzetto*, venant se régler sur la ligne mélodique du soliste, prenaient sa coloration, se modulaient sur elle, et se recouvraient, comme d'un suaire, du plus opaque des voiles : c'était le trouble des vieillards lorsque, au milieu de leurs souvenirs, ils finissent par oublier votre présence et ne parlent plus que pour eux-mêmes d'une voix qui n'est que le débordement timide et

accidentel d'une image trop forte pour rester toute entière intérieure. Il semblait trouver, à citer Sainte-Beuve et Brunetière, un plaisir analogue à celui que l'on a, adolescent, à faire des alexandrins. Et aussi, à l'écouter, on en venait à croire que les ouvrages critiques, s'étant dévêtus un jour de leur vocation première pour accéder à la distinction de l'Art, étaient devenus dignes de l'attention qu'ils donnaient dans un premier temps aux grandes oeuvres et dont ils s'étaient maintenant parfaitement affranchis. *Horace*, *Polyeucte* et *Cinna* semblaient être pour lui ce qu'étaient pour Corneille les sujets antiques qui les avaient inspirés : une excuse gracieuse pour montrer son tour d'esprit, le fond commun auquel on puise de quoi appliquer son génie, la matière première et indéterminée dans laquelle on façonne les chefs-d'oeuvres ; et peut-être ne voyait-il dans Racine que l'annonceur de F. Sarcey, auteur d'un petit article sur *Phèdre* paru récemment dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pendant ce temps, Mme Verdurin, joyeuse et sournoise, jetait à ses convives des coups d'yeux malfaisants. Il y avait, dans la palette de ses expressions oculaires, un certain nombre de regards prêts à l'emploi (qui n'étaient que la transposition visuelle de certaines phrases qu'elle aimait dire) parmi lesquels elle avait pioché celui-ci (traduction exacte d'un « qu'il est *rasoir!* ») et qui, tout en assurant les convives, par une secrète connivence, qu'eux, certainement, ne l'étaient pas, leur représentait cependant quel couperet terrible viendrait à s'abattre sur eux s'ils devaient un jour le devenir, et leur inoculait, par une vision alternée du paradis et de l'enfer, le double remède d'une flatterie et d'une menace.

Mais comme le monologue était revenu à Saint-Simon, Cottard, qui faisait des efforts terribles depuis son commencement, pour déterrer de sa mémoire une citation qui y était enfouie, encouragé par les regards de la Patronne comme un chien par une friandise, les intensifia, trouva le mot qui lui révéla la phrase, et vociféra avec la force d'un Eurêka :

« À chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres! »

Au plaisir de sentir se relâcher les forces qu'il avait mobilisées pour l'exhumation de cette phrase de Saint-Simon, se joignait celui plus piquant et presque coupable qu'en sa qualité de réactionnaire il trouvait à citer un socialiste utopiste, qui avait pour incontestable mérite d'avoir fait la belle part aux scientifiques, et surtout aux médecins, dans sa société idéale, et pour principal défaut de ne pas être le Saint-Simon dont nous parlions, mais son cousin.

Je m'étais résigné à poser des questions à Brissac qui continuait de discourir. L'écouter me rendait triste. Car il me semblait être le caveau des écrivains à qui il avait donné sa vie et dont les livres, ornés pareillement de leur nom, étaient désormais en lui muets comme leurs tombes. Aussi les chefs-d'oeuvres comme les amours portaient, inscrite dans le coeur humain, la date de leur anéantissement : et un jour peut-être dans mon coeur, Racine et Saint-Simon - devenus indifférents à lui comme l'était désormais Gilberte, et comme je savais bien que le serait un jour Albertine -

cesseraient de jouer leur mélodie, s'exileraient dans ma mémoire, et demeureraient en son marbre, comme en Brissac, morts à jamais.

Pastiche n°32

-

Jarni-Cotton !

9 761 signes

2022_03_30_17_05_12_jarnicotton.docx

Tout le matin, je l'avais passé à tenter de me remémorer ce que j'avais fait ces jours-là. Pourtant, malgré une bonne volonté infinie, je ne parvenais qu'à agiter un océan confus de pensées indistinctes, ce qui ne laissait pas d'aggraver l'état de nervosité dans lequel ces accusations m'avaient plongé. Comme c'est difficile de se souvenir, quand notre existence en dépend, alors que, tels les fâcheux du Dom Juan de Molière, les événements les plus insignifiants frappent à notre porte et se mettent à notre table sans qu'on les y ait conviés dès qu'on voudrait penser à autre chose ; telle petite berceuse que me fredonnait ma nourrice quand j'étais tout petit garçon me hantait pendant les jours que je devais dédier à la révision de mes examens ; le jour venu, malgré tous mes efforts, il m'était impossible de me rappeler les cours que j'avais lus la veille, seule la chansonnette restait à me narguer de sa voix entêtante et enfantine, comme si une fée aussi facétieuse que malfaisante s'obstinait à semer d'embûches les méandres tortueux de ma mémoire.

L'immense troupeau humain qui s'était rendu à cet événement, encore plus prisé qu'une soirée « ultra-select » organisée par M^{me} Boulingrin, dont on pouvait apercevoir la plupart des fidèles, avait une allure de marée humaine, les individus s'étant effacés au profit d'un collectif dont l'aspect impressionnait, tant par sa densité que par son indiscipline, les chapeaux noirs des messieurs et les chapeaux colorés des dames s'étant fondus en une seule vaste étendue maritime à la couleur unique, grisâtre ou bien d'un bleu très pâle, battue par le vent hoquetant de leurs paroles et surplombée par la falaise immense de la barre des magistrats et de leurs jurés, petites ouailles insensibles à l'embrun, sagement rangées derrière leurs éminents pâtres.

Le procureur, dont les manières empesées mais dépourvues d'empathie, les poses orgueilleuses, la sensibilité lacunaire, me faisaient penser à ces comédiens inexpérimentés qui, faute de pouvoir endosser le rôle qui leur est imparti dans toute sa profondeur, sombrent dans un excès qui rend le spectacle plus mouvementé sans le rendre plus vivant, ne semblait de ce fait ne parler que de lui, même quand il tentait de m'accuser des crimes les plus odieux, de me dépeindre sous des termes qui auraient fait tressaillir ma grand-mère si un coup de fusil tiré par accident par mon père dans sa maison de Bricquelonde n'avait point entamé son audition ; j'avais l'impression de regarder, derrière le verre épais de mes lunettes, un prédicateur du Moyen-Âge, qui du haut de sa tour crénelée, confesserait ses péchés les plus intimes à une foule de paysans tantôt hagards, tantôt furibonds, emportés tels de légers bouchons de liège au gré du flot houleux des paroles de l'orateur, à tel point que lorsqu'il affirma, en parlant de moi : « cet homme, que dis-je, cet homme, ce prédateur, comparait devant vous pour avoir assassiné deux fois le docteur Cotton », je pensai : « mais comment se fait-il qu'un double assassin, une bête sauvage digne du muséum d'histoire naturelle, puisse non seulement aller et venir librement, mais, ce qui me déconcertait d'autant plus, être désigné pour exercer une fonction aussi prestigieuse que celle d'avocat général, sans que

personne, pas même un obscur monsieur protégé par l'anonymat relatif du quatrième banc de la salle d'audience de la cour d'assises de Paris, n'y trouve à redire ? »

Je demeurais presque tremblant, écœuré par l'invraisemblable iniquité dont j'étais le témoin, et lorsque l'avocat prit la parole, je sentis qu'il avait également remarqué le triste état auquel m'avait réduit la philippique du procureur, bien qu'il se trompât sur ses causes (il devait l'attribuer à une blessure d'amour-propre, alors que les « confessions » du magistrat m'avaient surtout inondé d'un profond sentiment d'injustice), puisqu'il ne manquait pas une occasion de marteler combien les outrances verbales de l'accusation lui avaient paru indignes, tant et si bien que je finis moi-même par être tout pénétré de l'idée que non seulement le véhément personnage qui m'avait pris à partie était un criminel de droit commun jouissant d'une inexplicable liberté, mais qu'il m'avait en outre lourdement manqué de respect ce jour-là, ajoutant un grief personnel au grief général que je lui portais déjà.

A ce moment, à l'image d'un enfant resté trop longtemps en colère sans qu'aucune grande personne ne réagisse, que ce soit pour lui donner satisfaction ou bien pour le réprimander, je n'avais plus la moindre idée des faits qui m'avaient conduit devant cet auditoire, si bien que lorsque la princesse de Manteguerres m'adressa un regard courroucé, je pensai que la brave dame était si gravement ébranlée par la situation que l'expression qu'elle destinait au forcené qui nous narguait était restée figée sur sa face au moment où ses yeux s'étaient posés sur moi ; elle me déplut tout de même, car je trouvais qu'elle messeyait au plus haut point à une personne qui descendait, par la branche italienne des premiers vices princes-électeurs du Palatin, des Médicis de Mantoue, et donc, par voie de conséquence, d'Héliogabale, l'empereur-dieu qui n'aurait pas toléré sur son visage d'oriental d'autre expression que l'indifférence marmoréenne et méprisante de l'éternel pour tout ce qui ne fait que passer. Ces réflexions sur l'insignifiance de la vie humaine me ramenèrent bien vite à la double mort du docteur Cotton dont on me reprochait d'avoir été l'instigateur, alors que l'avais apprise dans le journal comme tout le monde.

M. de Pernois, lui-même, dont la plainte avait été lue en préambule par le président, malgré qu'il en eût, n'était guère plus instruit que les autres au sujet du funeste forfait ; bien que l'élégant diplomate fût un vieux camarade de Cotton, il prenait des précautions verbales dignes d'un orateur pusillanime qui s'adresse à un public composé par moitié de Dreyfusistes et d'Anti-Dreyfusistes ; personne n'aurait pu dire s'il m'accusait ou s'il m'exonérait de l'homicide du célèbre médecin parisien, et l'on comprenait assez vite que tout son précautionneux bavardage, semblable à celui qu'il devait tenir à ses homologues étrangers pour avancer par exemple que « les sources plus autorisées laissent à penser que la Ruthénie, si ses dirigeants cessent d'adhérer à toutes les théories les plus communément admises et si ses partenaires usuels ne s'y opposent pas, pourrait risquer d'envisager des solutions extra ou para-diplomatiques envers certains ressortissants ou

sympathisants supposés de la Carpathie », qui allait jusqu'à décrire la façon dont les Chinois de l'antiquité envisageaient la médecine, à évoquer les théories d'un certain « Darwin » sur le caractère évolutif des grands singes, ou encore à dresser un parallèle plus que douteux entre Caton l'Ancien et Cotton le docteur, n'était assis que sur un parterre branlant composé, pour l'essentiel, des chroniques judiciaires de Gotteberg et des articles sensationnalistes du *Gaulois* et de *l'Assiette au Beurre*.

J'avais moi-même bien du mal à comprendre comment j'aurais pu tuer le docteur Cotton, étant certes pourvu d'un mobile à l'œil du public le moins avisé, puisqu'il m'avait annoncé la mort imminente de ma grand-mère paternelle d'un joyeux : « c'est foutu ! », après l'avoir auscultée pendant dix minutes sans rien laisser paraître, poussant l'insolence jusqu'à conclure son examen par une plaisanterie qui m'avait fait croire, l'espace de quelques secondes qu'elle était tirée d'affaire, mais n'ayant pas l'âme assez hardie pour ne serait-ce qu'envisager une vengeance, fut-ce contre un ennemi de longue date qui, pris d'un effroyable accès de colère, m'aurait injurié devant des êtres chers pour m'abaisser dans leur estime. L'eussé-je voulue, ma faible constitution, dont mes abominables crises d'asthme (qui m'avaient d'ailleurs amené à rencontrer le docteur Cotton pour la première fois) étaient le symptôme le plus visible, me l'eût strictement défendue. Surtout, je comprenais encore moins comment cet homme avait pu mourir deux fois : son premier décès n'était-il qu'un subterfuge pensé pour confondre les plus naïfs ? N'était-ce qu'une erreur administrative liée à la mort d'un homonyme ou d'un sosie ? Ou alors, était-ce plutôt la réalité de son second décès qu'il fallait mettre en cause ?

Tandis que le président me répétait avec insistance, de sa voix chevrotante, la même qui avait péniblement lu l'interminable plainte de Pornois, commune chez ceux dont le métier est d'être impartiaux, qui, voulant trop bien faire, tels des ânes de Buridan, finissent par devenir hésitants, incapables de choisir rapidement les mots qui vont sortir de leur bouche, submergés par une tâche qu'un homme moins consciencieux, moins accaparé par son devoir, accomplit comme il respire, sans même s'en rendre compte : « La parole est à l'accusé », je me remémorai le principal argument du procureur : « Ces morts successives, vous les avez décrites par le menu dans votre livre, assassin que vous êtes ! Dans l'ultime tome de votre ignoble traité d'entomologie, que vous avez intitulé « à la recherche du taon perdu », vous avez d'abord expliqué que la pauvre victime était morte de « surmenage » pour préciser, à peine quelques pages plus tard, que celle-ci portait assistance à un illustre scientifique de la Sorbonne, le professeur Assiette, qui est lui-même décédé peu après. Or, les preuves sont formelles : c'est dans des circonstances parfaitement comparables qu'est mort le véritable docteur Cotton ! » ; je m'exclamai alors d'un ton pareil à celui qu'Archimède dût employer pour son célèbre Eurêka : « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Quelqu'un qui a survécu à sa première mort, peut tout aussi bien survivre à la deuxième ! »

Pastiche n°33

-

Un frichti en héritage

6 115 signes

2022_03_30_20_28_31_unfrichtienheritage.odt

Parfois, par quelque pulsion dont le caractère inopiné ne manquait pas de me frapper, je me rêvais Bocuse, et je prenais résolument le parti de préparer à l'intention de mon auguste personne un repas de roi. Dans ces moments, qui ne duraient jamais plus que le temps nécessaire à échouer lamentablement dans la préparation d'un mets d'une complexité toute relative, je me remémorais, glorieux - non pas en ce sens plat et faible qu'à pu revêtir aujourd'hui ce terme, mais au sens où l'employait Saint-Simon, c'est à dire : "avide d'une gloire imméritée" - les innombrables exploits culinaires de ma douce génitrice. Alors que je demeurai, interdit, face aux résidus calcinés de ce qui aurait pu constituer ma pitance, je ne pouvais m'empêcher d'établir entre l'immondice trônant dans la casserole et les divins mélanges de ma jeunesse une comparaison toute à l'honneur du talent de ma mère, mais qui ne faisait que renforcer en moi le sentiment bien ancré qu'un tel savoir-faire, que j'avais espéré rendre familial, était mort dès sa passation auprès de la génération suivante, c'est à dire la mienne.

Bien entendu, entre les murs étroits de mon appartement de banlieue parisienne, revenaient, implacables, les souvenirs sans pitié de ces repas dominicaux que j'esquivais alors du mieux que je pouvais, mais dont je regrette à présent de ne pas avoir mieux profité ; pas tant pour la présence familiale - je me serai bien passé des commentaires paternels, et j'avais tant à faire à l'étage, tout à mes urgentes lectures, vite remplacées il est vrai par une rigoureuse et assidue pratique vidéoludique - mais bien pour les bribes de connaissances mystérieuse que j'aurai pu obtenir en analysant précisément le contenu de la colossale casserole trônant courageusement au milieu d'une tablée prête à la réduire à néant. Ma soeur et moi-même attendions patiemment de nous servir de cet amalgame étrange mais toujours savoureux que ma mère appelait, dans cet argot typiquement parisien - et qu'en bonne parisienne, elle n'identifia jamais ni comme argot, ni comme parisien - le "frichti". Ainsi, grande ordonnatrice de la liturgie du ventre, ma mère servait à tout le monde de généreuses louches de sa préparation du jour, souvent constituée des restes de la veille, eux-mêmes constitués pour part des restes de l'avant-veille, et ce, en remontant si loin que si l'on en voulait analyser la composition dans l'espoir d'y trouver la plus ancienne trace de cuisine encore perceptible, on eut été confronté à un paradoxe semblable à celui de la flèche, qui, faisant la moitié du chemin pour arriver à l'arbre, doit encore franchir la moitié de la distance subsistante, et n'y arrive apparemment jamais ; et, comme la flèche, qui finit toujours par trouver sa cible en dépit de l'apparente implacabilité du raisonnement philosophique, le plat rencontrait toujours sur nos papilles un succès mérité que l'assemblage hétéroclite d'ingrédients ne pouvait laisser soupçonner aux esprits peu avertis.

Ce n'est que bien plus tard, et, curieusement, d'une façon décorrélée du fait que je finisse par comprendre que ce paradoxe mathématique n'en était un que d'apparente façon, que je pris conscience de ce que la cuisine de ma mère n'avait de chaotique que l'apparence : elle se composait,

bien au contraire, d'un mélange savamment orchestré d'ingrédients, qui, pour être achetés en supermarché, n'en étaient pas moins travaillés de telle sorte qu'ils donnaient toujours l'impression d'être issus d'une source d'approvisionnement gardée secrète de peur qu'un afflux trop important de demandes n'en sonnent le glas ; et ma mère, se rendant au marché comme le commun des mortels, parvenait à préparer à l'aide de ces produits somme toute fort quelconques des plats qui laissaient aux visiteurs de passage le sentiment que devaient ressentir les hommes d'une armée d'occupation, qui, contraints de loger chez l'habitant, voyaient réunis sur la table des denrées que le rationnement auraient dû rendre inaccessibles à de simples citoyens, et qui pourtant, sous leurs yeux, étaient servis par la maîtresse de maison, laquelle jetait à la compagnie assemblée un regard entendu, dans lequel chacun des convives voyait ce qu'il voulait y voir. Et si je ne doute pas qu'un étranger ait pu y déceler la simple satisfaction de l'artisan heureux de voir son oeuvre remplir la fonction pour laquelle il l'a réalisée, le jeune enfant que j'étais ne pouvait que chercher derrière cette joie simple le triomphe surnois d'une mère qui menace à chaque instant de dévoiler l'horreur véritable derrière le plaisir du palais : "Alors, ces courgettes que tu détestes tant ? Tu n'en as pas senti le goût, n'est-ce-pas ? N'est-il pas vrai que préparés ainsi, je pourrais à nouveau t'en faire manger ?".

C'est généralement l'infamie du procédé, dont la malhonnêteté manifeste continuait à me choquer aujourd'hui tout autant, si ce n'est plus, qu'à l'époque bénie où j'en faisais les frais, qui me permettait de redescendre progressivement de ces souvenirs stériles vers les contingences de ma cuisine : l'insoutenable évidence s'imposait alors, et je devais constater mon incapacité absolue à me remémorer le contenu de ces casseroles. Une bribe d'honnêteté, conservée par mégarde au milieu de mon illusion, me rappelait néanmoins que j'eusse de toute façon été incapable de réaliser une recette un tant soit peu comparable à celles-ci, n'ayant pas la moindre idée des méthodes requises pour sa préparation.

Ce long détour mémoriel, dont l'onirisme certain était néanmoins gâché par les effluves douteuses émanant du cadavre de mon dîner, me ramenait pourtant à cette dure réalité : ce talent maternel, que je rêvais héréditaire, était bien mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Aujourd'hui encore, vauté que je suis parmi les déchets bariolés de mille et une enseignes de restauration rapide, dont l'existence est tout à la fois insulte à la gastronomie et réconfort du maladroit, je me plais à penser que le souvenir encore vivace de ces repas déclenchera en moi une soudaine et irrépressible envie d'hériter, enfin, de ce qui me revient de droit.

Pastiche n°34

-

La Daronne

4 103 signes

2022_03_30_20_30_51_ladaronneconcourspastiche30mars2022.docx

« Non, ça ne va pas ! » décréta la Daronne, Seyrig, Madame Verdurin modèle 2021, bouche mauvaise, l'air dédaigneux ; comme je n'avais pas encore terminé la lecture de La Recherche, je lançais les noms des personnages de Marcel Proust, sans savoir si c'était la bonne pioche, ni comment ils avaient fini. Je savais par ouï-dire qu'un bal s'y était tenu, le Bal des Têtes, mais je n'y avais pas encore assisté, et pour cause, je n'avais «pas terminé» ma lecture. Et c'était bien là, le problème. « Tu n'as toujours pas fini, pfff... » continua La Daronne. Elle me foudroya du regard. Elle voulait sans doute que je me sentisse comme un insecte malodorant. Cela existait, je le savais. Devais-je lire tout Maeterlinck pour trouver son nom savant ? mais lui ne parlait que des bourdons, me semblait-il. Ou plutôt comme un infâme rat d'égout parce que - une « rate » d'égouts, je ne savais pas si cela se disait dans mon pays d'adoption.

Dans mon pays d'origine - tiens, déjà ce mot « origine » que j'entendais très souvent, dès que j'ouvrais la bouche dans une assemblée où l'on ne me connaissait pas encore, on me rétorquait immédiatement « Vous êtes de quelle origine ? » Pas bonne l'origine, pas bonne du tout.. Surtout depuis qu'un tyran, avec l'aide de l'intelligentsia de ce pays, avait été maintenu au pouvoir. Sans oublier que c'était l'Europe qui lui avait envoyé des fortunes pour qu'il gardât les réfugiés syriens au-delà de ses frontières. Il y a quelques années ce tyran qui avait perdu les élections régionales au mois de juin, après l'arrivée des euros envoyés par «L'Europe» pendant l'été, hop par un jeu de prestidigitation, abracadabra put réorganiser les mêmes élections au mois de septembre et sans surprise les gagner. Ce n'était donc pas uniquement l'Origine qui était coupable dans mon affaire. Mais passons.

Dans mon pays d'origine justement, pendant les séances de critique/autocritique – je suis une ancienne maoïste des années 70/80 – comme j'étais toujours coupable d'être issue de la moyenne bourgeoisie, notez, même pas de la grande, on finissait chaque séance par l'inévitable litanie « je suis un infâme, lamentable, affreux rat d'égout». Dans cette langue, comme il n'y a pas de « genre », les filles ne disaient donc pas « rate » d'égout.

Ce n'était donc pas seulement mon origine la cause de cette diatribe, je le voyais bien : La Daronne me méprisait. Elle continua, c'était devenu un véritable interrogatoire : « Tu en es où de ta lecture ? » Timidement je répondis : « Je suis honorée que vous m'acceptiez à votre table Madame », assise devant une assiette de pommes de terre mal cuites et quelques morceaux de ragoût, il aurait fallu que je me sentisse honorée ! Mais ne voulant pas aggraver mon cas, ne voulant plus être le cible des regards de plus en plus noirs, j'affirmai le contraire de ce que je ressentais vraiment et après avoir pris un grand bol d'air je lançai, courageuse, « Mais vous savez, je ne lis pas que Marcel Proust, j'ai d'autres centres d'intérêt ... » Je n'eus même pas le temps de finir ma phrase qu'elle m'interrompit, toujours avec sa bouche grimaçante, et me lança « Tu veux me parler de ton Club de Lecture, constitué de vieilles peaux hors d'âge qui se pâment devant Marc Levy ! Assez, je ne veux

même pas en entendre parler. Ce n'est pas la peine ». « Aaaah ... » je protestai faiblement « mais .. mais.. nous lisons aussi des classiques, Zola, « Pot-Bouille » par exemple... » Elle ne me laissa pas terminer ma phrase, « Zola, Zola, oui il décrit et critique la société bourgeoise, mais CE N'EST PAS DE LA LITTERATURE. Avoue-le ! »

Plus tard, en rentrant chez moi par les transports en commun, j'essayai d'avancer dans ma lecture de La Recherche. Soudain, je fus saisie par un violent malaise. Le livre me tomba des mains. « Aghhh, » me dis-je, « les pommes de terres mal cuites... » Mes dernières pensées s'envolèrent vers Proust et mes dernières paroles furent pour lui « Si seulement j'avais lu ton œuvre d'un trait, Cher Marcel, je n'aurais pas perdu mon temps à subir ces violentes attaques ... »

Etai-je morte à jamais ? Qui peut le dire ?

Pastiche n°35

-

Mona

9 114 signes

2022_03_30_21_02_15_pasticheproustmona.docx

Aujourd'hui est le jour tant redouté pour moi, marqué par l'angoisse et l'appréhension, le jour où je dois inévitablement aller rendre visite à ma grand-mère qui séjourne depuis maintenant cinq ans à la maison de retraite du village ; et je dis bien « je dois » car ce n'est pas agréable pour moi qui, vivant ma folle jeunesse, ne parviens pas à comprendre – ou plutôt à réaliser – l'aspect éphémère de notre présence dans ce monde. Cette obligation m'est douloureuse, non parce que ma grand-mère m'est déplaisante, mais bel et bien car je ne souhaiterais garder que son souvenir, le présent n'ayant plus d'actualité, n'étant plus que la preuve tragique qu'il est temps de faire son deuil, ce présent qui pour nous garde toute sa profondeur mais qui pour elle cristallise la fuite de ce qu'elle était. Il est de ces moments durant notre existence, où la vie côtoie la mort sans pourtant parvenir à l'atteindre, créant ainsi ce sentiment de vertige, d'instabilité propre à ce que l'on nomme communément les derniers soupirs d'une personne. Fussent-ils ses derniers soupirs ! cela aurait été plus supportable, pour elle comme pour moi.

Rapidement, les médecins nous avaient alertés quant à son état futur, ce qui allait petit à petit assombrir sa vie après en avoir dilué les couleurs. Pour elle comme pour moi, il était impossible de se préparer convenablement à cela, à tel point qu'il me fût plus simple de me convaincre de sa mort plutôt que de me persuader qu'elle resterait en vie, même à demi ; c'est pourquoi lui rendre visite m'est si douloureux : c'est voir une ombre fuyante tenter de demeurer présente, c'est assister à un combat intérieur dont la vision m'est insupportable.

Passant la porte de mon appartement, le temps est maussade ; le ciel n'arbore aucune couleur, excepté ce gris terne et éblouissant qui embrume davantage mes yeux qu'il ne les fait briller. Me vient alors à cet instant précis la pensée angoissante qu'il allait en effet falloir que je les croise, ses yeux à elle, lesquels allaient être aussi douloureusement aveuglants que l'effet que le ciel grisâtre a sur les miens. Jusqu'à présent, j'avais toujours réussi à éviter son regard, non par gêne mais par peur : peur de trouver dans l'océan tumultueux contenu dans ses yeux la preuve tangible d'un ouragan ayant évincé toute forme de vie, me convainquant alors qu'il n'y avait en effet plus aucun espoir de retrouver un jour le calme et l'apaisement que provoquait son regard posé sur moi jadis. Il me semble que cette peur et ce déni font partie de ce qu'on appelle le deuil ; mais comment réaliser ce dernier lorsqu'un être que l'on aime s'accroche à la vie de cette façon, en dépit de toutes les tempêtes qui tentent de l'en faire céder ? J'ouvre la porte de ma voiture et prends la route en direction de la maison de retraite dans laquelle elle séjourne.

Une fois arrivé, les infirmières m'accueillirent chaleureusement, mimant un certain engouement quant à ma venue qui m'exaspérât par son hypocrisie, car il est certain que ma grand-mère n'allait laisser transparaître aucune forme de réjouissance, mais plutôt une cruelle indifférence à laquelle j'allais devoir répondre par une abondance de considérations afin de tenter une énième fois de briser l'opacité de ses sentiments.

Je me dirige vers la chambre 85 avec anxiété, peur et maladresse. J'ouvre la porte et je l'aperçois au fond, assise sur un fauteuil qui semble davantage la mettre dans l'inconfort que la soulager, ses bras fermement agrippés aux accoudoirs, comme si elle tentait de se retenir de tomber. Dans un coin de sa chambre, accroché au mur dont le papier peint semble également vouloir fuir ce présent angoissant, se trouve un de ses tableaux, une peinture à l'huile représentant une nature morte ; précisément, un assemblage précis et ordonné de fruits solitaires, sur une table que je ne parviens pas à reconnaître malgré tous les efforts que j'y mets - sans doute parce que le propre de l'art est de représenter avec un grand souci du détail des éléments tirés d'un imaginaire subjectif - le tout dans un grand cadre en bois sculpté et doré, de style baroque. J'ai toujours vu cette peinture parmi toutes les autres qui arboraient fièrement les murs, affichées aux quatre coins de la maison ; ou devrais-je dire aux mille-et-un coins de cette demeure qui me paraissait gigantesque lorsque j'étais jeune. Le faste de cette maison me faisait m'y sentir tout petit, mais je n'étais jamais seul très longtemps : en effet, j'avais l'autorisation les mercredis après-midi d'ouvrir l'armoire vitrée dans laquelle ma grand-mère rangeait ses poupées de porcelaine, toutes plus belles les unes que les autres, mais désespérément immobiles. Aujourd'hui, le visage de ma grand-mère sur ce fauteuil me rappelle le leur : magnifique, mais éteint. Serait-ce un coup du malin génie ou simplement le hasard, le fait que ses deux passions, peindre des natures mortes et être entourée de poupées inanimées, semblaient déjà annoncer son état à venir ? Elle est devenue le sujet de ses tableaux, et pourrait aisément aller s'asseoir auprès des poupées dans la vitrine.

Je m'approche de plus près de ce tableau, qu'à vrai dire je n'avais jamais vraiment pris la peine d'étudier sérieusement, mais dont les couleurs, malgré la couleur vive de la peau de ces fruits, demeuraient sombres et ternes ; en dépit de tout le talent de ma grand-mère, l'éclat attendu (traditionnellement provoqué par la lumière reflétant sur leur peau lisse) n'était pas présent. Tout était sans relief, mate et sans vie, comme déposé sur cette toile en un seul coup de pinceau dépossédé de toute passion. A certains endroits pourtant, quelques ombres venaient paradoxalement apporter ce relief manquant au tableau, mais ces dernières ajoutaient fatalement un surplus de noirceur, trahissant l'inconfort dans lequel ces fruits étaient agencés, tous placés de manière artificielle et ne laissant aucune place à une quelconque contingence. Tout était donc placé de manière méthodique, stricte ; et à cette rigueur qui faisait peine à voir s'ajoutait la morosité du regard que portaient ces fruits sur moi, parce qu'en effet, ils me regardaient, semblaient même me suivre du regard. Tout à coup, je m'aperçois que ce ne sont plus les fruits du tableau que je regarde, mais bel et bien les yeux de ma grand-mère, mon regard ayant glissé d'un spectacle inanimé à un autre, par je ne sais quel élan de témérité.

Je m'attendais à voir dans ses yeux la vacuité de ce qu'il lui restait de souvenir, pourtant le monde s'y imprimait, sans qu'elle ne puisse le percevoir. Et comme lui, je m'imprimais dans les siens

sans retour. Demeuraient en effet dans son regard les ruines de sa vie, en friches, les décombres d'une existence colorée désormais monochrome. C'était la première fois que, lui rendant visite depuis l'établissement de son diagnostic par les médecins, j'osais la regarder droit dans les yeux. « Son ancienne vie et tous les souvenirs qu'elle a pu tisser avec vous sont morts », me dit-un jour le médecin. Morts à jamais ? Qui peut le dire ? Pourtant mes sens, en sentiments confondus, me donnaient mille et un signes de vie. Elle perdait des images, des odeurs, des sensations, des amours, mais les Souvenirs, ô les Souvenirs ! eux je les voyais dans ses yeux, miroirs de l'âme, et comme moi, ses proches voyaient en eux ce qu'elle avait vécu de plus beau, de plus excitant, de plus enthousiasmant. C'était la première fois que ce constat s'imposait en moi : elle était encore là, dans la mesure où sa vie dépendait désormais de celle qu'on souhaitait lui accorder, au travers des souvenirs que ses proches se remémoraient à ses côtés. Son esprit en exil se réfugiait en nous.

Tout son corps n'était que souvenir. Dès lors, comment son propre corps pouvait-il lui arracher ce qui l'avait constitué, alors même que les rides sur son visage étaient la preuve d'une enfance à la campagne, ses pieds déformés le témoignage de la féminité dont elle faisait preuve, allant au bout du monde sans jamais oublier son tailleur et ses escarpins ; son dos courbé la mémoire de nombreuses grossesses pesantes, la vie ayant laissé ses cicatrices ? Comment pouvait-elle, en se regardant dans le miroir tous les jours, coquette qu'elle était, oublier petit à petit, comme lorsque le sable s'écoule dans le sablier, grain par grain, la vie qu'elle avait menée, là où l'avait menée la vie ?

Heureux d'avoir eu la force de plonger dans son regard, je l'embrasse et dans un dernier élan de courage, attrape sa main et y dépose une caresse, la même caresse qu'elle me faisait lorsqu'elle me racontait des histoires dans ma chambre le soir. Je reviendrai demain pour à mon tour, tenter de lui raconter l'histoire de sa vie, que j'ai découvert étant encore présente dans ses yeux mais que mes paroles pourraient – je l'espère – réussir à faire glisser dans sa mémoire.

Elle faisait maintenant partie de ces choses qui ne vivent qu'à travers le vivant. Elle me rappelle ce célèbre tableau me suivant du regard et qui s'anime quand je le contemple. Et pourtant ses yeux, comme ceux des vivants, continuent de suivre les miens.

Pastiche n°36

-

L'enfant de Charybde

8 856 signes

2022_03_30_21_33_06_lenfantdecharybde.odt

Des habitudes de Combray, combien peu me restaient lorsque, délaissant le train-train de ces fastes journées de promenades et de rêveries qui m'entraînaient du côté de Méséglise ou de Guermantes, je retournais à Balbec. La bourrasque salée du large, la pluie de rayons que le soleil faisait, les beaux jours, s'égoutter sur la plage, certain courant sous-marin qui soulevait les vagues jusqu'à en ébouriffer les crêtes, tout cela m'avait comme lavé, comme progressivement dépouillé de mes anciens moi qui, l'un à la suite de l'autre, s'en étaient allés, laissant sur ma grève intérieure un moi plus maritime, hardi cap-hornier qu'avait réveillé tout d'un coup la proximité immédiate de l'océan et que je ne soupçonnais pas. Lui, il me semblait qu'un rien eût suffi à le décider d'embarquer soudain, lâchant tout, parents, amours, rêves d'écriture pour courir le large.

Ainsi, à Balbec, dimanche n'était-il plus pour moi le jour œcuménique qui ameutait devant l'autel de Saint-Hilaire, comme un pasteur vigilant et paternel ses brebis dispersées, toute la petite communauté de Combray, ni non plus celui de ces festins que Françoise, avec la science raffinée qu'elle possédait dans l'apprêt et l'association des nourritures, préparait au sortir de la messe. Dimanche, à Balbec, c'était un jour nouveau, une récurrence inattendue et comme un huitième jour de la semaine brusquement atterri, telle une comète, dans le petit calendrier ordinaire qu'étaient, pour moi qui à mon insu le tenais sans rigueur mais avec exactitude, les vacances. J'écoutais, au lieu des homélies monocordes du curé, la symphonie des vents ; au lieu des psaumes chantés auxquels ma grand-mère s'efforçait vaillamment de redonner une justesse que mettait en péril l'enthousiasme lyrique de certains fidèles, le bruit des vagues ; au lieu du carillon de midi, la plainte stridente d'un goéland.

Aux plaisirs de l'ouïe, les bords de mer joignaient ceux de la vue. Et si mon esprit goûtait la satisfaction calme que donne la vision des grandes étendues de sable quand le soleil les fait miroiter, j'avais plus de plaisir encore à celle des hautes falaises qui surgissaient du flot battant où elles semblaient avoir pris racine, voilà bien des siècles, et lentement poussé depuis jusqu'à cette altitude majestueuse où le promeneur, quand il y atteint et regarde en bas, croit voler.

Le plus souvent, c'était vers ces falaises appuyées sur l'eau que, mieux rassasié par quelques fraises que pour tout déjeuner j'écrasais précipitamment sur une tartine grillée que par le traditionnel rôti dominical de Françoise, mes pas m'entraînaient. Et plus encore que de coutume il m'y entraînèrent cette année-là, pour la raison qu'un article d'un journal local qui avait eu un fort retentissement les signalait comme le théâtre d'une singulière découverte. Rapportée à grand renfort de formulations tapageuses par l'article du *Franc Calvados* – tel était le nom de ce journal –, cette découverte était bien digne de susciter, comme elle le faisait en effet, l'engouement de toute la population environnante. Qu'on en juge : « Au pied de ces falaises altières qui font avec son industrie laitière l'orgueil de la Normandie, un corps gigantesque de cachalot a été découvert samedi par quelques adeptes matinaux de ce noble sport, la pêche à pied. » Gisant en effet sur un lit de galets où

les courants l'avaient déposé, « l'enfant de Charybde » – c'était le titre de l'article – était venu s'échouer à flanc de falaise, « terrassé par l'ire de Neptune » précisait-on encore, bien que sur terre comme sur mer il fit, depuis près d'un mois, grand soleil.

Depuis la parution de l'article en une du *Franc Calvados*, une foule nombreuse de curieux se pressait pour constater la grandeur démesurée du colosse et, pendant le peu de jours où, avant que ne l'eussent remorqué à bord de leur navire des pêcheurs envoyés pour nettoyer la grève, le corps sans vie gisait dans la petite anse que le hasard lui avait destinée, je venais moi aussi contempler la terrifiante merveille.

Certes, si la *Grande encyclopédie illustrée* avait pu jadis me donner quelque idée des trésors d'invention et de démesure que, par aveuglement ou peut-être simplement insoucieuse de proportionner ses différentes créatures entre elles, la Nature renouvelle sans trêve, une telle idée, née d'un livre d'images, c'est-à-dire d'une création de l'esprit humain, comme le réel la désagrège ! Cet imposant « macrocéphale » qui gisait sur la plage, quand je l'avais vu fidèlement reproduit au chapitre des « cétacés » et sagement rangé dans le savant ouvrage entre baleines et dauphins, à peine y avais-je prêté attention. Mais voilà qu'il était sorti des planches encyclopédiques où, lui si grand, il paraissait si à l'étroit. Et ce qui pour moi aurait pu n'être qu'une gravure dans un livre d'histoire naturelle, c'est-à-dire quelque chose que j'eusse très bien pu considérer comme n'appartenant pas à ce monde, mais à un autre, plus ancien et sans rapports avec l'actuel, cet être fabuleux et pourtant réel non seulement existait mais encore était couché juste devant moi, le sommet de sa tête immense appuyé contre un pan de falaise, sa queue puissante encore à moitié immergée. Et quelque sidéré que je fusse, encore me fallait-il admettre que la bête était en réalité bien plus que l'immense vaisseau de chair échoué sur le sable dont, toutes voiles déchirées et livrée aux caprices des courants, ne restait que la coque démâtée, admettre que, avant de faire ainsi naufrage, la bête avait vécu. Ce qui reposait en réalité sous mes yeux, ce n'était pas seulement un assemblage de matières inertes, mais tout au contraire une substance naguère vivante, non pas cette chose à présent vidée de toute force et de toute animation mais une créature où, peut-être, avait résidé une âme. Pour moi qui la contemplais, la peau ridée et constellée de cicatrices du grand cachalot témoignait d'une origine si lointaine qu'elle ne pouvait que remonter aux premiers jours de la création lorsque le monde, jeune alors et euphorique d'une fécondité qui devait en ces temps reculés sembler inépuisable, pouvait encore donner naissance à des mastodontes capables de vieillir des siècles et parcourir inlassablement les océans du globe. Hélas, ce passé-là est bien loin désormais, à jamais hors de portée d'une humanité née trop en retard pour en sauvegarder le souvenir et le faire perdurer jusqu'à nous, et c'est pourquoi, de ces colosses mythiques, l'existence même est un mystère. Un mystère, car si ce qu'on appelle la vie a su remplir une enveloppe si vaste, a su trouver l'énergie de la mouvoir, alors on doit la supposer éternelle.

À ma grande tristesse pourtant, je dus me rendre à l'évidence en voyant, juchées sur la carcasse, quelques mouettes insoucieuses et, y appliquant la paume de leur main, quelques hommes désireux de poser pour la photographie : le Léviathan était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? À vrai dire les premières marques de corruption commençaient à verdir légèrement l'ourlet d'une blessure que les rochers aigus avaient pratiqués dans les chairs du cachalot, alors que les vagues y poussaient impitoyablement son corps inerte. Une lourde odeur de mort et d'abysse, âcre et que semblait avoir directement apportée des grandes profondeurs l'imposante et solennelle dépouille d'où elle émanait, enveloppait l'atmosphère, et vous plongeait tout à coup comme vingt mille lieues sous les mers. Et cependant, alors que je continuais de regarder, fasciné, la longue queue qu'agitaient imperceptiblement les vagues, il me semblait que l'idée que la créature ne fût qu'endormie n'était pas sans invraisemblance. Car s'il a fallu aux océans déchaîner d'inconcevables puissances pour qu'y naissent des êtres aussi fantastiques, la mise à mort de ces titans n'en réclame-t-elle pas bien davantage ? Ainsi, cette vie qui m'apparaissait comme un colossal effort de la création, d'une beauté sans équivalent ni mesure, cette œuvre magnifique et immense, n'avais-je pas raison de la vouloir, de la croire éternelle ? Elle l'était peut-être, et peut-être échappée de ce corps devenu trop vieux pour elle et trop affaibli cette vie était-elle simplement retournée, immatérielle à nouveau et libre, là d'où elle était venue, là d'où était, au commencement du monde, venue toute vie, là-bas, au fond de ces insondables puits qui descendent jusqu'au cœur ardent du monde.

Trois jours plus tard, on vint enlever le cachalot de la grève. Le *Franç Calvados* expliquait, avec cet admirable souci de l'hygiène publique et du didactisme qui caractérisait sa ligne éditoriale, que « l'enfant de Charybde », après dépeçage, livrerait « l'ambre gris, si précieux dans la confection des parfums de nos élégantes » et qu'il ne menacerait plus la salubrité de « ces sublimes plages qui sont, avec l'industrie de la pêche, la fierté de la Normandie. »

Pastiche n°37

-

La rencontre

5 113 signes

2022_03_30_22_23_48_larencontre.docx

J'étais descendu pour le dîner avec un peu d'avance, et en attendant ma grand-mère qui finissait de s'habiller je m'assis dans un des grands fauteuils de velours rouge qui, dans le hall d'accueil, font face à la mer. A cette heure cet espace bruissait des conversations entre convives, heureux de se raconter les péripéties de la journée écoulée, de montrer une nouvelle toilette ou simplement curieux des nouveautés gastronomiques proposées par la carte d'Aimé ; placé comme chaque soir au centre des appels, des protestations, des suppliques des convives, celui-ci passait de table en table avec prestesse, souriant à tous, cajolant chacun. Il assumait son rôle de maître de cérémonie avec un visage heureux, multipliant les saluts, s'enquérant de la santé des souffrants, orientant les commandes pour satisfaire le goût des dîneurs, mais sans jamais oublier les impératifs de la cuisine et de l'approvisionnement.

Nous étions au cœur de la belle saison ; la grande porte-fenêtre qui donnait sur la plage était ouverte, et une brise légère soulevait le léger voilage qu'un groom avait en passant tiré maladroitement. Le soleil s'inclinait sur l'horizon, et semait sur les douces et murmurantes ondulations de la mer des rayures d'or, mobiles et fugitives, en préparant ses derniers rayons écarlates qui souligneraient l'intimité de la salle à manger où les lustres à pendeloques délimitaient un espace clos, réduit et chaleureux, à l'extérieur duquel les ténèbres gronderaient bientôt.

Je n'étais pas le seul à contempler les derniers rayons du soleil. La silhouette d'une très jeune femme placée entre la porte et moi, déhanchée, appuyée sur une ombrelle en ces lieux inutile, attira mon attention. Elle était « en cheveux » comme aurait dit Françoise. Après quelques instants passés à contempler la surface mobile de la mer elle eut un soupir, fit demi-tour lentement et, m'adressant un sourire aussi léger qu'un vol d'oiseau, se dirigea vers la salle à manger où elle s'installa seule à une table que lui indiqua Aimé.

La figure de cette jeune femme ne m'était pas étrangère, mais je ne pouvais désigner les traits que j'y reconnaissais ; le nez fin, les sourcils arqués étaient ceux du visage de la Vénus du *Printemps* de Botticelli ; la bouche, encore enfantine, s'arquait délicatement et semblait plutôt prête à picorer un fruit comme celui que sur le tableau brandit Mercure. Séparément tous ces éléments composaient une figure charmante, mais aucun ne m'informait sur la raison pour laquelle je croyais avoir déjà rencontré cette jeune fille ; cette appellation me semblant, maintenant que je pouvais la voir dans la lumière, plus conforme à son âge qui sans doute n'atteignait pas le mien. Je fis un signe à Aimé qui accourut, la carte à la main ; je refusai d'un geste sa proposition et, me penchant pour plus de discrétion, lui demandai s'il connaissait la jeune fille en robe de taffetas bleu assise non loin, solitaire et pensive. Avec un sourire complice il partit se renseigner. Je m'extasiai de l'art d'Aimé, qui pouvait donner à son inamovible sourire tant d'expressions différentes, langage parallèle de la connivence, de la compassion, de l'humour et surtout du secret.

Grand-mère sortit du *lift* ; son arrivée mit fin à mon examen sans pour autant libérer mon esprit de l'interrogation qui sollicitait mon souvenir ; ma grand-mère s'apercevait bien que ses propos ne recueillaient pas mon intérêt et plusieurs fois elle sollicita mon attention d'un regard inquiet, sans que j'y prisse garde. Je lui confiai enfin la raison de ma perplexité. Elle jeta un bref regard à la jeune fille et me dit : « Je ne connais pas cette jeune fille. » Et elle ajouta avec un sourire : « Tu dois t'intéresser à elle parce qu'elle a de beaux yeux bleus... ».

Quand le dîner s'acheva je dis à ma grand-mère que j'allais faire une brève promenade de santé sur la plage, qui était éclairée à l'électricité une partie de la soirée ; j'attendais surtout qu'elle fût montée pour interroger Aimé.

« Cette demoiselle attend son père, qui va passer ici une semaine de vacances avec elle, mais qui est tenu jusqu'à ce soir par ses malades. C'est la fille d'un médecin du département voisin, le docteur Percepied. » J'étais surpris : « le docteur Percepied de Combray ? ». Aimé approuva. Je me souvenais très bien d'Augustine Percepied, une ravissante petite fille blonde qui jouait parfois avec moi comme un garçon, et n'avait amorcé aucun des gestes de tendresse que j'attendais d'elle ; je me souvenais de son odeur d'herbe folle et de savon luxueux.

Je ne comprenais pas cependant comment sa chevelure blonde avait pu devenir si sombre ; j'interrogeai le lendemain ma grand-mère sur ce point. « Non chéri me dit-elle, cela ne se peut pas ; Augustine a toujours été brune. Mais comme elle a les yeux très bleus, et que ce sont les blonds qui ont les yeux bleus, dans ton souvenir elle était blonde. » Elle songea quelques instants et ajouta : « au fond, c'est parce qu'elle est brune que tu te souviens de ses cheveux blonds. Souviens-toi de ce paradoxe, et de la fragilité du souvenir que nous gardons des choses et des gens ».

Pastiche n°38

-

Bons souvenirs d'Emile Loubet, rappels factuels

9 972 signes

2022_03_31_08_25_39_bonssouvenirsdemileloubetrappelsfactuelsconcourspastiches2022.

odt

Cher Marcel Proust

D'abord merci pour votre livre qui consacre la naissance d'un écrivain. Assurément vos regrettés père et mère auraient été heureux de votre bonne fortune. Et merci encore pour la lettre qui accompagne cet envoi, quoique je ne comprenne pas la moitié de ce qui y est dit mais qui *de craintes que n'y fut caché quelque question à laquelle il eût été impoli de ne pas répondre* m'induit à vous écrire même si nul n'est censé ignorer que, depuis mon départ de l'Elysée en retrait dans ma Drôme natale, je suis bien décidé à me faire oublier et maintenir une profession de foi publique qui avait valeur de boire un thé à la ciguë. Autrement dit je ne saurai en aucun cas m'associer à un programme de *Recherche d'un temps perdu*.

Mon avis est qu'il ne convient pas à un ancien président de la République de commenter ce qu'il a au jour le jour plus que tout assumé. Par presse interposée tant de choses ont été dites mais c'est qu'ayant jadis soutenu les lois pour la liberté de parole, je ne pouvais rien faire sans me dédire. Aussi je ne saurais donner créance à vos allégations qui sans moi dévoilant à *qui on a affaire* vous feront passer pour un insensé, vis à vis duquel tel *un Virgile qui s'éloigne à grands pas et force Dante à le rattraper au plus vite* (expression tirée de votre livre) je vous demande aux noms des vôtres à ne pas poursuivre en cette voie.

Et parce qu'il apparaît utile de le rappeler à votre bon souvenir, regrettant que vos chers parents ne soient plus de ce monde pour cela, c'est bien votre grand-oncle Adolphe Crémieux qui les unit le jour de la capitulation de Napoléon III, veille de la proclamation de la République par Gambetta le 4 septembre 1870. Et c'est votre grand-oncle qui devant l'avancée des prussiens sera nommé Ministre de la justice et envoyé à Tours investi de tout pouvoirs, bientôt rejoint par Gambetta qui quitte Paris en Montgolfière, laissant derrière lui une ville canonnée et affamée par le sièges des prussiens. Et puis la défaite française actée c'est la Commune qui se lève et gronde en se terminant dans un bain de sang. Enfin à l'heure où la capitale ravagée et la France endeuillée pleurent ses morts comme si c'était leurs enfants survient votre venue parmi nous.

Nouveau-né aussi chétif que vous soyez avec ceux de votre génération, la vie plus forte que tout, vous incarnez l'avenir pour une République qui se relève tant bien que mal à l'issue d'un travail difficile, accouchée aux forceps à la grâce d'hommes de premiers rangs dont les noms sont à jamais gravés dans l'Histoire : Adolphe Crémieux, Léon Gambetta, Charles de Freycinet, pères fondateurs de la IIIe République qui s'établie en régime par-dessus tout. Plus encore en ennemi juré des Crémieux, Gambetta et Freycinet, c'est le libelliste Edouard Drumont qui en ne s'y trompant pas les prend pour cible dès son premier et terrible opuscule *La France juive*. Un ouvrage qui prospère sur l'antisémitisme qui culmine avec l'Affaire Dreyfus qu'en éditorialiste du journal *La Libre Parole*, il initie et alimente en envenimant la vie politique.

Et alors que meurt subitement le Président de la République Félix Faure, c'est dès mon élection actée à sa succession à l'Elysée [18 février 1899] que Drumont et son journal s'ancrent en fer de lance de déstabilisations dont je deviens par ma fonction le point de mire. Libre à vous de voir dans l'hostilité de *La Libre Parole*, l'immiscion en donneur d'ordres du richissime Comte Boni de Castellane, impartie par dot depuis son mariage avec Anna Gould [1895] de l'immense mais suspecte fortune de Jay Gould puisque construite sur la banqueroute américaine ou Black Friday.

Un Boni de Castellane qui à la veille de l'Exposition Universelle de 1900, captant l'or de l'Amérique qu'il détourne de son sol et de sa source au grand dam des chancelleries anglo-saxonne pour la faire ruisseler sur la place de Paris, fait de son Palais Rose, bâti sur le modèle de Versailles, l'annexe de l'Elysée qu'il entend supplanter, outrepassant en cela sa qualité de député en Comte des Mille et une nuits, dernier monarque en date... Et ainsi que vous le remarquez en vous défaussant sur Léon Daudet, il était certainement « *homme à se mêler de tout de ses chaussettes de soie et de ses cravates de fêtes éblouissantes et de politique et surtout de politique extérieure (sic)* ». Une incidente qui m'oblige à m'investir diligemment dans les Affaires Etrangères apanage et prérogative de la présidence de la République où au vu et su de tous, à hauteur de reine, roi, tsar et autres princes régnants, il m'échoit de remettre les pendule à l'heure afin de renforcer et consolider les liens qui unissent la France au reste du monde scellant la Triple Entente, pourvu que ça dure, *quitte à ce que la plus courte distance entre Saint Pétersbourg et Paris en passe par Montélimar* où la santé de ma mère [+1905] m'appelait. Cela plutôt que la rumeur de l'achat d'un châtelet voisin.

Et à ce sujet vous pouvez reprocher à Boni d'avoir voulu me disputer les restes du château de Grignan en imposant sa prééminence sur un village attaché à mes plus jeunes années où j'entre en politique pour ma première élection. Mais cette concurrence pour ces ruines dont se réclamait Boni de Castellane qui était si fière n'ayant cesse de le rappeler d'être lié par la famille des Grignan à Mme de Sévigné, serait-elle avérée ? Quelles conclusions croyez-vous pouvoir dégager de ce qui ne relèverait que d'un ordre rigoureusement personnel et d'aucune façon d'une fonction publique ou officielle ?

Arrivé là ne conviendrait-il pas mon jeune ami d'évoquer vos débuts : *Les Plaisirs et les jours* [1896] illustrés par notre chère Madeleine Lemaire, ouvrage précédé d'un hommage appuyé à votre camarade Willy Heath exilé à Paris parce que, selon mes renseignements, il était le fils du principal complice de Jay Gould en Amérique, toutes choses pesées qui démontrent combien vous êtes impliqué question Boni de Castellane. Question qu'il me faut résolument adresser pour mieux vous délivrer de ses sortilèges...

A part ça n'avez-vous pas mieux à faire que d'aller chercher épinglés en devanture des bouquinistes le long des quais de Seine arguments à réagir devant l'étalage ininterrompu des

journaux, affiches et cartes postale d'un ancien président caricaturé au temps de son septennat, inclus le libelle calomnieux constitué d'articles de la Libre Parole : *Loubet-la-honte* de Gaston Mery, qui sont autant de mauvais procédés issus des presses mercenaires de *La Librairie Antisémitte* de Drumont et affiliés Boni de Castellane ou pas.

Ceci étant dit vous voyez juste ainsi que présenté par d'anciens reportages documentés de reproductions photographiques, j'occupe ce château de la Bégude-de-Mazenc équidistant entre Montélimar, Marsanne et Grignan. Montélimar où j'ai été maire 30 ans durant, Marsanne où je suis né dans la ferme de mes parents et enfin Grignan où mon frère Auguste qui a fait sa médecine à Paris avec votre père, au temps où moi-même je faisais mon droit, a hérité de la maison de notre oncle, le docteur Loubet de Grignan resté sans enfant quoique ayant épousé notre tante originaire de Saulce-sur-Rhône fief de la famille de Freycinet... Et puis vous savez que dans la Drôme près d'ici, à Saoû, votre cher grand-oncle Crémieux avait là son château.

Au sujet de Grignan ni mon frère ni moi ne pouvons vous répondre sur les développements des ruines illustres de cette ville dont on dit qu'elles passent de main en main tel un bibelot qui, vous nous l'apprenez, sont désormais possession d'une certaine Madame Fontaine, voisine à Paris du Palais Rose d'où ce pauvre Boni se retrouvant bientôt en instance de divorce allait être chassé, seule morale d'une histoire où tout du long ce protagoniste a feint d'ignorer le contentieux diplomatique d'une fortune érigée au dépend d'une Amérique réprobatrice qu'en dernier ressort, il irait implorer à Washington à la Maison-Blanche auprès du Président Théodore Roosevelt. D'après vous de ces gravats bientôt arrosés par une pluie d'or devrait renaître un édifice qui exaucerait en tous points les vœux de restauration de château de mon supposé rival. Est-ce dire, en songeant davantage à Stendhal qu'à vous parodier, *que je me souci de Madame Fontaine autant que de la Princesse de Parme ?*

Chère âme en ce qui me concerne, en paraphrasant l'excellente Mme de Sévigné dont l'ami le cardinal de Retz évêque de Commercy opère tel une mise en garde ou leçon repoussoir envers tout écrivain qui déroge aux grandes vérités avec ses mémoires définitivement amputées, je préfère l'idée de littérature à celle élimée de *la providence d'un boulet de canon* parti dont on ne sait où mais *destiné de toute éternité à sa victime*. Mon sentiment est que sans naissance ni pedigree engendré par sa mère, un simple fils de cultivateur de Marsanne nommé Emile d'après le livre de Rousseau deviendrait Président de la République. Une république qu'envers et contre tout il consolide et entérine aux yeux du plus grand nombre inclus tous les puissants de ce monde prouvant que la réalité dépasse la fiction en démontrant à l'instar de Jean-Jacques que l'on ne saurait se passer de la fiction autrement dénommée rêve, idéal, utopie.

Ayant quitté la vie de la cité à l'exemple du philosophe antique qui s'administre une tisane létale, à votre tentative de recherche du temps passé j'oppose raison d'état gardée et droit à l'oubli. Mon temps est fait et je n'ai pas pour vocation d'hanter les vivants. **Mort à jamais ? Qui peut le dire ?** Ni fantôme ni revenant ou spectre qui tiennent désormais je suis et demeure muet comme une tombe.

Ceci dit l'occasion se présentant, puis-je vous recommander mon protégé et presque filleul le jeune Paul Morand déjà féru des lettres, neveu d'Abel Combarieu ancien chef de cabinet à l'Elysée et mon conseiller au plus proche.

Cher Marcel Proust vous n'êtes pas responsable de ceux qui ont fait leur temps en leur temps, allez de l'avant et portez-vous bien.

Emile Loubet

Catégorie Participants de moins de 25 ans

Pastiche n°1

-

Une triste mélodie d'habitude

6 535 signes

2022_03_09_20_10_17_unetristemelodiedhabitude.docx

Les rideaux de fer venaient d'être abaissés, ne laissant plus aux passants distraits le loisir d'admirer le contenu des vitrines qui éclairaient, de leur lumière constante, le passage de l'omnibus Panthéon-Courcelles grouillant. L'effervescence de la vie nocturne parisienne allait prendre le pas sur l'aspect de capharnaüm des boulevards en fin de journée. La température commençait à s'adoucir alors que je franchis la porte de l'appartement. Je n'avais durant mon retour en voiture étonnamment pas songé à mes récents déboires, plongé dans une sorte de transe alors que le bruit des pavés parvenait à me maintenir éveillé de sa mélodie presque régulière. En franchissant la porte, les escaliers m'apparurent alors comme une épreuve fatale, ma poitrine fut un instant comme une douce tombe, là où se logeait *l'âme du vin*, je venais, en observant la vingtaine de marches qui me faisait face, d'être de nouveau violemment confronté à ma réalité. J'étais désormais seul dans cette bâtisse bien trop grande dont la surface n'était pourtant pas suffisante afin de contenir mes peines. L'objet de mes tentations charnelles, de ce que j'avais cru pendant un temps être le sujet de mon amour, avait disparu, une lettre écrite dans la hâte d'un départ imprévu avait pourtant tenté de justifier les motivations de cette décision que je ne pus me résoudre à admettre. Il apparaît que l'habitude est la plus dangereuse des alliées, lorsque la menace se profile l'on y attache plus une importance suffisante pour s'en prévaloir, et lorsque que l'amour disparaît, il se meurt au moins pour un temps. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Il n'y a que l'avenir qui puisse répondre à cela, bien que je ne crois nullement un tel revirement possible. Par le passé, j'ai déjà subi les torts de l'amour, parfois même mes êtres chers en ont subi les tristes desseins, par ma faute. Je ne sais comment j'ai pu, au moins un temps, permettre à cette situation désespérante de m'échapper, peut-être suis-je résigné, lorsque l'on provoque la fin de ce qui nous anime, faut-il blâmer celle qui a tant souffert qu'elle aura préféré se séparer d'un être qu'elle a tant aimé ou cet être qui n'a su préserver les liens qui les unissaient depuis, me semblait-il alors, toujours ?

Il me revint en tête un fragment de la sonate de Vinteuil, qui, lorsque je l'avais entendu pour la première fois, dans une pièce qui bien au contraire de celle dans laquelle je m'apprêtais à me rendre, était alors pleine d'âmes qui n'en saisissaient probablement pas la réelle profondeur, m'avait étrangement attristé. Me renvoyant en quelques instants dans un état d'esprit d'antan. Peut-être même inquiet, inquiet de n'avoir aucun repère. L'habitude nous permet de nous fonder un univers, de créer de toute pièce des supports à notre vie, qui, de par leur intangibilité même, les rend d'autant plus dangereux. Lorsqu'ils disparaissent, ils s'envolent tout entiers, l'on ressent alors une sensation similaire à celle qui, lorsque l'on arpente un escalier ancien, nous donne brièvement l'impression de chuter, similaire au sursaut d'un pianiste lui faisant presser la mauvaise note (telle les crampes de Morel qui pour un instrumentiste s'avèrent si dangereuses), qui lui fera alors adapter les quelques mesures suivantes à son erreur. Cette erreur est ainsi parfois heureuse, tout relève de

l'adaptation, du lendemain. La mémoire a cette agréable faculté d'occulter la douleur réelle des événements passés. Ainsi, les jours défilant, viendra celui où je l'oublierai. Rien ne semble persister éternellement dans notre esprit. Pas même ce que l'on aurait juré ne jamais oublier. Pourtant, il arrive parfois qu'une odeur ou une mélodie, de prime abord sans importance, nous ramène dans ce monde que l'on pensait un instant auparavant disparu. Rappelant alors des pensées qui survivaient dans un état latent. Lorsque l'on vient à être séparé des gens que l'on aime, l'habitude est à la fois le plus vil et le plus fidèle de nos alliés, l'on ne saurait s'en séparer longtemps, pourtant, il n'aura de cesse de nous rappeler ce qui n'est plus, parfois au dépens de ce qui pourrait être. Les aubépines fleuriront de nouveau après un hiver glacé, tel renaîtra peut-être, dans un futur lointain, les sentiments vifs que l'on a pu me donner.

Le son grave des marches raisonnait sous mes pas, dans une sorte de crescendo accompagnant ma triste chorégraphie. La vie ne suit cependant aucune gamme. Nul théoricien ne saurait, même si certains en ont soit la prétention soit l'impression ironique, par d'heureux hasards, ni comprendre ni prédire ce que l'Homme considérera comme la voie à suivre. Lorsque qu'Albertine venait me dire bonsoir, il m'arrivait ensuite de pleurer toute la nuit durant, car le plus profond sentiment d'attachement n'avait point d'autres effet que de venir exacerber mes angoisses perpétuelles à son égard. Je pleurerai sûrement alors, la mort d'un ami qui n'existera plus jamais, un être inconsistant mais confortable qui, pendant qu'elles partageaient mes journées, venait panser mes blessures intérieures et retenir mes larmes. Tel ces digues impuissantes face à la montée des eaux la nature venait s'abattre sur moi, la nature de l'Homme, qui est finalement de ne se rendre compte de ce à quoi il tient que lorsque celles-ci ont disparus, ait venue me submerger d'un flot similaire. J'avais, du fait d'un étouffement soudain, provoqué par mon état d'esprit, marqué une pause dans mon ascension périlleuse vers la pièce où, isolé, je serai de plein fouet marqué par un manque déjà si grand. Lorsqu'alors je fus replongé dans un décor si différent et pourtant si proche, l'escalier qui me menait à ma chambre, à Combray. Lorsque, affolé par le soleil ayant disparu depuis quelques heures, j'appréhendais le moment de me coucher. Maman ne viendrait pas m'embrasser, pas plus ne le ferait celle qui en avait pris l'habitude ces derniers mois, ces dernières années. Je me revis petit garçon, voulant courir derrière maman pour lui implorer de rester, cependant, l'impuissance de ce soir n'était pas seulement celle de braver son regard grave, mais bien l'impossibilité de rejoindre celle qui aurait pu soulager tous mes maux, au moins un instant. L'habitude nous fait oublier le chemin que l'on parcourt chaque jour, lorsque l'on nous demande alors de le décrire, nous en sommes parfois incapables, comme si, il nous avait toujours été inconnu. Le chemin à suivre l'est pour moi, quand celle qui l'arpentait avec moi, l'a emporté dans les plis de la dentelle de sa robe d'été.

Pastiche n°2

-

Le Fauteuil

4 258 signes

2022_03_20_12_03_17_lefauteuil.docx

Alors que je marchais en ville, comme tous les samedis après-midi, je fus surpris par la découverte d'une petite boutique de l'autre côté d'une rue que je connaissais pourtant bien et sur la devanture de laquelle était écrit en caractères gras et en majuscules « Objets anciens et Antiquités ». Intrigué, je traversai et m'approchai de la vitrine pour y voir les objets qui s'y trouvaient et découvris de la vieille vaisselle, un bureau d'époque ou encore des horloges du XVIIIème siècle ; mais, alors que je franchissais le seuil de cet antiquaire devant lequel j'avais dû passer des dizaines de fois sans jamais le remarquer, un sentiment étrange m'envahit. Dans l'amoncellement d'objets bigarrés, je ne distinguais aucun autre client, l'endroit était désert et même le vendeur semblait avoir disparu, je m'enfonçais un peu plus dans une allée avec cette impression de pénétrer dans un endroit oublié des hommes depuis siècles quand je découvris un fauteuil à oreilles d'aspect assez piteux. Le tissu brun était décousu par endroits et un des accoudoirs semblait enfoncé comme si une patte d'éléphant s'y était posée. D'autres clients auraient pu dire que cette vieille chose aurait dû être sérieusement restaurée ou bien même jetée aux encombrants mais je n'aurais, pour ma part, rien infligé à ce fauteuil car il me rappelait, tel qu'il était, celui de mon grand-père. Je fus aussitôt ramené à l'époque où, installé sur son fauteuil, il me faisait monter sur ses genoux pour chanter une berceuse qui devait selon lui m'endormir mais qui avait bien plus de pouvoir sur lui que sur moi car, dès les premières notes, je le voyais s'assoupir et ronfler très fort au point qu'il n'entendait pas ma petite voix lui dire : « Papy, tu dors ? » Son fauteuil était un prolongement de son corps, une extension de son esprit, qui exprimait ses humeurs à la manière d'un cœur antique si bien que, lorsqu'il disait à ma grand-mère qui avait le tort, selon lui, de ne jamais le tenir au courant de ses allées et venues : « Mais où étais-tu, Gisèle ? Que faisais-tu ? J'étais horriblement inquiet, voyons ! », son fauteuil grinçait comme s'il voulait dire à sa place toute la frayeur mêlée de colère que le pauvre homme abandonné ressentait tout à coup ; c'étaient encore des grincements, mais d'une toute autre nature, d'une toute autre inflexion – si l'on considère que le fauteuil nous faisait entendre sa « voix » – quand mon grand-père commentait sa lecture du journal par des « encore de mauvaises nouvelles, décidément ! » Ce qui m'étonnait le plus était qu'il ne voulait jamais que je montasse sans lui sur son fauteuil et, si je lui en demandais la permission, il me répondait : « Non, tu me l'abîmerais ».

Dans la boutique, mon esprit voyageait dans mes souvenirs d'enfance, et je regardais le pauvre fauteuil devant moi avec une gratitude immense car il faisait renaître pour quelques instants mon grand-père et ma grand-mère que j'avais tant aimés et qui nous avaient quittés il y a déjà bien des années. Mais ce repos était-il éternel ? Mes grands-parents étaient-ils morts à jamais ? Ses sombres questions me hantaient. Qui peut le dire ? Qui peut le savoir ? Alors que la frontière entre la vie et la mort me semblait de plus en plus poreuse, une voix me tira de mes réflexions. « Monsieur, puis-je vous aider ? » C'était l'antiquaire qui avait surgi devant moi. Un rideau au fond de la boutique se balançait encore comme s'il était sorti d'une pièce secrète. L'homme était plutôt âgé, petit avec les

cheveux blancs. Je lui demandai le prix du fauteuil et il me répondit qu'il n'avait plus aucune valeur si bien que, si je le souhaitais, il pouvait m'en faire cadeau. « Ce serait l'occasion de faire un peu de place ici », conclut-il en me fixant de son regard bleu. Je le remerciai chaleureusement et acceptai son offre.

Le lendemain, un porteur déposa le précieux fauteuil chez moi ; le cœur rempli de joie, je le plaçai dans le salon, devant la cheminée, tout comme le faisait mon grand-père, afin que, de là où il se trouve, s'il le souhaite, il puisse venir me rendre visite, s'installer confortablement pour lire son journal, faire une courte sieste ou bien encore me prendre sur ses genoux – pour que, désormais, il demeure au plus près de moi.

Pastiche n°3

-

Une soirée au George V

3 511 signes

2022_03_22_07_11_04_unesoireeaugeorgev.docx

Il y a bien des années déjà, Albert m'invita à l'Hôtel George V, derrière lequel je découvris, en flânant un peu au hasard dans une rue, puisque j'étais en avance et qu'il me déplaisait et me déplait encore aujourd'hui d'arriver le premier à un rendez-vous, chose extrêmement désagréable qui vous contraint, pour le temps qu'il vous faut patienter, à imaginer une manière de paraître aux autres passants qui ne soit ni trop maladroite ni trop empesée, la petite boutique d'un antiquaire. Elle ressemblait si bien à celle de mon arrière-grand-père que j'y serais volontiers entré si seulement mes rêveries n'avaient pas réussi à combler par leur pouvoir de condensation du temps les minutes qui me séparaient d'Albert.

Devant l'hôtel, sa canne à la main, il laissait ses yeux vagabonder sur la foule comme le ferait un voyageur perdu dans la gare d'une ville où il ne connaît rien ni personne. Nous entrâmes dans l'hôtel, et ce fut comme franchir la porte d'un autre monde fait de luxe et de richesse qui m'emplirent d'émerveillement tout comme je l'avais été lorsqu'avec mon ami Renan j'avais séjourné dans un palace de Venise, un temple majestueux et fabuleux, où nous avons été invités à assister à un concert.

Aux côtés d'Albert, j'admirais le faste du George V dont les plafonds somptueusement décorés me rappelaient ceux du château de ma grand-mère, dont les bouquets de roses blanches serrées qui agrémentaient les tables ravissaient mes sens et dont le grand lustre qui flottait dans le hall (on le remarquait aisément), jetait vers nous l'éclat de ses dorures. Tout entiers à notre contemplation, nous fûmes abordés par un maître d'hôtel vêtu de blanc, il prit nos manteaux ainsi que nos chapeaux et nous accompagna jusqu'au salon de musique.

Sur les tables dressées avec soin (oh, comme on aimerait ne jamais s'habituer au raffinement des grands hôtels !), trônaient des carafes en cristal remplies d'un vin pourpre semblable dans sa couleur à celui que mon père, les jours où l'humeur lui en prenait, avait l'habitude de servir à ses invités. Nous faisons partie des premières personnes à entrer dans le salon. De la discussion de quelques dames élégantes qui entraient à notre suite et qui portaient toutes une plume à leur chapeau, nous apprîmes qu'un bal aurait lieu après le concert.

Albert, qui avait la mauvaise habitude de ne pouvoir supporter le moindre silence, me faisait le récit une nouvelle fois de son dernier voyage à Constantinople, il était si absorbé par sa propre parole qu'il m'aurait été impossible de l'interrompre, c'est pourquoi je m'autorisais dans ces moments-là à laisser vagabonder mon esprit qui ramenait à la surface de ma conscience mille souvenirs et qui ne semblait pas vouloir s'arrêter, ou peut-être seulement dans la mort qui viendrait un jour.

Le public n'avait pas fini de s'installer et les musiciens d'accorder leurs instruments que le sommelier entra dans le salon une bouteille de vin à la main pour la présenter à un homme assis à l'écart et que je remarquai à cette occasion. Le breuvage versé dans le verre dégageait une douce

senteur de fleur et de terre trempée par la pluie qui me transporta aussitôt dans les vignobles que j'arpentais dans mon enfance et dont j'adorais le parfum lorsque je m'y promenais en compagnie de ma mère. Le concert s'acheva sans que je puisse entendre la moindre note tant j'étais accaparé par mes souvenirs d'enfance qui résidaient en moi comme des pensionnaires à vie. Morts à jamais ? pensai-je alors. Qui peut le dire ?

Pastiche n°4

-

Les cerisiers

3 217 signes

2022_03_22_08_58_25_lescerisiers.docx

Il y avait bien des années que je n'avais pas senti cette odeur qui m'envahit ce jour-là d'un plaisir si délicieux que je désirai aussitôt en connaître l'origine. De quel monde pouvait bien me venir cette joie ? Je la cherchais dans les souvenirs qui se terraient au fond de moi, mais je ne parvenais pas à l'identifier bien que je la sentisse qui palpitait dans mon être ; ce parfum me saisissait comme un passant dans la rue qui poserait la main sur votre épaule pour dire qu'il a besoin de vous. Je devais la suivre pour en connaître la source ; je quittai mon lit et la suivis jusqu'à une petite boîte rose et raffinée sur le couvercle de laquelle un peintre avait fait éclore des cerisiers roses. A l'intérieur se trouvaient deux rangées de biscuits parfumés à la cerise et sous l'effet d'une étrange confusion des sens, telle qu'on n'en ressent que lors de circonstances extraordinaires, j'entendis les biscuits murmurer un nom, un nom si délicat qu'il me plongea dans une extase encore jamais ressentie par moi, une extase qui me transporta dans un monde aux couleurs d'antan. C'était un nom gracieux, exquis et enchanteur qui résonnait à mes oreilles jusqu'à ce qu'un souvenir, enfoui depuis longtemps dans un coin de ma tête, me revînt.

C'était le nom de Julie que j'avais commencé à aimer au mois de mai, époque à laquelle on confectionne des guirlandes de fleurs dont s'échappe une odeur à la fois douce et amère, le parfum des grands cerisiers aux pétales roses qui jonchaient sur le chemin montant vers les champs – nous le prenions, mon père, mon grand-père et moi à l'heure de la promenade – et où j'y vis pour la première fois, cette fillette dont le délicat visage aux tâches de rousseur et aux yeux noirs me faisaient penser à la nuit lorsque dans le noir du ciel s'allument des étoiles auréolées d'un reflet fauve – et il suffit d'une simple rencontre sans se parler ni se connaître pour que je l'aimasse.

Je commençais à la voir régulièrement et à prendre tant de plaisir à jouer avec elle dans notre sentier que je ne pouvais plus me passer de sa compagnie, et l'amour que j'avais pour elle grandissait sans que j'osasse lui dire que je l'aimais – parfois pourtant elle me donnait des marques d'amitié dont malheureusement je ne pouvais me satisfaire.

Un jour où la neige tombée en abondance sur la campagne nous priva de nos rencontres habituelles, le chagrin de ne pas pouvoir jouer ensemble marqua contre toute attente un progrès dans mon amour comme s'il se nourrissait non plus des tâches de rousseur et des yeux noirs de Julie mais bien de leur absence. Tout le temps que je passais donc sans la voir me rendit à la fois malheureux mais plus amoureux, sentant que le besoin de la voir me tirait les sens sans que le lendemain, alors que la neige en fondant nous avait libéré de nos chambres, je parvinsse à lui dire, dans le sentier aux cerisiers sans fleurs, la vérité de mes sentiments.

Même en hiver, nos cerisiers exhalaient autour nous leur parfum que je redécouvris grâce à la boîte de biscuits qui ressuscita ce matin-là ce sentier, ces arbres la bordant, mon père, mon grand-père et Julie qui avaient disparu depuis si longtemps de ma mémoire. Morts à jamais ? Qui peut le dire ?

Pastiche n°5

-

L'Inconnue de la rue de Bellechasse

4 219 signes

2022_03_24_03_00_50_linconnuedelaruedebellechasse.docx

Dès que je vis ce matin-là, par les fenêtres de ma chambre, l'aurore vaporeuse envelopper les toits des maisons voisines, je décidai, rompant avec mes habitudes qui me faisaient préférer la chaleur de mon lit que je gardais d'ordinaire jusqu'à l'heure du déjeuner, fumant, rêvant ou dormant même, de m'habiller en hâte pour flâner dans les rues désertes. J'allais donc le long des façades blêmes sans qu'aucune pensée ne vînt troubler mon esprit morose, indifférent à tout ce qui m'entourait, jusqu'à ce que mon regard se posât sur le visage d'une passante me troublant les sens comme si je reconnaissais en elle plusieurs autres visages dans la combinaison desquels je me retrouvais saisi d'émerveillement. Ses yeux brillant d'un éclat nacré étaient pareils à celui que jette la perle délicate à l'oreille de la jeune fille coiffée d'un turban bleu que peignit Vermeer et la douce clarté de son teint, ses joues marbrées de rose faisaient renaître en moi le souvenir d'Adèle si belle sous le regard de Klimt.

Elle marchait avec grâce. La délicatesse de ses gestes m'émurent au point que je sentis au plus profond de moi se diffuser la douceur qui émanait d'elle et mon être tout entier en fut conquis, troublé sous l'effet de son regard qui, je le savais déjà, me rendrait esclave de sa beauté. Au coin de la rue de Bellechasse, elle disparut, hélas ! et je restai étourdi, lourd et désespéré ; conscient qu'à partir de ce jour je serais hanté par le souvenir de cette inconnue qui bouleverserait à jamais mon existence. Je rentrais chez moi, seul, mais avec la sensation que naissait en mon sein une douleur nouvelle, mêlée de passion et de servitude qui, tout en me tyrannisant, me comblerait d'amour et me changerait à jamais.

Ma gouvernante tenta en vain de me sortir de cette torpeur – à croire que mon affliction se voyait sur mon visage comme un masque grotesque et pathétique – mais je restais muet comme l'homme abasourdi à qui les médecins ont appris qu'il est atteint d'un mal incurable ; je me couchai à une heure tardive, essayant tant bien que mal d'apaiser ce trouble de l'intelligence et des sens, cherchant le sommeil et le repos qui se refusaient à moi. Je m'enfonçais par moment dans un demi-songe où mon inconnue apparaissait, je la retrouvais mais, imperceptiblement changée, plus tranchante et vive comme si peu à peu en elle s'était formée une pointe menaçante pour mon esprit et mon corps épuisés.

La nuit fut interminable, entrecoupée de réveils furtifs où le souvenir de la perte me saisissait et venait me chercher comme un condamné attendant le moment fatal de paraître devant un tribunal. Je sonnai ma domestique quand je crus étouffer de me sentir seul au monde, comme abandonné ; l'abandon, bien qu'il n'en fût pas un, allait et venait en moi comme le lourd battant d'une cloche dont les coups ravivaient les souvenirs de mon enfance, les absences trop souvent de

ma mère qui ont, je le sais dorénavant, fêlé quelque chose en moi que j'éprouve aujourd'hui avec toute la force de l'être adulte.

Le matin venu, une douce lumière teinta ma chambre de couleurs chatoyantes et chaudes qui, contre toute attente, firent de mon réveil un moment délicieux, libéré d'un seul coup des inquiétudes de la nuit. Je passai quelques instants à goûter cette douceur inespérée et enveloppante quand le souvenir de l'inconnue vint m'arracher avec cruauté à mon état de béatitude, et toute ma peine se rabattit sur moi. Durant ce qui me sembla une éternité, la douleur pesa de nouveau sur moi comme un fardeau et je revécus entre les quatre murs de ma chambre l'instant de sa disparition.

Les jours passèrent et ma mémoire fragile joua contre moi comme un génie qui se plaît à venir perturber l'esprit d'un pauvre homme. Je m'agrippais à mes souvenirs en un naufragé et luttais contre l'altération de mes souvenirs dans lesquels la femme que j'avais rencontrée apparaissait tantôt grande, tantôt petite, tantôt brune, tantôt blonde, jusqu'à ce les couleurs tout entières de son visage se diluent dans une eau trouble. Je gardais cependant intactes en moi les sensations qu'elle m'avait procurées et savais avec certitude qu'il me serait possible de revivre jusqu'à ma mort l'étrange magie de son apparition.

Pastiche n°6

-

De l'art de digresser

9 384 signes

2022_03_25_21_55_30_delartdedigresserpastiche2022.docx

J'avais terminé mon roman. Tous les matins, après que Céleste eut tiré les rideaux à ma fenêtre pour que je m'éveille à la lumière du jour, j'attendais qu'elle quitte la pièce, puis je collais mon oreille au mur adjacent à mon lit, celui qui donnait sur le séjour, et d'où je pouvais l'entendre s'affairer à trier le courrier. La semaine passée, je lui avais donné des instructions très claires, dont celle de ne plus m'apporter que les lettres parvenues d'éditeurs à qui, dans l'espoir de voir un jour mon nom apparaître dans l'une de leurs revues, j'avais fait envoyer mon manuscrit. Depuis, j'étais pendu au son du papier froissé dans la pièce d'à côté, espérant que le jour qui commençait serait celui où je recevrais la fameuse lettre, m'invitant à me rendre dans le bureau de l'un de ces démiurges du monde littéraire, qui seuls ont le pouvoir de bâtir les grandes œuvres.

N'y tenant plus, je décidai finalement d'appeler Monsieur André Degi, dont le nom m'avait été gentiment transmis par Madame Durverin, malgré le serment que je m'étais fait de ne pas me servir de cette relation. J'estimais que mon roman, s'il venait à être remarqué, devait l'être uniquement pour ses qualités littéraires et non pour le nom de son auteur, ou en vertu d'une amitié quelconque. Pourtant, voyant grandir la pile d'enveloppes dans ma corbeille à papier – toutes contenant des réponses défavorables et suivant les règles de courtoisie les plus élémentaires – et, pire encore, constatant l'indifférence de certaines maisons, j'en étais venu à me poser cette question toute simple et pourtant décisive : mon manuscrit était-il seulement lu ? Car, à moins de m'en enquérir de front, je n'avais aucun moyen de m'assurer qu'il n'avait pas atterri sur une étagère poussiéreuse, parmi d'autres textes oubliés, où on l'aurait abandonné par inadvertance.

J'ordonnai à Céleste de m'apporter mon carnet d'adresse et, bientôt, j'entendis la voix pressée de l'éditeur à travers le téléphone. Pour peu, j'aurais pu douter que l'homme qui avait prononcé ce « Allô » mécanique était bien celui dont Madame Durverin avait griffonné le numéro sur une serviette et que j'avais rencontré quelques fois, tant sa voix, au terme d'un cheminement électrique éprouvant, était altérée et semblait celle d'un autre. Comme je marquai une pause, prenant le temps d'élaborer une stratégie qui augmenterait mes chances d'obtenir une issue favorable à cet appel, je l'entendis redoubler d'impatience à mon égard. « Eh bien, disait-il, qui est-ce ? Dépêchez-vous donc, des affaires *pressantes* m'attendent. » Il avait appuyé sur ce dernier adjectif afin qu'il soit bien clair que je le dérangeais et que mon appel, s'il n'était pas digne d'intérêt, lui ferait perdre à la fois son temps et son argent. Je m'empressai alors de lui demander s'il avait eu l'occasion de lire mon roman ; ce à quoi il me répondit, visiblement embarrassé, qu'en effet, il l'avait lu. « Mais pas en entier, bien sûr » se hâta-t-il d'ajouter avec bonhomie, comme si cela était l'évidence même et une preuve de son talent d'éditeur, dont l'œil acéré n'avait besoin que d'un regard pour mesurer la qualité d'un texte.

Il m'expliqua ensuite qu'il ne pourrait pas, en cette période – sans prendre le soin de me préciser laquelle, sans doute parce que c'était là une ânerie qu'il récitait à la pelle à des auteurs frustrés et trop entêtés –, me publier, et plus encore qu'il doutait qu'une autre maison prendrait le risque de le faire. Je le questionnai sur le risque dont il parlait ; je ne m'étais en effet livré à aucune polémique et encore moins n'avais écrit un ouvrage politique. Non, mon œuvre était au-delà de ces considérations, c'était une œuvre globale, celle d'un observateur plutôt que d'un acteur, un miroir dans lequel mes lecteurs ne manqueraient pas de se reconnaître. « Vous n'avez donc pas lu ce qu'a dit ce cher Cholb dans *Le Figaro* ? » continua-t-il, me renvoyant une nouvelle fois à mon ignorance, tandis que je m'interrogeai sur cette nouvelle manie qu'avaient les gens d'appeler « ce cher Monsieur », « cette chère Madame », des personnes qu'ils n'avaient jamais rencontrées, mais desquelles ils se considéraient dans l'intimité à partir du moment où leur opinion avait de l'influence, c'est-à-dire quand leur nom apparaissait de manière régulière dans le journal. « Non, vraiment, un torchon de sept cents pages, ce n'est pas possible, peu importe son contenu. Vous devez être le seul homme de la capitale à n'avoir pas entendu la nouvelle : l'art de la digression est mort ! »

Ah ! Puisque ce cher Cholb l'avait écrit, cela ne pouvait être que la pure vérité. L'art de la digression était bel et bien mort ! Et moi, qui venais de consacrer les dix dernières années de ma vie à la rédaction de mon roman, dans lequel j'avais couché à la fois mes espoirs et mon vécu, toutes les expériences qui, mises bout à bout, avaient fait de moi l'homme que j'étais devenu, personne n'avait songé à m'en informer et, pire encore, ayant été aveuglé par les mots, charmé par le caractère de mes personnages que, comme l'eau du fleuve qui se renouvèle à la source, j'abreuvais continuellement de nouvelles anecdotes, anecdotes qui me les rendaient plus réels, à tel point que je m'attendais parfois à les rencontrer dans les salons où j'osais encore m'aventurer, pour y saluer de vieux amis à qui j'avais par ailleurs emprunté quelques traits, une toilette audacieuse ou encore une manière bien à eux de s'exprimer ; ayant donc été balayé par ce courant, je ne m'étais à aucun moment rendu compte que cela n'était plus à la mode, mais était désormais un exercice que les nouveaux littérateurs observaient avec mépris, enfin, j'avais eu la prétention de supposer que les goûts que je portais étaient universels, que mes lecteurs se plairaient à se perdre dans la jungle que j'avais composée pour eux dans le papier, comme je m'étais plu à les observer afin d'en reproduire, aussi fidèlement que possible, les habitudes et les pensées.

J'étais indigné et ne tardai pas à le lui faire savoir. « Figurez-vous, Monsieur, que ce que vous appelez torchon n'est nullement un condensé de digressions, en ce qu'il, résultant d'un effort jamais entrepris par aucun auteur de notre panthéon littéraire, pas même Hugo ou Musset – imaginez un éditeur qui aurait dit à Hugo que ses *Misérables* étaient trop longs ! à Musset que sa *Confession* était verbeuse ! –, auteurs dont j'admire pourtant chaque trait de plume et qui ont si grandement contribué au développement de notre discipline, en plus de nourrir ma jeunesse et mes rêves

d'enfant, un effort, je vous disais, qui transcende les schémas traditionnels de la narration, ce torchon, Monsieur, c'est une œuvre miroir, que vous avez tort de surplomber de cette façon, car vous l'insultez. » J'éclatai de rage en entendant, à travers le combiné, mon interlocuteur se moquer de moi, me traiter de *clown*, me dire que je lui faisais perdre son temps et qu'il faudrait que j'apprenne à m'exprimer plus franchement, sans broder ni m'étaler en détours alambiqués, ce à quoi je lui répondis : « Vous voulez donc que je m'explique plus franchement ? Très bien ! Vous faites erreur en bannissant de votre collection l'art si raffiné qu'est celui de la digression, car la littérature, Monsieur, et on s'attendrait à ce qu'un éditeur le sache, a été bâtie par celui-ci, sinon nous n'aurions pas besoin de mots pour nous exprimer, nous communiquerions, comme le font parfois les enfants timides qui, réfugiés dans les jupons de leur mère, se cachent du monde entier et en particulier des hommes trop insistants, guettant un signal de leur protectrice pour sortir, c'est-à-dire uniquement par nos gestes, par nos regards, oubliez la digression et vous effacez l'écriture, vous renvoyez *homo sapiens* d'où il vient, je veux dire au paléolithique, avant même qu'il ne dessine ses premiers mammoths sur la roche, soit bien avant qu'il n'apprenne l'agriculture, nous serions toujours nomade si nous ne digressions pas, nos ancêtres n'auraient jamais remonté le Danube, nous vivrions encore au gré des saisons, d'un pays à l'autre, traversant les mers, les océans ; à bien y penser, qui donc est ce cher Cholb face aux millénaires qui nous précèdent, sinon une poussière au milieu du désert ? Il clame que l'art de la digression est mort, ah ! Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Cette mode dont il parle n'est-elle pas la plus grande digression de toutes ? Oui, je peux vous l'affirmer, notre époque est une digression de la grande histoire, elle ne durera pas, et il n'appartient qu'à vous, Monsieur Degi, d'inscrire votre nom dans cette grande histoire, de la ressusciter en publiant le manuscrit que je vous ai transmis. »

Ravi de lui avoir asséné une tirade qui, je n'en doutais pas, imposerait à ce pauvre homme de revoir son jugement, je me laissai aller à un rire empli d'une telle satisfaction que, tandis que se répandait dans la pièce une joie que je ne m'étais plus connue depuis longtemps, j'eus grand-peine à reconnaître ma voix, qui devait être celle d'un fou. Hélas, mon bonheur ne fut que de courte durée, car, quand je fus enfin revenu à moi, je distinguai très nettement le bruit aiguë et régulier qu'émettent les téléphones lorsqu'il n'y a personne à l'autre bout du fil. Honteux, je me retournai, le visage livide, vers Céleste. « Quand a-t-il raccroché ?

- Vous veniez de mentionner *homo sapiens*, Monsieur. »

Pastiche n°7

-

La plus sérieuse des tombes

4 648 signes

2022_03_28_11_53_27_pasticheproust.docx

Je sentis alors cette florescence de sensations qui annonce les chagrins printemps de la mémoire. Tels les chrysanthèmes que j'avais vus dans mon enfance fleurir les tombes des cimetières et qui, toujours adultes dans leur éclat terne, ne m'avaient semblé croître que par la main des hommes si bien que je les croyais prendre racine non pas dans la terre granitique mais dans le blanc marbre des morts, des souvenirs sans âge se voyaient déposés à la surface nécrotique de mon esprit par un mécanisme occulte que je ne comprenais pas mais pour lequel j'éprouvais le même respect que pour la splendeur extérieure du mausolée qui prélude mystérieusement aux obscurités sacrées qu'il renferme.

« Mort à jamais » ? Qui peut le dire ? Aussi fort que j'eusse cru par l'intelligence à la finitude des êtres qui nous étaient chers, la suite de signes qui naguère me semblait son seul vestige sensible, cette épitaphe que je croyais gravée dans la pierre et dans ma mémoire au seul burin de l'esprit, d'un coup fût pour moi lettre morte, car à mes sens vivifiés s'offrait alors la poignante vitalité de mon grand-père.

C'est qu'au train qu'on nomme fantôme, car l'émotion y est provoquée non pas par la vitesse de sa course, comme dans les autres montagnes russes, mais par l'horreur de pacotille des visions qui hantent son parcours, les morts qui s'animaient pour la bonne foire m'avaient rappelé la plus sérieuse des tombes et que, voyant leurs chairs nécrosées en carton-pâte, leurs clownesques grimaces macabres et leurs sourires décharnés de maléfique pantin, fort de l'expérience des masques qu'apporte la maturité je voyais les ficelles du spectacle qui enfant m'avait tant effrayé et dont il m'avait alors protégé de son bras fort et rassurant ainsi que par sa verve coutumière.

La sensibilité quasi-maladive et le tempérament impressionnable qui encore aujourd'hui me caractérisent pour ceux qui me connaissent bien trouvaient en ce temps une expression spontanée qu'ensuite je n'ai plus jamais retrouvée dans sa pleine immédiateté tant les vernis du temps et des conventions avaient maquillé mes sentiments et mes manières jusqu'à grimer ma fantaisie en une fade et squelettique malice de plâtre, si bien que n'ayant pas encore adopté envers-moi ce regard second qui naît du miroir des mots je n'avais pas non plus la capacité de voir derrière les apparences et que, prenant pour seule réalité le voile de la déesse qui recouvre toute nature, j'étais insensible aux rouages pourtant si grossiers de ces Enfers artificiels, tout sensible que j'étais à leur monstrueuse image.

Quand d'autres auraient souverainement rabroué le ridicule de mon effroi, il avait trouvé dans sa gentillesse et son intelligence l'attitude juste qui consistait, sans jamais s'adresser à moi pour faire autre chose que me rassurer avec un attendrissement dénué de toute condescendance, à rabrouer par revers celui du spectacle afin, par l'exemple, de subtilement distiller l'atmosphère magique qui, dissipant ses noires vapeurs d'illusion, m'octroierait le don de voir l'humaine mécanique de cette boîte de Pandore. Tandis que de son rire tonitruant il bouchait mes oreilles aussi

bien que s'il avait employé une cire sensible, et qu'ainsi il retenait mon esprit démâté de céder au chant maudit de ces spectrales sirènes, par sa large main qui un court moment m'avait soustrait au spectacle d'une arachnide géante alors que nous passions entre ses mandibules, car il savait que par-dessus tout je ne pouvais souffrir chez ces animaux leurs pattes velues qui rappelaient à mon souvenir les striures ombrées que l'on peut voir à la lisière de toute nuit et dont j'avais si peur qu'elles me saisissent pour m'entraîner dans l'obscurité que je ne pouvais en ce temps dormir sans quelqu'un couché à mes côtés, il avait dessillé mes yeux tout comme s'il avait enduit ses doigts d'une boue thaumaturge, et désormais je mêlais franchement mon rire au sien si lumineux.

Aussi, voyant aujourd'hui le manège spectral qui concluait l'attraction, je ressentis de nouveau la fascination heureuse que j'avais eue alors, baigné dans l'aura de mon dieu gardien, pour ces chevaux d'os aux regards aussi vides que ceux de leurs macabres cavaliers et pour leurs lances de plomb qui seules dans la fantomatique lueur verte tentaient vainement de percer l'inexorable rotondité assaillante, si puissamment que je me vis, tel que je m'étais alors vu, auprès de mon grand-père, lorsqu'éclairés par le soleil d'une belle journée d'août qui filtrait à travers la fenêtre de notre appartement nous avions passé une après-midi radieuse à jouer aux chevaux de bois et aux petits soldats.

Pastiche n°8

-

Vicissitudes de la tendresse

5 370 signes

2022_03_29_08_38_45_pasticheproust.docx

Cependant que j'écoutais Oriane prononcer quelque brillante saillie, je ne cessais de faire revenir mes regards à maman, sans me départir de l'impression de malaise que me causait l'intrusion de son honnête simplicité dans ce climat où ne s'épanouissait guère que la plus superficielle des couches de mon être ; je craignais de produire sur elle une impression défavorable, ou qu'elle ne décelât chez moi, à l'occasion de cette soirée où avait tenu à l'inviter la princesse, quelque mesquinerie qui pourrait la peiner, elle qui avait tant souffert autrefois du culte malheureux que je vouais à la duchesse de Guermantes. Et sûrement cette crainte me rendait douloureuse sa présence ici, et éveillait en moi une sorte de prévention frileuse que je ne pouvais admettre.

Du moins je tâchais, à force de fervente concentration, de ne pas me formuler la vague honte que j'avais de l'incongruité de sa coiffe, qui semblait avoir été déposée sur sa chevelure avec le même manque d'à-propos que la Vénus de Botticelli en sa conque. Ma souffrance s'en trouvait d'autant plus augmentée que je savais cette tendre et risible coquetterie à moi seul dédiée, et que sans doute maman l'avait-elle choisie se rappelant le récit que je lui avais fait des grâces de l'effronté tricorne de la duchesse de Guermantes, qui m'était apparu la saison dernière comme le plus exquis des accessoires, et se représentant – elle qui avait tant d'affection pour moi – la joie qu'elle me ferait à arborer cette petite toque, comme un hommage ingénu à ce qu'elle savait être mes goûts. Hélas ! La conscience de cette délicatesse de son âme, quoiqu'elle eût dû m'attendrir, ne faisait qu'ajouter à mon chagrin et toute la puissance de ma foi ne suffisait pas à contrarier le blasphème qui montait dans mon cœur.

Maman avait alors lié conversation avec un jeune homme nouvellement introduit dans le salon de la Princesse de Parme et qui passait pour fort désagréable. Il avait pris l'habitude de rompre brusquement et fort grossièrement toutes les conversations qu'il avait en société, soit que, conscient de la platitude de sa causerie, il eut pris ce parti pour ne pas laisser à son interlocuteur le loisir de se la figurer, soit encore qu'il espérât jouir par cet expédient de l'illusion d'une supériorité qu'il devait savoir indue. Tout en créditant cette excentricité d'un certain charme de « personnage », les élégants avaient néanmoins cessé de lui accorder davantage qu'une attention fort ténue. Sa conversation s'en était trouvée encore amoindrie – ce qui ne laissait pas d'étonner les plus nihilistes –, n'ayant plus désormais d'importance que dans la mesure où elle occupait l'unique et modeste fonction de préambule à la rituelle fuite virtuose qui s'ensuivait.

Aussi ne pouvais-je quitter du regard l'empressé tricorne que soulevaient alternativement les dociles hochements du visage aimé, redoutant l'inévitable et scélérat congé que lui donnerait sous peu le grand jeune homme, mais reprochant dans le même instant à la martyre l'ingénuité qui lui faisait ignorer les plus élémentaires commandements de l'univers social. Enfin l'ennuyeux la quitta brusquement, sans avoir daigné même lui accorder ce haussement de sourcils compassé dont il faisait l'aumône aux plus fortunés de ses interlocuteurs.

Le regard de maman, que je ne pouvais distinguer, dut prendre l'expression que je lui voyais souvent quand, affecté par une brusque peine qu'on venait de lui causer, mais songeant subitement à l'embarras que le coupable pourrait ressentir à la vue de cette marque de fragilité et ne souhaitant pas qu'il l'interprêtât comme le signe d'un quelconque grief à son égard, sur son visage soudain succédait à l'infime crispation des traits l'expansion d'une humble douceur, implorant l'absolution pour cette fugace altération de son humeur qui eût risqué de blesser son interlocuteur, dût-il lui avoir lui-même causé bien du chagrin.

J'en éprouvai quelque irritation, et un peu de cette honte de s'éprouver si ingrat qui, loin d'éteindre les feux mauvais qui nous agitent, bien souvent ne fait qu'en attiser encore la véhémence. Les méchantes pensées qui affleurent à notre conscience et qui touchent ceux qu'on aime produisent souvent en nous de ces altérations si éclatantes qu'elles gardent, longtemps après qu'on les ait formulées, quelque chose de cruel et de frappant et laissent en nous comme une souillure indélébile. Je devais repenser plusieurs fois à la violence de cette vision intérieure, me figurant que mon amour pour maman devait s'en avoir été de quelque façon trouvé avili, et que peut-être une part de cette sorte d'estime candide et sacrée que je lui portais devait être morte ce soir-là. Morte à jamais ? Qui peut le dire ? Sans doute cette cruauté que j'eus pour elle alors n'était au fond que la contrepartie de l'infinie tendresse qu'elle m'inspirait, et cette férocité subite que j'eus voulu effacer ne pouvait se formuler sans une pitié et une torture au moins aussi grandes chez moi, comme si j'eusse été à la fois le couteau qui frappe et la plaie qui gémit. Quoique je semblasse à cet instant la désavouer, pourtant mon cœur tout entier l'embrassait et la consolait dans ce même mouvement qui l'affligeait, et si ce soir-là j'ai eu tellement honte de maman, sans doute ne l'ai-je jamais autant aimée qu'au moment précis où je reniais son petit chapeau.

Pastiche n°9

-

La mort ou Gomorrhe

4 254 signes

2022_03_30_18_45_38_pastichedeproustlamortougomorrhe.docx

Je traversais les rues de Paris lorsqu'un vieil homme que les passants admiraient comme on pourrait admirer un pigeon à une patte m'interpella. Il était tellement enivré que l'haleine fétide qu'il exhalait à chaque parole pouvait rendre pleine une de ces femmes qui se laissent accoster dans les rues. Je ne sais pas si le nuage d'éthanol qu'il étalait autour de moi avait réussi à pénétrer mon corps jusqu'à troubler mon esprit, mais je suis certain d'une chose, son seul mot fut : « Mademoiselle ». À vrai dire, je n'étais pas étonné, en effet, je m'étais rasé ce matin même. Albertine n'avait d'ailleurs pas manqué de me faire comprendre que j'étais tout à coup devenu à l'image de ses plus grands désirs. Dans ces moments, la manière qu'elle avait de détacher ses cheveux était pareille à un marin qui récupérerait l'ancre de son navire, elle me faisait comprendre qu'elle était prête, prête à prendre les voiles, prête à diriger le navire, prête à entamer un long voyage sur les flots, je comprenais alors que la matinée que nous allions passer serait pareille à une expédition. Cette fois, je lui fis confiance et la laissai me guider, car cette ravissante créature ne pouvait pas m'emmener en terre inconnue, je connaissais bien plus la géographie parisienne qu'Albertine. Durant toute la matinée je me sentais comme métamorphosé, je semblai être une nouvelle personne dont seule Albertine pouvait voir l'apparence. Et pourtant, cet homme, il semblait avoir vu en moi quelqu'un d'autre, il m'avait ouvert les yeux, il est apparu à moi comme apparaîtrait un oiseau à un marin pour signifier qu'il approche de la terre. Il était difficile à travers la brume de voir où Albertine m'avait emmenée, de cette brume se dégageait le même doux parfum qui me rappelait l'enivrante odeur que sécrétait mon hydratant que j'appliquais après rasage dont Albertine ne pouvait se passer. Cette brume m'empêchait de voir sur quelle île Albertine m'avait emmenée, et pourtant cette île me semblait familière, je la connaissais. Mais ce fut comme si c'était la première fois que j'y mettais vraiment les pieds. Pénétrer cette île était comme me découvrir moi-même, tant elle révélée un nombre incalculable de choses enfouie en moi que je ne soupçonnais pas, tant cette île m'apportait de nouvelles sensations. Le bruit des vagues contre les rochers raisonnait dans ma tête comme si chaque coup que les vagues portaient à cette île m'était destiné, je ressentais le plaisir de l'île, je comprenais pourquoi la nature d'une île est d'être découverte, d'être visitée. Albertine à travers cette matinée semblable à une expédition m'a fait expérimenter ce que je n'aurais jamais osé faire seul, c'était l'une des premières fois que j'avais l'impression de véritablement comprendre Albertine.

C'était ce que je pensais de cette matinée. Mais cet homme lorsqu'il m'appela « Mademoiselle » à retirer cette brume épaisse à l'odeur enivrante pour laissé place à un glacial nuage de vérité que je ne voulais pas découvrir. La vérité était la suivante : en me rasant j'avais offert à Albertine un voyage vers Gomorrhe, cette douce matinée n'était en fait qu'une initiation aux coutumes gomorrhéennes. Je l'avais compris, je dois feindre d'appartenir au peuple de Gomorrhe pour qu'Albertine me fasse vivre ce qu'Andrée lui a enseignée, je comprends pourquoi je me sentais métamorphosé, Albertine m'avait façonnée à l'image de son amie, je ne suis plus moi-même

désormais. Albertine a gagné. Un instant après que la vérité ne vienne à moi, l'homme succomba, l'éthanol s'est emparé de ce qu'il avait de plus profond : son âme. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Cet homme n'était pas plus vivant que l'homme que je suis aujourd'hui, en ce sens il n'est pas plus mort que ce qu'il était. Si lui, avait laissé périr son âme, délivrée entre les mains de son maître : Ethanol, en ne laissant subsister que son corps, moi, en cette matinée, j'ai délibérément abandonné mon corps à Gomorrhe, car mon âme appartenait depuis bien longtemps à Albertine. Cet homme était dépossédé de son âme, aujourd'hui, il perd son corps, lui et moi sommes pareil, nous n'avons plus rien. Pourtant, la plupart nous distingueront, en lui donnant un nouveau nom qu'il ne mérite pas plus que moi : homme mort.

Pastiche n°10

-

Nom de pays : Florence

3 680 signes

2022_03_30_19_01_01_nomdepaysflorence.docx

Je me souviens parfaitement de ces voyages oniriques que j'entreprenais tout au long de mon enfance par ces lectures, interminables et si descriptives, qui réussissaient à me porter à l'autre bout du monde. Ce qui me plaisait tout particulièrement, c'était d'imaginer la belle Florence, au blason d'un rouge héraldique, serti de la fleur blanche et douce à la forme tranchante d'une épée, devenue si célèbre et portée par les maîtres de la ville, dont l'histoire m'a toujours été sensible. Et c'est ainsi que je voyageais également à travers le temps, sous l'empire fleurissant des Médicis où l'art ne pouvait que ravir les yeux et les oreilles de tout un chacun, si tant est que l'on soit sensible aux bijoux indélébiles de Brunelleschi et Donatello, et de Bartolomeo degli Organi et Francesci Landini. Ces noms seuls, roulants et chantants, d'un bordeaux profond ou d'un vert alpin que le sensible seul peut porter dans son cœur, me donnaient envie de laisser derrière moi ma petite bourgade cagnoise pour découvrir les bijoux d'un monde intemporel qui n'attendait que moi, et dont la lecture seule ne me suffisait plus !

Mais j'étais déchirée entre l'envie pressante et insoutenable de m'envoler jusqu'en Toscane, là où le soleil brille sur les immenses cathédrales et sur les chapelles qui se succèdent à tous les coins de rues, et l'impossibilité de laisser mon unique amour en France, seul, où milles tentations en mon absence auraient pu le pervertir. Car en effet, j'aurais été folle d'une jalousie malade, insinuée jusque dans mes os, si en partant avec moi dans cette belle ville du jardin de l'Europe, Aurélien avait glissé son regard, une seconde de trop, sur les cheveux bruns et ondulés d'une italienne à la beauté de lys.

Ce projet est-il mort à jamais ? Qui peut le dire ? Mais il m'est impossible encore aujourd'hui de m'enlever cette expédition de la tête, et chaque jour je m'évade et perds la raison en me voyant arpenter la Piazza Del duomo, examinant sans relâche la magnificence d'une garde-robe royale aux tissus lourds et enjôleurs, dont la mode espagnole aurait été l'inspiratrice. Et parmi tous ces colifichets de femme, j'aimais surtout me figurer les petites chaussures à talonnettes cachées sous les jupes longues d'une robe souveraine qui s'étalait à la vue de quelques curieux, quand une jolie dame de la cour osait relever le pan de son vêtement pour grimper les marches du baptistère San Giovanni, laissant imaginer aux voyeurs un peu trop hardi l'histoire de sa journée.

Ce que je souhaitais le plus était sûrement de contempler ce qu'il y avait de divin émanant du « David » de Michel Ange, ce roi de la légende et profondément ancré en moi, qui à travers les murs de la galerie de l'Académie, au milieu des étudiants des beaux-arts dessinant sur un carnet de croquis les muscles ronds et parfaitement sculptés de cet Apollon immuable, pouvait s'imaginer les contours cassants de Santa Maria del Fiore, centre des cercles concentriques florentins. Où d'autre pourrais-je aller si ce n'est dans ce berceau de la Renaissance si cher à mon cœur, et dont la rêverie des noms des places, des rues, des restaurants et des pâtisseries réussissait à exciter mes sens, chuchotant des mots en dialecte florentin, parcourant d'un frisson ma colonne vertébrale, à moi qui ne me

languissais déjà que trop de visiter ce petit bout de pays. Ce songe n'est toujours pas mort dans mes espérances, et quoi que je sache que la réalité doive être, j'en suis presque certaine, en deçà des envolées imaginatives de mes attentes *pérégrinatives*, j'irai un jour à Florence vivre le fruit de mes inventions lyriques. De cela, j'en suis convaincue, je peux le dire.

Pastiche n°11

-

Illuminations nocturnes

5 703 signes

2022_03_31_06_42_11_pasticheproust.docx

Je fis comme à mon habitude, j'allai dans sa chambre l'observer dormir, profitant de son repos et de son inconscience pour savourer cette précieuse levée des intempéries habituelles que me causent ses mensonges et ses secrets. Et ainsi, la douceur du marbre de sa peau, la lenteur des mouvements de sa poitrine soulevée par sa respiration presque inexistante tant elle était fine et fluide, l'indicible beauté que j'avais en ma presque possession, allongée à mes côtés comme les muses posent pour Moreau, Breitner ou Degas m'assommèrent. A mesure que mes paupières croulaient sous le poids du sommeil, la douleur du tiraillement rongea mon esprit, le souvenir des critiques de maman et des reproches de Françoise qui m'empêchait de basculer entièrement dans le pays des songes, qui me dissuadait de succomber une nouvelle fois à Albertine, m'endormir dans sa chambre était l'équivalent d'un drapeau blanc, une incitation à la trêve qui ferait palir mon père, qui serait une véritable offense à son honneur. Mais la rareté de ces moments, de moments purs comme celui-ci, remporta la joute qui se déroulait dans mon for intérieur. Comme le trophée qu'avait gagné le brillant, clinquant et éblouissant assoupissement face au robuste et consistant chevalier de la rationalité et des vérités du monde qui m'entourait, Albertine dans une somptueuse et diaphane robe de couleur jaune dont la dentelle était si longue que je n'en voyais pas le bout, me tendit ses gracieuses mains, comme pour m'étreindre. Je ne pus me retenir d'accorder une brève pensée à Mme de Guermantes qui n'aurait su contenir sa stupéfaction face à la magnificence de l'habit que portait mon phare, la contemplation des coutures faites de fils d'or et la subtilité avec laquelle les plis suggèrent juste assez de volupté pour que la porteuse d'un tel habit devienne l'épicentre des désirs parisiens sans pourtant la métamorphoser en une demi-mondaine qui se pavane dans les salons Verdurin, une robe faite de sorte que même les modestes connaisseurs comme moi puissent en mesurer la qualité. Au contact de ses doigts fuselés, je fus plongé dans les travers de mon esprit, si friand de jeux alambiqués, de labyrinthe et d'autres formes de tourments tous plus perfides les uns que les autres. Affranchie de moi, elle enfouit son accoutumé simulacre d'ingénuité si profond que j'avais peine à me convaincre que c'était elle qui d'ordinaire faisait tant d'efforts pour se plier à chacune de mes exigences pour que je ne puisse me défaire de l'Amour, pour que je ne puisse rendre compte à haute voix de tous mes doutes et insécurités (pourtant éminemment légitimes) sous peine de lui paraître insensible et cruel. Tout en déposant un colchique à ma boutonnière, elle déposa ses lèvres sur les miennes avec la plus grande des délicatesses. Ce n'était pas, comme on eut pu le penser, pour me transmettre un quelconque sentiment de confiance ou pour me garantir qu'elle se rendait à moi et qu'elle avait saisi l'écho de mes chagrins, mais tout au contraire sa manière d'affirmer le contrôle qu'elle exerçait sur l'entièreté de mon être. Elle se détourna de moi, me guida à travers une curieuse nébuleuse qui exerçait une attraction telle que je me résolus à penser qu'Albertine était manifestement une éclairce envoyée par la destinée. Et plus je m'enfonçais dans cette pénombre, plus ma vue se brouillait, mes yeux devenus des judas assistèrent à un spectacle des

plus déroutants ; elle s'était fragmentée pendant que je tentais de naviguer dans les méandres oniriques dans lesquels Morphé m'eût plongé. Ni les bruits extérieurs ni ma conscience ne réussirent à m'extirper de la houle sur laquelle j'essayais de voguer, je fus enfermé dans une déferlante d'images me forçant à dérouler la bobine du souvenir. Sur le pont de l'Erebus dont j'étais à présent le capitaine, trois Albertine dansèrent entre elles. Presque fantasmagoriques, les trois sorcières riaient, jouaient de la lyre ou de la harpe, tantôt elles étaient les moussaillons chargées de nouer et dénouer les cordes, tantôt elles n'étaient qu'un reflet dans le mouvement de l'eau. La première Albertine fût celle que j'avais rencontré à Balbec encore adolescent, celle qui me rejoignait à Paris et qui me fit éprouver les premières esquisses du sentiment amoureux. Une jovialité se dégageait de ses traits de jeune fille à peine sortie de l'enfance dont je ne savais encore rien des possibles préférences saphiques, la deuxième était une oeuvre d'art, elle se confondait avec les représentations des Vénus, le ton plus grave, d'une splendeur qui nous poussait à rester à distance, sa froideur glaçant un peu plus les cellules de mon corps à chaque regard que je posais sur elle. La troisième était comme le reflet de ma mère, son regard me ramena dans mon lit à Combray, dans l'attente de son baiser du soir. Elle n'avait d'Albertine qu'un air, c'était elle je le savais, c'était elle je le sentais or c'était elle mais je ne voyais que le portrait cristallin de maman qui écrasait les autres. En même temps que le sommeil prît congé de moi, une île se dessina. Cette robe jaune sur ce sable jaune me fit réaliser l'écrasante évidence ; il n'y avait pas d'Amour. Je n'aimais en Albertine que des projections, un puzzle de photographies qui offrait à mon inconscient un bien agréable répit. Il me semble que mon amour avaient cessé d'exister, qu'il était mort à jamais. Mais qui peut le dire ? Car si les illusions subsistent, serait-il possible de rendormir mon esprit dans les tréfonds de la mémoire ? Mes interrogations furent troublées par le frisson que me procurait le murmure d'Albertine, me contant comment me voir de si bonne heure lui donnait du baume au cœur.

Pastiche n°12

-

Par-delà le Mississippi

9 778 signes

2022_03_31_07_39_21_pardelalemississippi.docx

Il fut un temps, révolu, où j'avais l'habitude de voyager.

Et il fut un temps encore antérieur où je voyageais dans tout l'inconfort propre à la jeunesse, traînant mon âme immature à travers les aéroports de seconde zone, attendant, le pouce levé, au bord des autostrades désertes ou passant mes nuits dans des platzkarts miteux, m'arrangeant toujours pour me déplacer à moindre frais, parvenant par moment à toucher une énumération pécuniaire pour mes voyages, comme la fois où je fus payé pour traverser les États-Unis : les Forestones, une de ces familles nucléaires typiquement américaines (connaissant mes parents par des relations trop complexes pour que je m'en souvienne en détail), un couple et leurs trois enfants vivant sur la Côte Est et comme toute famille américaine ils possédaient deux véhicules, ce fut pratique en temps normal, mais devint un inconvénient lorsque le ménage fut contraint de déménager à l'autre bout du pays : ils décidèrent de faire la traversée avec la berline du mari et je, ayant déjà prévu depuis longtemps de faire une escale en Amérique, fus mandaté pour amener l'automobile de l'épouse à leur nouveau foyer.

Tout ceux ayant conduit sur de longues distances le savent : il est plus agréable de faire la route avec un copilote assis sur le siège passager pour suivre l'itinéraire, changer les disques musicaux ou simplement tenir compagnie. À cet effet j'embarquai dans mon aventure Héra, une camarade de faculté et compagnon occasionnel de mes pèlerinages, souvent plus par hasard que par réelle volonté de passer du temps avec moi.

Il est dit dans la Bible que Dieu créa l'Homme à son image, et bien que je pus émettre des doutes quant à la validité de cette théorie, je suis persuadé de sa véracité concernant Héra : car il m'est impossible d'imaginer qu'un corps aussi parfait puisse être apparu naturellement et à ce jour je n'ai jamais rencontré personne avec un mouvement aussi délicat, mais pourtant empli d'une énergie unique, une légèreté telle qu'il me semblait que sa chair fut fait de zéphyr (mais je pense que la raison principale que je rencontrât personne de semblable est que, en vieillissant, mon entourage vieillit avec moi), et la perfection de son corps n'eut d'égal que la perfection de son esprit : il n'eut pas d'arts dans lequel elle n'excellait pas – ou du moins de mon point de vue – car elle maniait aussi bien le fusain que les touches du piano, usant du premier don pour esquisser sans cesse les paysages répétitifs qui défilaient au-delà du pare-brise et l'autre pour égayer l'atmosphère dans les rares *diners* où nous nous arrêtâmes. Je dois dire que – éternel célibataire de l'art – j'étais envieux de ses talents, mais ma jalousie fut étouffée que par mon attirance envers elle (ou du moins le sentiment que j'interprétais comme étant de l'attirance, car nul ne fut encore capable d'en fournir une définition claire et précise), une attirance que j'eus longuement cultivé au cours de nos pérégrinations communes et que je n'eus jamais le courage d'avouer, aimant par le silence. Il va sans dire que j'avais dans l'esprit de profiter de cette traversée pour me rapprocher d'elle.

Les automobiles américaines sont pleines de qualités, mais possèdent le défaut de consommer une quantité gargantuesque de carburant, nous forçant à nous arrêter régulièrement pour sustenter le vorace moteur (fort heureusement, les frais de gazole étaient couverts par les Forestones) et ce fut lors d'une de ces escales que ce produisit ce que je pus qualifier d'incident, mais dont je garde aujourd'hui un souvenir plus amusé qu'autre chose (et la recette du meilleur coleslaw que je pus manger), comme tant de choses qui m'arrivèrent durant mes pérégrinations : cela se produisit le soir, alors que le soleil se couchait dans un champ de maïs noircissant, nous nous arrêtâmes à une station-service perdue au milieu d'un océan de céréales, un bâtiment exécuté dans un style *googie*, avec un voile de béton craquelé soutenu par des colonnes délavées, donnant au tout un aspect suranné, un suranné triste, un kitsch dépourvu de tout charme, uniquement éclairé pas le néon grisailant à l'intérieur, suspendu au-dessus du tenancier du lieu, un homme entre deux âges, trapu, à la moustache foisonnante, assis seul derrière son comptoir et qui esquissa un grand sourire quand il nous vit entrer avant d'engager la conversation, dans la grande tradition américaine, alors que nous vînmes uniquement pour régler la note de carburant, s'intéressant à notre origine et ma réponse ne fit qu'attiser la discussion :

« Donc vous venez de France ? Et vous allez où comme ça ?

- Jusqu'à la côte pacifique, et peut-être plus loin si Dieu le veut.

- Ça fait loin tout ça, tout de même ! Et vous pensez faire les *miles* restants d'une traite ?

- On espérait pouvoir arriver à Fort Greenstone avant la nuit et y trouver un motel... Sinon tant pis, la voiture est pourvue de phares.

- De toute façon vous allez nulle part ce soir.

- La route est fermée la nuit ?

- Non

- Qu'est-ce qui nous retient dans ce cas ?

- Moi. »

Je dévisageai le tenancier dont le sourire s'agrandit subitement et me demanda si je ne fus pas retombé sur quelque individu dangereux, alors mon instinct me dictait de me diriger promptement vers le véhicule pour quitter ce lieu au plus vite, je ne fis pas un pas car il aurait été malpoli de partir sans payer.

Voyant mon incompréhension, le pompiste s'empressa de s'expliquer :

« Mon fils se marie ce soir et vous êtes officiellement invités ! »

J'en fus à la fois soulagé et interloqué, étant peu habitué de recevoir des invitations de dernière minute (je dois avouer être de ceux qui refusent de venir s'ils ne furent pas conviés au moins trois mois à l'avance), alors je répondis :

« Nous ne pouvons accepter une telle offre, j'ai peur que notre présence puisse gêner.

- Venez, rien ne ferait plus plaisir aux mariés que la visite surprise de deux français et – entre nous – vous préférez passer votre nuit à festoyer avec nous ou seul dans l’unique motel encore ouvert de Greenstone qui – soit dit en passant – est sans doute l’un des plus insalubres du comté.

- Mais ne serions-nous pas de trop ?

- S’il y a de la place pour cinquante, il y en aura pour cinquante-deux. Allez, venez. »

Héra accepta avant que je puisse rétorquer et assez vite je me retrouvai à conduire sur un chemin de terre coupant à travers un grand champ en direction d’une grange, typiquement américaine, abritant une fête tout aussi typiquement américaine : une horde de locaux, hommes, femmes et enfants, tous déjà passablement alcoolisés, certains dansaient sans relâche au son d’une musique vernaculaire jouée sur des instruments désaccordés tandis que d’autres s’enivraient à côté du bar improvisé, et aucun n’émit la moindre objection quant à notre présence, excepté les rares ayant l’esprit pas encore trop embrumé pour nous ensevelir de questions sur la France. La nourriture y était infâme (excepté le coleslaw) et l’alcool frelaté, mais ces menues considérations culinaires étaient totalement éclipsées par une ambiance comme je n’en recroisai nulle part ailleurs : le bonheur dégagé par les convives saturait l’air sous la charpente, créant un espace hors du temps, perdu dans la campagne américaine, mais j’en profitais que par bribes car je ne fus pas client des fêtes et je passai une grande partie des noces près du bar, à parler aux convives qui venaient occasionnellement se resservir et à jeter des coups d’œil occasionnels en direction de Héra : cette dernière discutait sans relâche avec une fille du pays, une grande gaillarde aux bras musclés, la tête coiffée de boucles ayant la couleur du blé qu’elle venait de moissonner le jour même.

Alors que la célébration atteignait son paroxysme, je m’éclipsai dans la partie sombre derrière la grange, officiellement ce fut pour me débarrasser derrière un buisson de la bière que j’ai ingurgité en trop grandes quantités, mais dans les faits j’avais juste besoin de solitude, d’un moment intime entre moi et les étoiles, mais je fus interrompu dans ma contemplation par un bruit mêlé à des voix étouffées en provenance de la grange et je m’y dirigeai, nullement poussé par la curiosité, mais plutôt un réflexe naturel de suivre le son. Le lieu était plongée dans une obscurité totale mais je parvins tout de même à discerner les formes, presque par intuition, je devinai les machines agricoles endormies entre les colonnes en bois, puis des bottes de foin et sur ces bottes j’aperçus une ombre, puis deux, bougeant l’une sur l’autre en cadence arythmique, et, alors que je m’apprêtais à revenir sur mes pas sans plus me préoccuper de ces spectres, un infime rayon de lumière d’une source inconnue vint frapper le foin, suffisamment pour me révéler les contours d’un visage familier : c’était Héra, entrelacée sous le corps massif de la fille avec qui elle parlait plus tôt.

Ce fut la dernière fois que je voyageai avec Héra. L’année scolaire qui suivit cette escapade vit la fin de mes études et je fus aussitôt engagé dans une prestigieuse compagnie, obtenant un statut qui m’interdisait de me déplacer comme un plébéien, me confinant aux premières classes et aux

luxueuses suites d'hôtels. Héra, elle, repartit aux États-Unis après l'obtention de son diplôme et je ne la revis jamais, n'obtenant de rares nouvelles qu'au travers de quelques connaissances communes et, bien que je visitai l'Amérique par après, je n'eus jamais l'occasion de la recroiser, ni l'occasion de revenir dans cette station-service, malgré l'avoir cherchée sur toutes les cartes et j'en vins presque à imaginer que tout cela ne fut qu'un songe, alors mon espoir de revoir Héra mourut lorsque mon avion quitta les États-Unis pour la dernière fois, il y a quelques années de cela.

Mort à jamais ? Qui peut le dire ?

Pastiche n°13

-

La mort de l'artiste

3 300 signes

2022_03_31_09_59_29_pastiche.docx

Quand, un soir de novembre, il vint à mourir, toute la scène parisienne fut en émoi. Il fallut trouver l'église qui accepta de lui octroyer les derniers hommages, celle-ci devait être suffisamment grande pour accueillir au moins tout Paris, en comptant tout son cénacle jusqu'aux Philistins qui l'avaient toujours raillé.

Le maire bien sûr, serait au premier rang. Il fallait donc prévoir, autant que faire se peut, tout un étage de sécurité avec, pourquoi pas, quelques snipers.

Bien sûr, il fallait s'y attendre. L'homme s'était, depuis trois années déjà, cloîtré dans sa chambre qu'on disait tapissée de moquette bleue.

Lors de ses interviews, il avait pourtant assuré à la presse que la tentative d'assassinat qu'il avait subi n'était qu'une facétie et qu'il fallait que jeunesse se passe. Depuis, les trois complices avaient été jugés et emprisonnés, non sans rebondissements et algarades, chacun remettant la faute sur l'autre, car lorsque l'on est devant sa peine, alors il est toujours plus facile d'accuser l'autre, alors même que c'est l'autre qui nous a un jour prié de revenir à la raison. On se détourne toujours de nos turpitudes, car celles-ci sont toujours moins infamantes chez les autres.

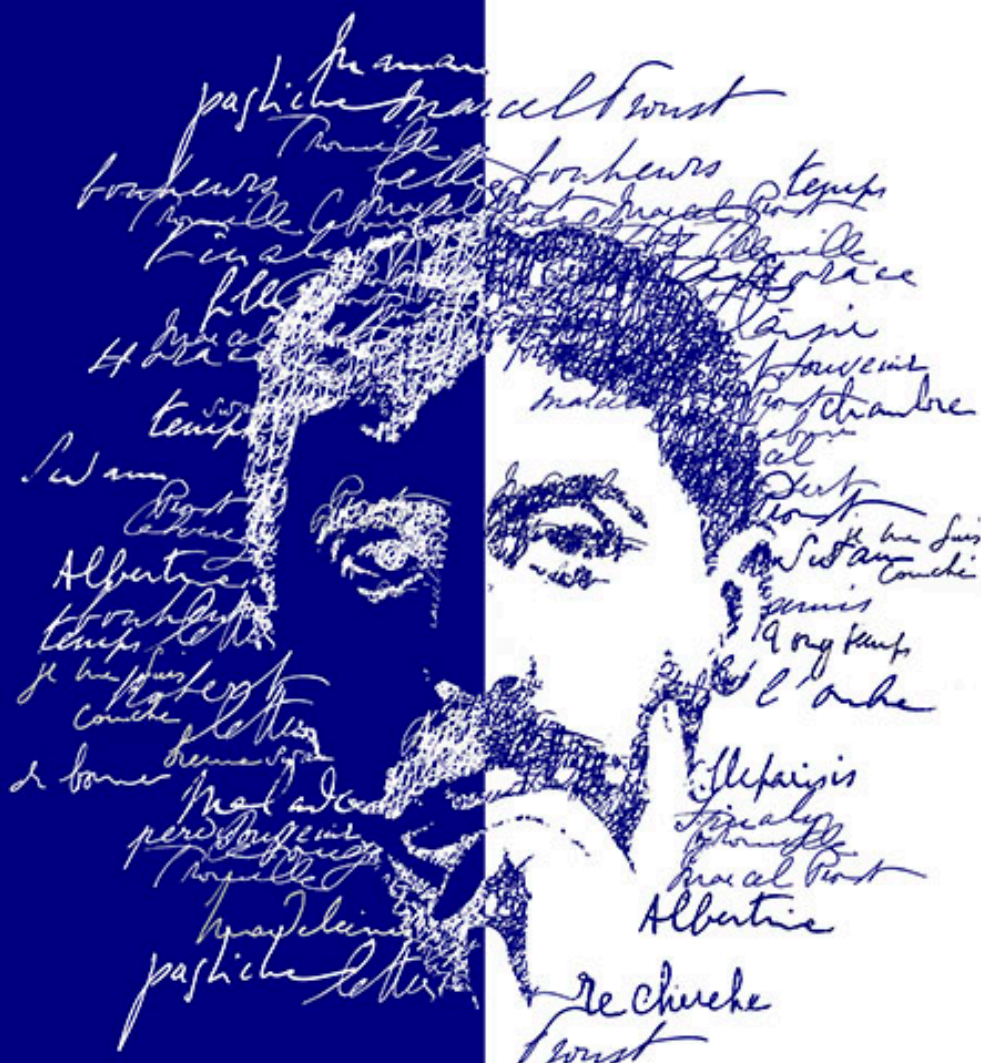
Lui, qui faisait briller les galeries de la rive gauche par sa seule présence, n'avait plus quitté son appartement depuis cet attentat. Cela avait eu une incidence directe sur le marché de l'art, car on venait moins voir les tableaux et les artistes que ce flamboyant, qui octroyait au public une sorte de performance animée. Il choisissait toujours ses ensembles avec soin, les assortissant d'un petit chapeau, toujours différent, qui semblait tantôt l'auréoler d'une vive couleur telle une madone, tantôt le couronner de tons plus sombres, selon la saison. Sa toilette semblait alors apparaître parmi les œuvres, et l'émotion des spectateurs était telle que seul le spectacle chatoyant de celle-ci suffisait à faire venir mécènes et acheteurs.

Aujourd'hui, la performance était terminée, et il est certain que le déferlement de haine qu'il avait reçu à la fin de sa vie, en était la cause. Son génie était insupportable pour ceux qui vivaient quotidiennement, c'est-à-dire sans encombre et sans invention, car il est plus facile d'être piètre dans sa vie quand personne n'ose imaginer d'autres chemins.

Sa dernière œuvre avait fait grand scandale, puisqu'il avait alors mis en pratique sa toute première œuvre, signalant là sans doute la circularité, brillante, de son parcours. Il était tout simplement rentré dans le musée où sa toute première œuvre trônait au cœur du hall, et l'avait alors profanée, mais d'une manière tout à fait logique et naturelle, si bien que ses admirateurs ont trouvé, et encore aujourd'hui, que cette œuvre ultime est de loin sa plus puissante. En urinant sur son œuvre matrice, il lui redonnait son utilité perdue depuis qu'on l'exposait. La presse, cependant, lui reprocha la présence d'enfant en bas âge dans la foule du musée et l'opinion publique suivit.

Quand on a tenté de l'assassiner, il avait rétorqué qu'il ne pouvait mourir, car selon lui, ce sont toujours les autres qui meurent. Aujourd'hui, je lui répondrai « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? ». Car son œuvre, comme un détournement du réel, est selon moi la seule vie qui mérite d'être vécue.

4^E CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS



DATE LIMITE DE REMISE
DES TEXTES : 31 MARS 2022

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES
SUR LE SITE
WWW.AMISDEPROUST.FR



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY